Année. N° 31. 1er JUILLET 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS
MARCEL RIVIÈRE & Cie
31, RUE JACOB 31
1911

M. D'ANNUNZIO ET L'ART

A PROPOS DU *MARTYRE DE St. SÉBASTIEN*

Nous n'avons pas le droit, en principe, de dédaigner l'hommage retentissant qu'a voulu rendre à notre langue un auteur de renom aussi considérable que M. Gabriele d'Annunzio : la France, par tradition, se fait une joie d'accueillir tout apport neuf, et d'où qu'il vienne. — Il ne convient pas néanmoins d'en remercier le poète par un trop aveugle applaudissement ; il s'indignerait le premier de notre indulgence. Quinze ans après la *Ville Morte*, c'est de plain-pied, avec faste, avec bruit, qu'il rentre dans la littérature française. Fort crânement, il réclame pour son ouvrage la double épreuve de la scène et du livre. Il prétend que nous le jugions en fonction de sa gloire acquise, grand poète toujours, pour une fois français.

Superbe spectacle d'orgueil, lorsque du moins l'œuvre le justifie ! Non certes, nous ne manquerons pas cette extraordinaire occasion d'atteindre enfin, sans l'aide d'aucun truchement, et pour ainsi dire en prise directe, l'art d'un écrivain étranger. Notre examen, moins inquiet d'une pos-

sible erreur, n'en sera que plus libre, que plus assuré, que plus juste.

M. d'Annunzio aura proclamé assez haut qu'il s'agit ici d'une œuvre de foi et de sanctification pour que nous n'hésitions pas à le croire ; j'entends : à croire qu'il le croit, non à croire que cela est. Car nous ne doutons pas de sa sincérité ! Mais ne s'y glisse-t-il pas, à son insu, un grain d'illusion né de l'ivresse des images, une certaine infatuation de grand artiste, qui s'attribue le pouvoir merveilleux de tout ressentir, de tout exprimer, et d'incarner, même au sens chrétien du mot, le Verbe ? Il faut d'abord y aller voir, M. d'Annunzio n'étant ni saint ni moine et ne semblant point particulièrement préparé à une entreprise si délicate.

Composer un " mystère ", quelle simplicité, quelle humilité d'âme cela suppose, cela exige ! Porter à la scène, non pas un conflit d'ordre chrétien, mais la divinité même, les gestes des saints et des anges ! Donner du martyre un spectacle, non pas brillant et curieux, mais si dédaigneux de l'aspect au contraire, que toute sa beauté, que toute l'émotion qu'il suscite, demeurent en-dedans et par-delà les sens.

J'imagine M. d'Annunzio dans cette attitude d'humilité lorsqu'il se décida à écrire en langue et en vers français son *Mystère*. Sans doute s'est-il

défié de sa virtuosité un peu voyante dans le maniement de l'italien ; a-t-il pensé montrer dans notre langue une gaucherie plus naturelle, " être plus naïf en français "... De fait, si on lit de près son ouvrage, on remarque qu'il se limite aux tours les plus simples, les plus directs ; comme à plaisir, il les ressasse ; voilà bien l'archaïsme qu'il escomptait. — Trop averti de leurs difficultés, et suspectant — qui sait ? — leurs sonorités trop païennes, il évitera d'employer l'alexandrin ou le vers libre. Rien que l'octo-syllabe et privé de la rime — nouvel indice de macération — : le mètre le plus mécanique qui soit, et le moins susceptible de modulations intérieures. Il saura bien de temps en temps le relever de quelques rimes, en rompre la monotonie par de petits vers en rejet ; l'ingéniosité ne lui manque pas, et ce sont faciles ressources.

Par malheur, sa mémoire est grande ; il connaît trop de mots, même de mots français et tout à coup les mots l'obsèdent, ceux de nos plus vieux auteurs, ceux aussi des plus récents ; car c'est évidemment en manière de plaisanterie qu'il affirme n'avoir admis dans son mystère " que des mots vieux de quatre siècles. " Comme ils vont être tassés là-dedans ! que d'enjambements se préparent ! Dans ce torrent, les pauvres vers risquent de perdre tout leur rythme, de former une sorte de prose boiteuse, découpée à l'emporte-pièce au

mépris des accents et des arrêts du sens. N'importe ! le poète aura suffisamment prouvé la qualité de son intention première ; il ne veut plus de sacrifice ! Dans cette forme barbare et naïve, tranchant sur elle, voici tout son luxe ressuscité.

Lisez en petit texte, entre les scènes, les indications de décors et de mouvements: débordent-elles assez de romantisme ! Mesurez la longueur des strophes ! Etonnez-vous du foisonnement des images ! Et même, admirez en passant quelques strophes nettes et sonores, point indignes de Signoret ! — Vous pouvez contester à l'auteur tous ses autres dons, non point son luxe. Son luxe aura vaincu ici une naïveté factice... Mais que devient dans tout cela l'esprit chrétien ?

J'entends M. d'Annunzio répondre que, par tempérament, il appartient à cette *Eglise triomphante* pour laquelle il n'est pas de trop riches offrandes, et que ce luxe convenait à l'exaltation du martyr-chevalier, qui succomba sous les flèches de sa cohorte ; le mystère est chrétien d'esprit, malgré les contradictions de la forme. — Examinons l'esprit du *Martyre de St-Sébastien.*

Marc et Marcellin sont liés au poteau ; leur mère, leurs sœurs, leur vieux père les supplient d'abjurer le Christ. Ils vont céder, quand le chef des archers, proclamant la foi qu'il tenait secrète, les exhorte au martyre auquel ils sont voués, eux,

leurs parents, Sébastien lui-même. La scène se trouve décrite tout au long dans la *Légende Dorée*. Tant d'humanité et tant d'héroïsme devaient transporter le poète. Hélas ! pour deux cris justes, que de déclamations ! — Nous n'exigeons pas de psychologie d'un genre qui n'en comporte pas : une suite d'images animées, mais qu'elles soient nobles et pures, noblement humaines, purement divines... Rien de louche encore ne les gâte, et pourtant elles n'arrivent pas à nous toucher profondément. Dès ce premier acte si plein d'action, si gros de pathétique possible, commence le "spectacle", et tous les accessoires et tous les artifices de "spectacle", défilent devant nous : rhétorique outrée de la mère, — inutiles offrandes des jeunes filles, en rondels gracieux, oiseux, — insistances dans les vœux, redoublement dans les miracles, — sans oublier la foule et sa loquacité confuse autour du préteur "dormant dans sa graisse." C'est le plus chrétien des quatre actes; il pouvait être beau.

" Alors il avoua (le préteur malade) qu'il possédait dans sa maison une chambre où était représenté tout le système des étoiles et qui lui permettait de prévoir l'avenir... Et S[t] Sébastien : " Aussi longtemps que cette chambre ne sera pas détruite, tu ne recouvreras pas la santé. " Sur cette indication de Jacques de Voragine, M. d'Annunzio devait s'en donner à cœur joie. Le second acte serait l'acte magique: sibylles, sortilèges, hermétis-

me! — Cela ne suffit pas encore. Il invente "la fille malade des fièvres," portant dans son sein le linceul du Christ. Et ce linceul sacré il l'étale sur le théâtre ; on y compte à la trace chaque blessure du fils de Dieu. Le sang, les plaies et la sanie, voilà le thème principal que se complait à développer le poète, en mots parfois beaux, mais impurs... Passons.

Le 3e acte, — comment le supporter ? Le personnage de St Sébastien s'y précise. — J'ignore de quelle tradition s'autorise M. Gabriele d'Annunzio, mais il n'apparait pas d'après la *Légende Dorée* que l'empereur Dioclétien ait eu pour son chef de cohorte plus que l'affection due à un très loyal serviteur. " Ingrat, dit-il ; je t'ai appelé dans mon palais et toi tu as travaillé contre moi et les Dieux." Et Sébastien : " Pour toi et pour l'Etat Romain, j'ai toujours prié Dieu qui est dans le Ciel." Alors il le fit attacher à un poteau au milieu du champ de Mars, etc." Mais cela eût été trop simple.

Selon le poète italo-français, Sébastien est beau, et non de cette beauté spirituelle, qui transfigure la forme, qui en éloigne toute velléité impure de désir. Sébastien est beau, païennement ; païennement, l'empereur l'aime. Il veut le sauver par amour ; il veut que le peuple l'acclame :

... Que les Dieux
justes conservent ta beauté
pour l'empereur, Sébastien....

il veut le faire Dieu ! — Sébastien est " le sagittaire à la chevelure d'hyacinthe ", " celui qu'Apollon aime ", le " bel archer d'Emèse ". Il est aussi le beau chanteur : il coupera les cordes de la lyre d'Orphée ; il est aussi le beau danseur : il dansera la Passion ! On le couche douillettement — *car il est beau* — sur la lyre mutilée ; le cortège des femmes le pleure ; il va périr sous les couronnes, sous les colliers, sous les parures — *car il est beau.*

De ce premier supplice, notons que la *Légende Dorée* ne dit rien ; il fut subi par d'autres saints, et M. d'Annunzio avait le droit d'en faire usage. Il prit à cela un certain plaisir : c'est un supplice luxueux ! — D'ailleurs, St Sébastien en réchappe. Il succombera, comme le veut la tradition, au dernier acte, sous les flèches de ses archers.

— Ils sont condamnés à frapper leur chef ; de quelles paroles de viril respect, de noble camaraderie, ne vont-ils pas différer l'exécution ? quels cris douloureux et rudes une telle hauteur de conflit leur commande ? — Non, ils n'auront qu'un mot : " Aimé, bien-aimé ", mot de femme. Et le saint, éperdu, sentira sous la pitié le désir, et réclamera d'eux, comme une volupté sensuelle, la souffrance...

Je vous le dis, je vous le dis :
celui qui plus profondément
me blesse, plus profondément
m'aime...

Une apothéose céleste qui couronne l'ouvrage ne saurait racheter un si continuel blasphème.

Et qu'on m'entende bien, je n'ai pas à défendre ici la morale ou la religion offensée. Loin de moi la pensée d'interdire au poète d'aborder tel ou tel sujet — fût-ce le moins conforme aux mœurs du temps, le plus mystique. Le *Saül* de Gide et la *Jeanne d'Arc* de Péguy me paraissent de nobles œuvres, et certes, la hardiesse n'y fait point défaut! J'entends ne point quitter le terrain esthétique : si j'ai prononcé le mot de blasphème, c'est de blasphème contre l'art qu'il s'agit. L'art choisit, sacrifie, respecte. Or je ne vois dans l'ouvrage qui nous occupe, ni choix, ni sacrifice, ni respect.

Que M. d'Annunzio ne se sent pas le courage, entre tant de beaux mots, d'images rares, de faire une sélection, nous le comprenons bien ; à ne considérer en lui que le styliste, nous l'en excuserions encore. De Hugo à Whitman les exemples d'excès du verbe ne manquent pas. Nous admettrions donc son luxe dans la forme, si ce luxe ne l'entraînait à ne plus même choisir dans le fonds.

La question se pose ainsi : Ou bien, il prétendait faire œuvre chrétienne, si chrétienne que le Saint-Suaire pût s'éployer sur le théâtre, et que pût, sans scandale, y être mimée la Passion : il devait en ce cas écarter de la scène toute équivoque,

la laver de toute souillure et enfermer l'ouvrage dans un cercle de pureté. — Ou bien, il se risquait à traiter comme un mythe, au mépris d'une foi en bien des cœurs encore vivace, l'histoire d'un martyr ; à replonger celui-ci dans la fable ; à lui prêter la forme adorable d'un dieu païen : il devait alors l'isoler le plus possible du vrai dogme et se garder du moins d'évoquer à propos de lui les attributs du supplice divin. Encore Sébastien devait-il rester un héros même dans le mythe! Question de simple décence esthétique, question de choix. M. d'Annunzio n'a pas choisi.

En vain se réclame-t-il de *Polyeucte* pour opposer le " païen " au " chrétien ". Mais son *Mystère* ne les oppose pas : il les marie, il les mélange, il les embrouille ! De cette confusion, de cette incohérence, un monstre naît à la fois mystique et pervers, un soleil noir d'où rayonne un obscur malaise que tous les spectateurs, et les plus sceptiques, ont ressenti. La foi n'était pas seule en jeu : nous nous trouvions en présence d'une œuvre fausse, faussée dans son caractère, falsifiée dans son essence ; en présence d'un auteur qui n'a point le respect de son sujet.

Comment le respecterait-il ? quand il ne le connaît pas même ! Il ne sait regarder aucun sujet en face, avec ce tremblement, avec cet amour exclusif qui rend le véritable poète si humble, si

prêt à renoncer aux plus glorieux de ses dons, pour mieux habiter son sujet ! Dès que M. d'Annunzio s'approche, curieux et sans doute animé d'un sincère désir d'étreinte, toute sa culture de musées et de livres s'interpose soudain ainsi qu'un écran de soies merveilleux, cette culture dont il se sent si fier et qui lui donne tous les droits — à l'entendre !

Va-t-il directement épouser la légende, quand tant de peintres l'ont déjà retracée, dont les tableaux tapissent sa mémoire ? D'Hans Memling au Pérugin, il voit un jeune homme nu, criblé de flèches ; il est jeune, il est beau de corps ; car sa beauté spirituelle est devenue beauté plastique par une nécessaire transposition ; — mais de ceci, M. d'Annunzio n'a cure. Il est beau, il est désirable : sur quelques académies de musée, M. d'Annunzio établira sa psychologie du martyr. Psychologie ornementale, chère à " l'amateur " en voyage. Sous le pittoresque, sous l'accessoire, va périr étouffé le drame intérieur !

A propos d'un martyr, les plus beaux souvenirs helléno-latins se réveillent. Les choses s'abîment dans les mots ; les mots, au rebours, créent les choses. Adonis naît d'Adonaï, Hadrien de Dioclétien, et d'Hadrien, Antinoüs ! Dans la forme d'Antinoüs, voici donc l'extase de Ste Thérèse ! M. d'Annunzio ne saurait plus douter d'avoir créé une œuvre belle ; il n'a daigné y fondre que des " éléments de beauté. "

— Ceci ne s'appelle point art, mais artifice, mais "artistisme" — pour me permettre un mot barbare, moins barbare que ce qu'il désigne. La beauté ne se transmet pas toute faite. Elle naît d'une continuelle création ; de la découverte renouvelée d'un rapport juste entre la forme et la pensée. Supprimez ce juste rapport, n'eussiez-vous formé votre ouvrage que d'or et de pierres rares, que de morceaux du Parthénon : plus de beauté. La vraie beauté n'est pas "excentrique", mais bien "centrale." Il semble que M. d'Annunzio qui crut sauver tant de ses livres par des descriptions de tableaux, ait promulgué dans son mystère la loi de cette esthétique funeste, qui méconnait le processus essentiel de l'art et substitue à la création, le placage. Elle peut donner lieu à de brillants morceaux. Il y en a dans le *Martyre*. Comment les admirer, quand on sait ce qui les soutient ? [1]

L'auteur du *Martyre de St Sébastien* nous a déçus dans notre attente : les poètes français n'auront pas à le jalouser. Du moins nous aura-t-il donné l'occasion de mettre au jour une vérité par trop oubliée : c'est que la barbarie n'est pas forcément inculture ; c'est que, de l'excès de culture, une

[1] Je n'ai rien dit du spectacle ; il pouvait sauver la pièce : la musique de scène de M. Debussy la soutenait d'harmonies vraiment chrétiennes et qui marquent dans sa manière un remarquable élargissement ; les décors splendides de M. Bakst avaient de la dignité et la principale interprète elle-même, mima noblement, sans afféterie, le rôle impossible du Saint.

autre barbarie peut naître, irrémédiable celle-là, par défaut de matière vive et d'autant plus dangereuse qu'elle porte le masque méditerranéen de la beauté. Si nous avons lutté contre elle à la période décadente, alors qu'elle menaçait de compromettre le renouveau du lyrisme français, est-ce pour applaudir à son bruyant retour, lorsque M. d'Annunzio nous la ramène ? Le goût français si mesuré, si fin, sait pourtant accueillir et fêter un Swinburne, un Dostoievski, un Ibsen ; mais croyez bien qu'obstinément il se refuse à prendre des leçons de latinisme de M. Gabriele d'Annunzio.

Henri Ghéon.

COMPAGNONS

A UN PAUVRE HOMME.

Toutes ces choses sans importance,
Toutes ces choses que tu sais
Sont-elles vraiment si peu importantes ?

Tout ton savoir de pauvre homme,
Tous ces petits bruits, tous ces menus mots
Qui sont toute ta personne,
Tout cela, vraiment, n'est-il rien du tout ?

Toutes ces douleurs misérables,
Toutes ces joies faites de peu
Et ces longs moments sans joie ni douleur,
Tous ces longs moments qui sont ta vie même,
Tout cela peut-il m'être indifférent ?

Et ces évènements médiocres
Qui charpentent ton existence,
Qui te sont des évènements considérables,
Qui sont pour toi les seuls évènements du monde,
Les trouverai-je négligeables tout à fait ?

— Je ne crois pas.

Je te donne donc de parler,
Je te donne d'être toi-même
Et de savoir ce que tu sais.

Connais ta vie et je t'écoute ;
Je te donne ce que tu sais.

Et tes actes et tes paroles
— Tes paroles sans importance
Et tes volontés sans saveur
Et tes actions anonymes —

Je les surveille de si près,
Avec tant de sollicitude
Et tant d'exclusive ferveur
Que je sens venir la minute,
La minute unique et parfaite
Où le plus petit de tes gestes
Me cachera tout l'horizon.

Voyage.

Cette voiture est si petite
Que je ne peux me déplacer
Sans que mon coude heurte un coude,
Le tien, homme de cette voiture !

Homme, te voici, pour une heure,
Pour cette heure que nous vivons,
Le député du vaste monde ;
Et je ne te connaissais pas.

Tu es, en ce moment, celui,
Mêlant ta chaleur à la mienne,
Celui qui est tout près de moi.
Tu es mon prochain dans l'espace.

Sorti d'entre les figurants
Te voici donc, ô compagnon !
La foule demeure à distance,
Nous sommes absolument seuls.

Quand il t'arrive de parler
Tu dis les mots de mon langage,
— Mais je ne te connaissais pas
Et je dois bientôt t'oublier.

Tu me dis que, prochainement,
...Tu devras te vêtir de laine

Et que tu prendras des sabots
Pour n'avoir pas froid, cet hiver...

C'est vrai, tu existeras encor cet hiver !

Eh bien, ne t'embarrasse pas
De mon souvenir superflu.

Pour moi, fixant dans les rochers
La hampe d'un drapeau perdu,
Je vais cingler loin d'une terre
Où jamais je ne viendrai plus.

Et pourtant, l'hiver à venir,
Quand tu seras seul sur les routes,
Quand tu seras seul en voiture,
Avec deux cris de bise aux joues,

Je sens qu'il y aura quelqu'un
Tout près de toi, dans ta voiture.

Servitude.

Je te regarde sans ennui,
Tu n'es certes pas un homme vulgaire,
Je te regarde sans envie,
Tu n'es pas non plus un héros.

Je te réserve du respect
Pour tes beaux actes inutiles,
Pour certains gestes que tu fis
Et qu'on aimerait avoir faits.

Tel est le jugement qu'en moi
J'ai formé, limpide et loin des paroles ;
Mais je dois maintenant causer,
Les mots traîtres me font horreur.

Comme des acteurs maladroits
Que l'odeur d'un public affole,
Comme des soldats mal conduits
Que l'ordre ne pénètre plus,
Les mots s'agitent et s'échappent
Et je ne les reconnais guère.

Ils sortent en foule et portent des choses
Trop lourdes pour eux et que j'ignorais,
Les uns sont gonflés et crèvent en route,
D'autres n'ont pas l'air d'avoir de destin.

Je ne peux cependant désavouer leur zèle,
Car tu les prends, tu les pèses, tu les retiens
Et les ranges dans ta mémoire.

Oh, combien j'ai dû te flatter !
Je te vois grandir d'instant en instant.

J'en suis puni, pas assez, sans doute...
J'ai mérité de durs châtiments :
J'ai mésusé du bruit, tu me le prouves
Et m'en fais pâtir cruellement.

Tu n'es pas un homme vulgaire
Tu n'es pas non plus un héros...
Mais escaladant aussitôt
Le piédestal de gloire fraîche
Que je viens de t'improviser,
Tu m'éblouis avec l'éclat de mes présents,
Tu m'intimides tout à coup
Et m'écrases de tant d'orgueil
Que je voudrais rire et pleurer.

Courage.

Quand tu parles de l'avenir,
Tu le promets légèrement,
Comme on dispose d'un argent
Qu'on n'a pas amassé soi-même.

Quand tu racontes le passé,
Tu le fais tel qu'on l'eût voulu,
Et ceux que gêne le mensonge
Baissent leurs yeux pour que tu causes .

Que fais-tu donc d'un désir encombrant
Que l'avenir élastique rejette
Et que le passé ne peut adopter
Car on n'écrit pas tout seul son histoire ?

En garde ! Et ne vaut-il pas mieux
Soulever ce désir acéré, tout de suite,
Et, d'un coup, séparant deux minutes voisines,
Marquer d'un fer brutal et franc la chair du Temps.

Un adolescent.

Je ne peux pas te conseiller d'être paisible,
Je ne peux pas non plus te dire d'être heureux,
Mais je te propose d'attendre :
Le jour viendra.

Jusqu'à ce jour, puisque telle est ta loi, tremble.
Jusqu'à ce jour, tel est le sort, sache durer.
Travaille en toi, comme une graine sous la terre ;
Honore un fleuve impétueux
Qui lance autour de toi les forces étrangères,
N'y trempe pas encore un seul doigt de ta main.

Jusqu'à ce jour, accepte d'être faible
Et si tu ne peux pas ne te point effrayer
De n'être qu'un enfant pour des années encore,
Mesure au moins de quelle altitude d'espoir
Le moindre évènement peut te jeter, toi si petit !

Attends le jour et savoure bien ta faiblesse
Et fréquente la peur des choses et des gens,
Ne te refuse pas à la peur de toi-même,
Et tour à tour crains et chéris le flux du temps.

Attends le jour. Lorsque tu le peux, aime attendre,
Et si tu cherches parfois
A vivre par l'esprit l'homme que tu seras,
Redeviens, l'instant d'après, sans colère,
L'enfant que tu es encore.

Le jour viendra.

Ce sera sensible et soudain,
Comme une puberté de l'esprit ;
Cela te surprendra peut-être en promenade
Et te parviendra dans un souffle d'air,
Ou bien ce te viendra dans une heure de honte
Et te fera tout oublier d'autour de toi,
Ce pourra t'assaillir à table
Ou t'arrêter pendant ta vie entre les hommes
Ou bien te visiter dans ton sommeil et t'éveiller.

Quoi qu'il en soit, je te prédis
Un rire nouveau sur les lèvres,
Et tu te diras : le jour est venu.

Aussitôt tu te sentiras de la puissance
Et tu marcheras, semblant bien le même
Et si différent.

Tu sauras que rien des choses qui passent
Ne peut plus t'atteindre ni te blesser,
Tu sauras que la loi qui te voulait tremblant
Te veut aussi robuste et sans doute invincible.
Tu te réjouiras de tendre les mains
Et de saisir des volontés
Pour arrêter leur vol, pour les tordre ou les rompre.
Tu seras, par instant, certain que rien au monde
Ne peut te faire plus petit que tu ne veux
Et que rien des malheurs communs
N'altèrera ta transparence et ta candeur.

Tu porteras toute la hauteur de ta taille
Et, tel, tu pourras t'avancer, un bras tendu
Pour écarter la foule avec un doux courage...

Et tu seras sauvé pour toute une vie d'homme !

L'Envahi

Tel est celui-ci qu'il vaut mieux
N'escompter son cœur d'aujourd'hui
Qu'après avoir vu son visage...

Il ne détourne pas les yeux ;
S'il semble les distraire un peu
Même en regardant face à face,

Certes c'est qu'il souffrirait
De laisser trop voir
Certain sourire où paraît
L'effort des paupières
Pour voiler de l'ombre
Et des clartés tourmentées.

Attends-le, mais ne sois triste ou gai
Qu'après avoir pressenti son âme,
Ne sois que ce qu'il est ce jour même.

Oh ! ne te dresse adverse, surtout,
Que s'il veut mesurer ses forces
Et fais-le triompher à point
Quand tu le sentiras plier.

Car il ressemble à cette campagne
Où règne un fleuve tyrannique
Dont les eaux, fortune et péril,
Descendent de monts inconnus.

Car sa tristesse ou sa joie
Ne sont pas des choses petites,
Ce sont des forces étrangères
Accourues de plus loin que lui
Pour l'envahir avec désordre.

Car sa tristesse ou sa joie
L'occupent comme des bourrasques,
Si fort qu'heureux ou malheureux
Il semble toujours dominé.

Car sa joie ou sa tristesse
Ne peuvent exister qu'extrêmes.

Elles se mêlent, méprisant
L'évènement et le désir ;
Elles se hâtent ou se traînent
Ou se retirent, l'une et l'autre,
Le désemparant avec tant de véhémence

Que tu resteras attentif
Elaguant la langue et l'esprit,
Sans jamais trouver de motif
Assez réel pour ne pas être cet ami
Et cet homme qu'il faut que tu sois aujourd'hui.

Et si trois heures d'allégresse
Le laissent soudain dévasté
Et douloureusement hostile,
Tu te devras trouver tout prêt.

Si son vœu sacrificateur
Te trouve ou t'inflige des torts,
Tu devras dévorer la honte nécessaire.

Et, gardien ! sans lâcher ses yeux,
Et puisque tu sauras quel orage l'écrase
Ou quel soleil couchant s'épuise dans son cœur,
Tu l'aimeras, avec l'inquiète vigilance.

Adieu au compagnon de voyage.

Tu t'en vas ! Et n'est-ce pas dire que tu meurs ?
Faut-il se déguiser les choses importantes
Ou forcer vraiment les mots décisifs ?
Tu t'en vas ! Je n'ose pas dire adieu.

Suis-je un lâche, ou bien est-ce la politesse ?
Est-ce la langue ou le cœur qui se refuse
A retrouver ces formules dont on use
Si bravement quand on ne s'entend pas parler ?

Tu t'en vas et tu fus pour quelques jours
Une patrie flottante comme un bateau...
Nous allons sentir l'exil, tout à l'heure,
S'élargir entre nous deux, sur les continents.

Passées ces quelques minutes douloureuses,
Chacun suivant avec soin, pas à pas, son fil,
Nous serons chacun un... et les choses possibles
Ne semblent pas devoir nous réunir jamais.

Nous faisons tant d'honneur à ces choses possibles
Et nous sommes si fiers d'une direction
Que j'entends, plus fort de seconde en seconde,
Tonner l'adieu dans un ciel noir tourmenté.

O discorde ! Et, bien que tu parles encore,
Je te sens ruisseler de moi comme des pleurs,
Je te sens me désoccuper en désordre
Et, déjà, je ne t'ai donc jamais connu.

O déchirement ! Je te parle moi-même,
Mais tu n'es qu'un souvenir attardé.
— Une âme qui n'a pas de chair contemporaine
Donne de vigoureux coups d'aile, que j'entends.

Nous nous parlons... Mais je ne te vois plus, sans doute,
Toi qui n'as pas existé de tout temps,
Toi qui n'existes plus, toi que je quitte,
Toi pour qui je ne serai plus que des paroles.

O courage ravageur !
Peut-être suffirait-il
De se regarder avec étonnement,
De se tourner le dos sans rien dire,
Et de s'en aller, chacun pensant ailleurs,
Les yeux ouverts, regardant bien où vont les pas ?

***

Cependant, ces yeux sont brillants de larmes ;
Nos pensées sont fixées, obstinément,
Sur le mot d'adieu, qui les meurtrit, qui les blesse,
Sur ce mot trop grand pour un gosier d'homme.

Nous remplissons le temps qui reste de présence
Et, parce qu'ils font cas d'un possible chemin
Qui nous mettrait face à face encor, nos propos
S'efforcent de fêler de dures certitudes.

GEORGES DUHAMEL.

RAINER MARIA RILKE

ET SON DERNIER LIVRE

LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE

A vouloir commenter ce livre, on risque de prouver surtout que pour l'avoir trop compris on l'a mal deviné, tant on sent qu'il se veut irréductible à l'entendement. Ce serait là sans doute un truisme s'il s'agissait d'une pure œuvre d'art. Mais précisement chez cet authentique poète qu'est Rilke, le plus original peut-être et l'un des plus richement doués parmi les Allemands de sa génération, la pente de l'esprit, l'inclinaison morale est si forte qu'elle détermine la vision, de telle sorte qu'on lui ferait tort d'une part essentielle en ne se préoccupant point de la signification de ses écrits.

Les deux petits volumes de prose dont il est question révèlent pleinement une richesse secrète, un sens d'intimité que les œuvres précédentes ne décelaient encore que par affleurements. Dans ce recueil de souvenirs et d'impressions, qui tient autant d'un traité de la vie intérieure que d'une étude de psychologie, nous sommes d'abord frap-

pés par la prédominance d'une sensualité attentive et déliée, d'où se dégage par une sorte d'intuition immédiate, une image étendue de la vie. Rilke ose les déductions les plus lointaines et les plus compliquées sans prendre le détour de la combinaison intellectuelle ; il ne quitte pas sa sensation et, si son cœur est tourmenté d'une soif d'absolu toute pascalienne, il ne souhaite pas " trouver Dieu ailleurs que partout. " [1] Il l'y cherche avec une ferveur exaltée, avec un soin méticuleux, avec une inquiétude qui n'est pas sans péril. Il est comme un chien sur la piste du divin.

Il nous introduit dans une atmosphère moite et enfiévrée où un monde à venir semble en éclosion continuelle. La vie s'y tient inachevée et trop serrée comme à l'intérieur d'un bourgeon.

Un jeune homme de ces temps-ci, le dernier descendant d'une vieille famille aristocratique du Danemark, fait à Paris, dans la misère et l'isolement, l'expérience d'un déracinement bien autrement grave que s'il se détachait, simplement, de sa terre et de ses morts. Déracinant son cœur, il passe d'une époque à une autre, il entreprend de se quitter lui-même pour parcourir dans la solitude l'espace très long qui sépare de la sympathie l'amour. Il ne continue pas sa lignée. Les temps nouveaux sont entrés en lui, il a élargi son cadre, il a laissé là sa maison et ce qu'il possédait.

[1] André Gide : *les Nourritures terrestres.*

" Les temps sont venus où tout est enlevé aux maisons ; elles ne savent plus rien retenir. Le danger dorénavant est moins périlleux que la sécurité." Il décrit les étapes de cette route, suivant toutes les marches et les contremarches de sa pensée, à tout moment se retournant vers le passé, soit pour y faire des repérages, soit pour s'y reposer, car le présent lui est dur. Il en est haletant et par moments défaille sous l'effort de son assaut, mais il est résolu de le soutenir jusqu'au bout. " Il ne faut ni choix ni escamotage. Je ne crois pas qu'ici je souffre de désillusions, au contraire. Je m'étonne parfois de la facilité avec laquelle je renonce à ce que j'espérais, pour accepter ce qui arrive, cela fût-il mauvais."

Une telle épreuve ne va pas sans détraquements ; il y a dans les notes un élément pathologique assez encombrant, que le souci d'art n'arrive pas toujours à réduire, mais qui est d'une grande importance au point de vue de leur signification. Certaines maladies qui aiguisent les sens et les prolongent, font pénétrer plus avant dans la réalité, l'approfondissent et l'augmentent : elles ont d'obscures équivalences morales et conditionnent les évolutions décisives. Brigge trouve une analogie à son déséquilibre dans l'antique légende des anachorètes tentés dans le désert : " Ces saints trop pressés qui voulurent tout de suite et à tout prix débuter par Dieu. Nous ne nous en croirions plus capables aujourd'hui, nous nous rendons compte qu'Il est

trop difficile pour nous et qu'il faut le remettre jusqu'à ce que nous ayons fourni la longue étape qui nous sépare de Lui." La solitude, l'état mal défendu où il se trouve, provoquent en lui un déclenchement de ses forces réceptives tel que les digues de son individualité fléchissent, qu'il est envahi par le dehors, chassé hors de son cœur trop consentant, par une vie parasitaire qui se nourrit de sa substance, et s'épanouit en monstrueuses floraisons.

" Alle Dinge an die ich mich gebe, werden reich und geben mich aus ".

" Toutes les choses auxquelles je me donne s'enrichissent et me dépensent ".

Un pan de mur d'une maison démolie où subsistent quelques traces des existences qui croupirent à son abri, un infirme rencontré dans la rue, si peu que le bruit dans la chambre voisine d'un couvercle qui se détache de sa boîte et va rouler par terre, les manifestations extérieures les plus diverses et les plus infimes, l'incitent à une distraction totale de lui-même, l'engloutissent comme une proie. Il s'est aventuré hors des routes du raisonnement, dans des fourrés où la vie est trop épaisse.

Ne laisser subsister les choses que dans le sensible, ne faire sur elles aucun travail d'abstraction, n'est-ce pas leur octroyer une puissance redoutable qui augmente singulièrement les chances et les risques de la vie ?

" Du musst das Leben nicht verstehen,
dann wird es wie ein Fest. "

" Il ne te faut pas comprendre la vie, alors elle sera comme une fête. "

Rilke connaît l'angoisse des grandes transformations, la peur qui grandit avec nos forces, la terreur de sombrer parmi ce qui n'a ni nom ni couleur ; toutes les défaillances de la ferveur et les amères convoitises de la mélancolie.

" O sort heureux de qui est assis dans la chambre silencieuse d'une maison familiale, entouré d'objets calmes et sédentaires, à écouter les mésanges s'essayer dans le jardin léger, vêtu de verdure claire, et dans le lointain l'horloge du village.

" D'être assis et de regarder un chaud rayon de soleil d'après midi et de savoir beaucoup de choses sur les anciennes jeunes filles, et d'être un poète !

" Et dire que j'aurais pu devenir un poète comme celui-ci, s'il m'avait été donné d'habiter en un lieu de ce monde, dans une de ces maisons de campagne abandonnées dont personne ne s'occupe."

La lutte est émouvante de ce cœur frileux et tendre avec l'âpre destinée qui lui est réservée, et qui seule peut apaiser son désir éperdu d'un amour sans satisfaction. Il appelle le Christ " un atténuement de Dieu " ; et Dieu " celui qui ne menace d'aucun retour notre passion ".

" On me convaincra difficilement, dit-il, que la légende de l'enfant prodigue n'est pas l'histoire de

qui ne voulait pas être aimé." Et parlant de la dédicace que Louise Labbé fit de ses odes à Clémence de Bourges : " elle lui prédit la douleur comme un univers plus spacieux. "

" Non pas la sympathie, Nathanaël: l'amour " [1], l'insondable allégresse de vivre, se révélant en une âme qui a su réaliser le prodige de prolonger jusque dans l'âge conscient la piété, la plénitude et la gravité de l'enfance.

C'est là ce qui donne au lyrisme de Rilke son accent unique, sa force, son importance. Peut-être faut-il rapporter ce trait si particulier à ses influences ou à ses origines slaves. Il fait fréquemment penser à Dostoïevsky dont il est loin pourtant par la nature de son talent comme par sa volonté d'artiste. Il a, à un haut degré, la faculté de contact avec la matérialité des choses qui manque au grand romancier russe. C'est au point qu'il donne l'impression de posséder quelque sens supplémentaire lui permettant des relations plus variées et plus intimes avec le monde des phénomènes. Son style très imagé prend presque toutes ses expressions dans des termes de mouvement. Les choses chez lui ne *sont* pas, elles *deviennent* et l'on pourrait dire qu'il a l'adjectif dynamique. Il obtient par là une adhérence si intime entre la pensée et la forme que celle-ci suggère l'idée d'une peau bien plus que d'un vêtement. Son invention verbale est sans

[1] *Les Nourritures terrestres.*

bornes, mais il lui arrive parfois d'outrepasser les limites du possible, et son goût qui est fin, à certaines fâcheuses défaillances... Il est juste cependant de dire que quand il se contorsionne en d'invraisemblables acrobaties, ce n'est jamais que par nécessité, et comme pour atteindre un objet hors de sa portée.

Ce lyrique qu'on dirait tout absorbé par ses grands événements intérieurs, à ses moments perdus se révèle observateur remarquable, psychologue subtil et narquois. Il a la vision impeccablement concrète, le trait original, sûr et concentré, un don amusant de la charge et peut-être l'étoffe d'un romancier.

Les notes de M. L. Brigge ne sont pas un livre beau, bien fait, réussi. Elles ont quelque chose de trop vert, de trop foisonnant, de trop jeune, un tremblement trop peu dominé ; elles ne sont que délicieuses et importantes, et lourdes du mystère des œuvres vivantes.

St. Hubert.

LES CAHIERS DE MALTE LAURIDS BRIGGE

(FRAGMENTS)

I

Dès qu'elle parlait d'Ingeborg, rien ne l'atteignait plus. Elle ne se ménageait plus alors ; elle parlait plus haut ; elle riait au souvenir de ce rire d'Ingeborg ; elle voulait qu'on connût combien Ingeborg avait été belle.

— Elle nous faisait joyeux, disait-elle, tous, et ton père aussi, Malte, oui joyeux littéralement. Mais lorsqu'on déclara qu'elle était perdue, encore qu'elle parût à peine malade et que tous autour d'elle nous feignions de l'ignorer, un jour elle se mit sur son séant dans son lit — et parlant droit devant elle comme étonnée du son de sa voix : " Pourquoi prendre tant de précautions ? Nous le savons bien tous et je peux vous tranquilliser ; ce qui arrive est très bien ; j'ai mon content. " Figure-toi qu'elle disait " J'ai mon content, " elle qui nous rendait tous joyeux. Pourras-tu comprendre cela un jour, Malte ! quand tu seras grand. Pense à cela plus tard; qu'il t'en souvienne.

Il serait heureux qu'il y eût quelqu'un pour comprendre de pareilles choses.

" De pareilles choses " occupaient maman quand elle était seule ; et elle était toujours seule, ces dernières années.

— Moi je n'y arriverai jamais, Malte, disait-elle parfois avec ce sourire bizarrement hardi, qui n'était souri pour personne mais trouvait contentement en lui-même. — Mais que personne ne cherche à tirer cela au clair!... Si j'étais homme, oui, si seulement j'étais homme, j'y réfléchirais, posément et avec méthode et depuis le commencement. Car il doit y avoir un commencement, et si seulement on pouvait le saisir, ce serait déjà là quelque chose. Ah ! Malte, nous passons, et tous sont distraits et affairés me semble-t-il, et ne font pas attention quand nous passons. Comme quand une étoile tombe et que personne ne la voit et que personne n'a fait un souhait. N'oublie jamais de souhaiter, Malte. Souhaiter, il ne faut y renoncer jamais. Je ne crois pas à l'accomplissement, mais il y a des désirs qui occupent longtemps, oui toute la vie, de sorte que l'accomplissement n'y trouverait tout de même pas sa place.

Maman avait fait monter le petit secrétaire d'Ingeborg dans sa chambre ; j'entrais à ma guise et souvent la trouvais assise devant. Mon pas s'étouffait complètement dans le tapis, mais elle sentait ma présence et me tendait une main par

dessus l'autre épaule. Cette main n'avait aucun poids ; elle semblait à mes lèvres pareille au crucifix d'ivoire qu'on me tendait le soir avant que je ne m'endorme. Devant cette petite table à écrire dont une planche se rabattait, elle restait assise comme devant un instrument de musique. " Il y a tant de soleil là-dedans " disait-elle ; et en effet l'intérieur en était extraordinairement brillant, de vieille laque jaune, avec des fleurs peintes, une rouge alternant avec une bleue. Et là où il y en avait trois, celle du milieu toujours était violette, séparant les deux autres. Ces couleurs et le vert des étroites guirlandes horizontales étaient obscurcis autant que le fond était lumineux, sans précisément être clair. Et cela faisait une étrange relation assourdie de tons qui ne révélaient point au dehors leur mutuelle dépendance intime.

Maman amenait les petits tiroirs, qui tous étaient vides.

" Tiens ! des roses ! " s'écriait-elle, et elle se penchait un peu vers la douteuse senteur qui ne s'épuisait pas. Elle s'imaginait toujours que, dans quelque casier secret, à la pression d'un ressort caché, quelque chose tout à coup allait se découvrir, à quoi personne n'avait jamais pensé. " Cela va sa déclencher tout d'un coup, tu vas voir, " disait-elle gravement et anxieusement en essayant hâtivement tous les tiroirs. Tout ce que réellement elle y avait trouvé de papiers, elle l'avait

aussitôt mis sous clef soigneusement sans le lire. " Je n'y aurais tout de même rien compris, Malte; sûr que c'est trop difficile pour moi. " Elle était convaincue que tout était trop difficile pour elle. " Dans la vie, il n'y a pas de classes pour les débutants ; tout de suite il faut répondre au plus difficile. " On m'affirmait qu'elle n'était ainsi que depuis la mort terrible de sa sœur, la comtesse Ollegaard Skeel, qui brûla vive, un soir de bal, comme elle apprêtait sa coiffure devant une glace à candélabres. Mais Ingeborg, dans les derniers temps, lui paraissait tout de même ce qu'il y a de plus difficile à comprendre.

Et maintenant je veux redire cette histoire, telle que maman la racontait lorsque je l'en priais.

C'était au milieu de l'été, le jeudi qui suivit les funérailles d'Ingeborg. De la place où nous prenions le thé, sur la terrasse, on pouvait voir entre les ormes gigantesques le pignon de la sépulture de famille. On avait disposé les tasses comme si jamais une personne de plus ne s'était assise à cette table, et tout autour de la table nous nous étions également espacés. Et comme chacun avait apporté, qui un livre, qui une corbeille à ouvrage, nous nous trouvions presque à l'étroit. Abelone, la sœur cadette de maman, servait le thé, et tous l'aidaient à préparer le goûter ; seul, ton grand père regardait de son fauteuil, vers la maison. C'était l'heure où l'on attendait le courrier. Il

arrivait d'ordinaire qu'Ingeborg l'apportait, car les soins de la maison l'y retenaient la dernière. Durant les semaines de sa maladie, nous avions eu le temps largement de nous déshabituer de sa venue ; puisque nous savions bien qu'elle ne pouvait venir. Mais, alors que vraiment elle ne pouvait plus venir, cet après-midi là, Malte... elle vint. Peut-être était ce notre faute ; peut-être l'avions nous appelée. Car je me rappelle que j'étais là et tout-à-coup m'efforçais de me représenter ce qu'il y avait pourtant de changé. Brusquement il me devenait impossible de dire quoi ; c'était soudain totalement oublié. Je levai les yeux et vis les autres tournant leurs regards vers la maison, non point d'une façon solennelle ou particulière, mais dans une attente toute tranquille et quotidienne. Et j'étais sur le point (Malte, j'ai froid quand j'y pense) mais Dieu me garde, sur le point de demander “ que devient donc... ” Quand déjà Cavalier, s'élançant de dessous la table, bondit à sa rencontre comme il avait accoutumé. Je l'ai vu, Malte, je l'ai vu. Il courut vers elle, bien qu'elle ne vint pas ; pour lui, elle vint. Nous comprenions qu'il courait à sa rencontre. Par deux fois il se retourna vers nous comme pour interroger. Puis il se rua vers elle, comme auparavant, Malte, exactement comme auparavant, et la rejoignit, car il commença de sauter en rond, Malte, autour de quelque chose d'absent, et puis sur elle-même, pour

la lécher, droit dessus. Nous l'entendions pousser de petits aboiements de joie, et de la façon dont il bondissait en l'air plusieurs fois de suite, on aurait vraiment pu croire qu'il nous la cachait par ses gambades. Puis, tout d'un coup il poussa un hurlement, se rejeta en arrière au milieu de nous par un mouvement d'une maladresse bizarre et retomba à plat et ne bouga plus. Le domestique sortit de l'autre côté de la maison avec les lettres. Il hésita un instant ; apparemment l'expression de nos visages n'invitait pas à s'approcher. Et déjà ton père lui faisait signe de rester là. Ton père, Malte, n'aimait aucune bête : mais cette fois, avec lenteur à ce qu'il me parut, il alla vers le chien et se baissa vers lui. Il dit un mot au domestique, un ordre bref. Je vis celui-ci se précipiter, pour emporter Cavalier ; mais ton père prit alors lui-même le chien dans ses bras et partit avec, comme s'il savait exactement où, dans la maison.

Un jour que, durant ce récit, l'obscurité s'était faite, j'ai été sur le point de parler à maman de *la main* ; à ce moment cela m'aurait été possible ; et déjà je prenais haleine, j'allais parler, quand soudain je songeai à ce domestique qui n'avait plus pu avancer à cause de leurs figures, ce que je comprenais si bien. Et, malgré l'obscurité, j'eus peur de ce visage que prendrait maman quand elle saurait ce que j'avais vu. Et vite je repris

haleine une seconde fois, comme sans autre dessein. Une couple d'années plus tard, après la mystérieuse nuit dans la galerie d'Urnekloster, des jours durant, je m'apprêtai à me confier au petit Eric. Mais il s'était complètement fermé et retiré de moi depuis notre conversation nocturne ; je crois qu'il me méprisait. Et c'est pour cela précisément que je voulais lui raconter *la main*. Je m'imaginais que je remonterais dans son opinion (ce que je souhaitais très fort, peu importe pourquoi) si j'arrivais à lui faire saisir que vraiment moi j'avais vécu cela. Mais Eric était si habile à m'éluder que que je ne parvenais à rien. Puis précisément alors nous partîmes en voyage. Il est curieux qu'ainsi je me trouve raconter pour la première fois une aventure qui remonte aux premiers temps de mon enfance.

Combien petit je devais être encore, je le vois à ceci que j'étais à genoux sur la chaise pour atteindre à hauteur de la table sur laquelle je dessinais. C'était le soir, en hiver, si je ne fais erreur, dans notre maison de ville. La table se trouvait dans ma chambre, entre les fenêtres, et il n'y avait pas d'autre lampe dans la chambre, que celle qui éclairait mes feuillets et le livre de Mademoiselle ; car Mademoiselle était assise à lire auprès de moi, un peu en arrière. Elle s'absentait je ne sais où, quand elle lisait, et je ne suis pas sûr que ce fut dans son livre ; elle pouvait lire des heures durant,

mais elle tournait rarement les pages ; et j'avais l'impression que sous son regard les pages se gonflaient de mots nouveaux que son regard y faisait naître, de certains mots dont elle avait besoin et qui ne se trouvaient pas là. J'imaginais cela tandis je dessinais. Je dessinais lentement, sans intention bien arrêtée, et je regardais tout, quand je ne savais plus comment continuer, en penchant un peu la tête sur l'épaule droite ; de cette façon je trouvais plus vite ce qui manquait encore. Je faisais des officiers à cheval, qui galopaient à la bataille, ou bien au milieu du combat, ce qui était beaucoup plus simple parce qu'alors je n'avais presque plus à indiquer que la fumée qui les enveloppait. Maman prétend toujours maintenant que c'étaient des îles que je peignais ; des îles avec de grands arbres et un château et un escalier et, sur la rive, des fleurs qui se miraient dans l'eau. Mais je crois qu'elle invente, ou que ça n'était que plus tard.

Il est de fait que ce soir-là je dessinais un chevalier, un unique chevalier bien distinct, sur un cheval merveilleusement caparaçonné. C'était si bariolé que constamment je devais changer de crayon ; pourtant le crayon rouge jouait le rôle principal et je le reprenais à tout moment. Une fois de plus j'allais le saisir, lorsqu'il roula (je le vois encore) obliquement sur ma feuille jusqu'au bord de la table et, avant que j'eusse pu le retenir,

tomba contre ma chaise et disparut. Tout de même, j'en avais un urgent besoin ; quel ennui de devoir descendre, puis escalader de nouveau ma chaise ! Maladroit comme je l'étais cela n'allait pas sans préparatifs de toutes sortes ; mes jambes me paraissaient beaucoup trop longues et je ne parvenais plus à les ramener de dessous moi ; cet agenouillement prolongé les avait engourdies, et je ne sentais plus bien où je finissais et où commençait la chaise. Je parvins tout de même à atteindre le plancher, et confusément me trouvai sur une peau de bête qui, sous la table, s'étalait jusqu'au mur. Là surgit une nouvelle difficulté. Habitués à la clarté d'en haut, tout éblouis encore par l'éclat des couleurs sur le papier blanc, mes yeux se refusaient à reconnaître la moindre chose sous la table, où le noir m'apparaissait si clos que j'avais peur de m'y cogner. Je m'en remis donc à mon toucher, et, appuyé sur la main gauche, de la droite commençai de peigner les longs poils frais du tapis, de contact aussitôt familier ; mais pas le moindre crayon. Déjà je me figurais avoir passé à cette recherche un temps considérable et j'allais prier Mademoiselle de m'aider en approchant la lampe, quand je remarquai que devant mes yeux involontairement écarquillés, l'obscurité peu à peu se faisait plus transparente. Déjà je distinguais le mur du fond que bordait une plinthe claire ; je m'orientai entre les pieds de

la table ; du moins je reconnaissais bien ma propre main qui, toute séparée, les doigts ouverts, un peu à la façon d'une bête aquatique, là-dessous se mouvait et palpait le fond. Je la regardais, il m'en souvient, presque avec curiosité ; elle me paraissait connaître des choses que je ne lui avais jamais apprises, à voir comme elle tâtonnait là-dessous à son gré avec des mouvements pour moi tout neufs. Je la suivais à mesure qu'elle avançait ; je m'intéressais à elle et me préparais à voir je ne sais quoi. Mais comment aurais-je pu m'attendre à ce que, partant du mur, soudain une autre main vint à la rencontre de la mienne, une main plus grande, extraordinairement maigre et comme je n'en avais encore jamais vu. Elle tâtonnait de son côté, de la même manière, toute ouverte comme la mienne, et toutes deux se mouvaient à la rencontre l'une de l'autre, aveuglement. Je n'étais pas au bout de ma curiosité, qu'elle avait cédé brusquement pour faire place à la terreur. J'avais conscience qu'une de ces mains m'appartenait et qu'elle s'enfonçait dans une aventure irréparable. De toute l'autorité que je gardais sur elle, je la retins, et la ramenai vers moi lentement, tout à plat, sans quitter des yeux l'autre main, qui continuait de chercher. Je compris qu'elle n'allait pas s'en tenir là, et je ne puis pas dire comment je remontai. J'étais maintenant enfoncé profondément dans le fauteuil, mes dents claquaient et j'avais si

peu de sang au visage que je croyais n'avoir plus de bleu dans les yeux. Je voulus dire : Mademoiselle ! et je ne pus ; mais d'elle-même alors elle s'alarma, rejeta son livre, et s'agenouilla devant mon fauteuil en criant mon nom ; je crois qu'elle me secoua. Mais j'avais toute ma connaissance. J'avalai ma salive deux ou trois fois de suite avec l'intention de raconter.

Mais comment ? Je fis un indicible effort sur moi-même, mais il n'y avait pas moyen de m'exprimer de manière à ce que l'on comprît. Si seulement il y avait des mots pour un tel événement, j'étais trop petit pour les trouver. Et soudain me saisit une angoisse ; ces mots, pourtant, au-delà de mon âge, ils existaient peut-être, et que je dusse un jour les dire me parut plus terrifiant que tout. La réalité de là-dessous, la représenter une seconde fois, modifiée, conjuguée, depuis le commencement ; m'entendre l'admettre — de cela je n'avais plus la force.

C'est une imagination, bien entendu, d'aller prétendre à présent que, à ce moment déjà, j'aurais pu sentir que quelque chose venait d'entrer dans ma vie, précisément dans la mienne, avec quoi j'allais devoir m'en aller seul, toujours et toujours. Je me revois couché dans mon petit lit-cage, ne dormant pas mais, je ne sais comment, pressentant confusément qu'ainsi serait la vie : pleine de choses tout étranges, à l'intention d'un seul et qui ne se

laissent pas dire. Il est certain que peu à peu un triste et difficile orgueil grandit en moi. Je me représentais ce que ce serait que de marcher plein de secret, en silence. Je ressentais une fougueuse sympathie pour les grandes personnes, une admiration et me proposai de leur dire que je les admirais. Je me proposai de le dire à Mademoiselle à la première occasion.

. . . .

II

Et quand je le dirais bien haut : il n'est rien arrivé. Et quand je le répèterais : il n'est rien arrivé. A quoi cela m'avancera-t-il ?

Que mon poêle se soit encore mis à fumer et que j'aie dû sortir, est-ce là vraiment un malheur ? Que je me sente las et transi, cela n'a pas d'importance. Si j'ai couru tout le jour dans les rues, c'est que je l'ai bien voulu. J'aurais aussi pu me reposer dans une salle du Louvre. Pourtant non. Certaines gens viennent là pour se chauffer. Ils restent assis sur les banquettes de velours, et, sur les bouches de chaleur, leurs pieds posent l'un contre l'autre comme de grosses bottes vides. Ce sont des citoyens extrêmement modestes qui savent gré aux gardiens de les tolérer. Mais si j'entre, ils grimacent. Ils grimacent en hochant la tête. Puis si je vais et viens devant les tableaux, obstinément ils me suivent de leur œil brouillé. J'ai donc bien fait de ne pas aller au Louvre. J'ai marché sans cesse. Dieu sait combien de faubourgs, de quartiers, de ruelles, de passages, de cimetières, de squares j'ai traversés... Je ne sais où j'ai rencontré un homme qui poussait devant lui une charrette à bras. Il criait : Chou-fleur. Chou-fleur — le *fleur* avec un *eu* bizarrement trouble. A côté de lui marchait une anguleuse femme qui, de temps

en temps, le poussait. Et quand elle le poussait il jetait son cri. Parfois aussi il criait de lui-même, mais alors c'était hors de propos, et aussitôt il lui fallait crier à nouveau, parce qu'on passait devant la maison d'un client. Ai-je dit que cet homme était aveugle ? Non ? Eh bien : il était aveugle. Il était aveugle et il criait. J'arrange en disant cela ; j'escamote la charrette qu'il pousse ; je feins de n'avoir pas remarqué qu'il criait des choux-fleurs. Mais cela est-il bien essentiel ? Et quand cela serait essentiel, que m'importe à moi ? J'ai vu un vieux homme qui était aveugle et qui criait. Voilà ce que j'ai vu. Vu.

Croira-t-on qu'il y ait de pareilles maisons ? Non ; l'on va dire encore que j'arrange. Mais cette fois c'est la vérité ; rien d'escamoté ; bien entendu rien d'ajouté non plus. D'où le prendrais-je ? On sait que je suis pauvre. On le sait. Maisons ? Mais pour être exact, c'étaient des maisons qui n'étaient plus là. Des maisons qu'on avait démolies du haut en bas. Ce qu'il y avait, c'étaient les autres maisons, celles d'à côté qui restaient, les hautes maisons voisines. Apparemment elles couraient risque de crouler depuis que contre elles on avait tout enlevé ; et tout un échafaudage de longues poutres goudronnées, sortant des gravois, s'arc-boutaient contre la paroi découverte. Je ne sais pas si j'ai déjà dit que c'est de cette paroi que je parle. Ce n'était pas, à proprement parler, la

première paroi des maisons subsistantes (ainsi qu'on devrait supposer), mais bien la dernière des disparues. Elle montrait sa face interne. On voyait, à différents étages, des murs de chambres où les tentures collaient encore ; çà et là l'amorce du plafond ou du plancher. Auprès des murs des chambres, tout au long de la paroi, on distinguait un espace suspect par où s'insinuait, vermiculeux, une espèce de tube digestif : la descente des cabinets, laissant paraître la répugnante rouille des immondices. A l'angle des plafonds, les tuyaux à gaz avaient laissé des marques poussiéreuses... Mais le plus inoubliable, c'était encore le mur lui-même. On n'avait pu déloger l'opiniâtre vie de ces chambres. Elle y était encore ; elle se retenait aux clous qu'on avait négligé d'enlever ; elle prenait appui sur un étroit morceau de plancher ; sous ces encoignures où se formait encore un petit peu d'intimité, elle restait blottie. On la retrouvait dans les couleurs que d'année en année elle avait changées, le bleu en vert chanci, le vert en gris, et le jaune en un blanc rance. Mais on la retrouvait également aux places conservées plus fraîches, derrière les glaces, les cadres, les armoires ; elle avait inscrit leur contour à l'aide de toiles d'araignées et de poussière. On la retrouvait aussi dans chaque écorchure, dans les ampoules que l'humidité avait soufflées au bas des tentures ; elle tremblait avec les lambeaux flottants et transpirait

dans de vieilles taches suspectes. Et, de ces murs, jadis bleus, verts ou jaunes, qu'encadraient les reliefs des cloisons transversales abattues, émanait une haleine opiniâtre et paresseuse qu'aucun vent encore n'avait pu dissiper. Là s'attardaient les heures du jour, les maladies, les exhalaisons, les sueurs. Elle était là, la longue et fade odeur des nourrissons négligés, l'angoisse des petits écoliers, la moiteur des pubertés... Et tout ce qui montait en buée du gouffre de la rue, tout ce qui s'infiltrait du toit avec la pluie, qui ne tombe jamais pure sur les villes... J'ai dit, n'est-ce pas, qu'on avait démoli, tous les murs, à l'exception de ce dernier. C'est toujours de celui-là que je parle. On va penser que je suis resté longtemps devant. Mais je jure que je me suis mis à courir aussitôt que je l'eus reconnu. Car le terrible, c'est que je l'ai reconnu. Tout ceci je le reconnais ici ; et c'est pourquoi cela entre en moi tout de suite ; comme chez soi.

Après quoi je me sentis quelque peu épuisé ; je dirai même atteint ; aussi était ce trop pour moi que encore *lui* dut m'attendre. Il attendait dans la petite crèmerie où je voulais manger deux œufs sur le plat ; j'avais faim ; j'étais resté sans rien manger de tout le jour.

Mais à présent je ne pouvais non plus rien prendre. Mes œufs n'étaient pas prêts que j'étais de nouveau poussé dans les rues qui coulaient vers

moi épaisses du monde. Car s'était soir de carnaval et les gens avaient du temps à eux, et flottaient et frottaient les uns aux autres. Et leurs visages étaient pleins de la lumière des éventaires et le rire suintait de leurs bouches comme de blessures purulentes. Ils riaient toujours plus et s'agloméraient d'autant plus que plus impatiemment je tentais d'avancer. J'accrochai je ne sais comment le châle d'une femme que j'entraînai; des gens m'arrêtèrent en riant ; et je sentais que j'aurais dû rire moi aussi ; mais je n'y parvenais pas. Quelqu'un me jeta une poignée de confetti dans les yeux ; ce fut cinglant comme un coup de fouet. Aux carefours les gens étaient coincés, imbriqués les uns dans les autres, sans plus de progrès possible, rien qu'un muet et mol ondulement comme pour s'accoupler tout debout. Mais bien qu'ils se tinssent immobiles tandis que, contre le trottoir, à travers la déchirure de la foule, je courais comme un fou, en vérité c'étaient tout de même eux qui bougeaient, et moi qui restais en place. Car rien ne changeait, à l'entour de moi ; quand je levais la tête, je continuais de voir les mêmes maisons d'un côté, de l'autre les baraques. Peut-être aussi tout était-il fixe, et n'y avait-il en moi comme en eux qu'un vertige qui faisait girer le tout. Mais je n'avais pas le temps d'y réfléchir ; j'étais lourd de sueur ; en moi tournoyait une douleur assourdissante, comme si mon sang charriait je ne sais quoi

de trop épais qui distendait mes veines. Et je sentais que l'air était épuisé depuis longtemps, et qu'il ne restait plus qu'un rebut de respirations qui répugnait à mes poumons.

Mais maintenant c'est fini ; j'ai résisté. Me voici dans ma chambre assis près de la lampe ; il fait un peu froid, car je n'ose pas mettre le poêle à l'épreuve ; s'il allait fumer et de nouveau me chasser au dehors ! Je suis ici et je pense : si je n'étais pas pauvre, je prendrais une autre chambre avec des meubles moins fatigués, moins hantés par les précédents locataires. D'abord il m'en coûtait vraiment d'appuyer ma tête dans ce fauteuil ; là, dans sa garniture verte, il y a un vallonnement d'un gris graisseux, bien à la mesure de toutes les têtes. Dans les premiers temps je prenais précaution de mettre sous ma tête un mouchoir ; mais maintenant je suis trop fatigué ; et du reste ce petit creux convient tout particulièrement à ma nuque. Mais si je n'étais pas pauvre, je commencerais par m'acheter un bon poêle ; et je me chaufferais avec du pur bois de montagne ; et laisserais ces pitoyables " têtes-de-moineaux " dont les émanations me font le souffle si court et la tête si lourde. Et puis il me faudrait quelqu'un qui veillerait sur le feu et le rallumerait à propos, sans vacarme. Car il m'arrive souvent de rester un quart d'heure, à tisonner, agenouillé contre le brasier dont l'éclat me crève les yeux et me rissole la peau du front, dilapidant d'un

coup tout ce que j'avais de force en réserve pour la journée, et quand, après, je redescends parmi les autres, ils ont raison de moi facilement. Parfois, quand il y aurait foule, prendre une voiture, aller; je mangerais tous les jours dans un Duval... Je ne traînerais plus dans les crèmeries... Je l'aurais aussi bien rencontré au Duval ? Non. Là on ne lui aurait pas permis de m'attendre. Les moribonds, on ne les laisse pas entrer. Moribonds ? A présent que je suis à l'abri, dans ma chambre, je vais essayer de réfléchir tranquillement à ce qui m'est arrivé. Il est bon de ne rien laisser dans le vague. Donc j'entrai, et d'abord je vis que quelqu'un occupait la table à laquelle j'ai coutume de m'asseoir. Je saluai dans la direction du comptoir, commandai mon repas et m'assis là auprès. Mais aussitôt, bien qu'il ne bougeât pas, je le sentis. C'est précisément son immobilité que je sentis et que je compris tout d'un coup. Un courant s'établit entre nous, et je connus qu'il était raide de terreur. Je compris que la terreur l'avait paralysé, terreur de quelque chose qui se passait en lui-même. Peut-être que, en lui, un vaisseau se rompait ; peut-être qu'un poison, longtemps redouté, en ce moment précis envahissait le ventricule de son cœur; peut-être un grand abcès éclatait-il dans son cerveau, comme un soleil qui lui changeait l'aspect du monde. Avec un indicible effort, je me forçai de regarder de son côté : car j'espérais encore

que tout cela était imaginaire. Mais alors je bondis de dessus ma chaise, et me précipitai au dehors ; car je ne m'étais pas trompé. Il était assis là, dans un épais manteau noir, et son visage convulsé, tout gris, enfonçait dans un cache-nez de laine. Sa bouche était pesamment close ; quant à ses yeux il n'était pas possible de dire s'ils y voyaient encore: des lunettes aux verres fumés et embués les cachaient et tremblaient un peu. Ses narines étaient distendues, et les grands cheveux sur ses tempes vidées se fanaient comme sous l'effet d'une trop grande chaleur. Ses oreilles étaient longues, jaunes, jetant de grandes ombres derrière elles. Oui, il savait qu'en ce moment il s'éloignait de tout ; pas seulement des hommes. Un instant encore, et tout va perdre son sens, et cette table, et cette tasse, et cette chaise à laquelle il se cramponne, tout le quotidien et le proche va devenir incompréhensible, étranger, et clos. Ainsi il était là, il attendait que ce fût consommé. Et ne se défendait plus.

Et moi je me débats encore. Je me débats, quoique je sache bien que déjà mon cœur est arraché, et que si même mes bourreaux maintenant me tenaient quitte, je ne pourrais tout de même plus vivre. Je me dis : il n'est rien arrivé, et pourtant je n'ai pu comprendre cet homme que parce que, en moi aussi, quelque chose arrive qui commence à m'éloigner et à me séparer de tout. Combien toujours me fut horrible d'entendre dire

d'un mourant : il ne reconnaît déjà plus personne. Alors je me représente un solitaire visage qui se soulève de dessus les coussins, qui cherche n'importe quoi de connu, n'importe quoi où son regard puisse reprendre connaissance, et qui ne trouve rien. Si mon angoisse n'était si grande, je me consolerais en me persuadant qu'il n'est pas impossible de voir tout d'un œil différent, et néanmoins de vivre ; mais j'ai peur, une peur indicible, de cette modification. Je ne suis seulement pas encore familiarisé avec ce monde, qui me parait bon. Que ferais-je dans un autre ? Je voudrais tant demeurer parmi les significations qui me sont devenues chères! et si pourtant quelque chose doit être changé, puissé-je du moins vivre parmi les chiens, dont le monde est parent du nôtre.

Durant quelques moments encore je vais pouvoir conter tout ceci et le dire. Mais le jour viendra où ma main me sera distante, et quand je lui ordonnerai d'écrire, elle tracera des mots que je n'aurai pas consentis. Le temps de l'autre explication va venir, où chaque signification se défera comme un nuage et s'écoulera comme de l'eau. Malgré ma peur je suis pourtant pareil à quelqu'un qui se tient devant de grandes choses ; et je me souviens qu'autrefois j'avais souvent éprouvé je ne sais quoi d'analogue avant de commencer à écrire. Mais cette fois-ci, je serai écrit. Je suis l'impression qui va se recomposer en une autre. Il ne s'en

faudrait plus que de très peu, et je pourrais, ah ! tout comprendre, acquiescer à tout. Un pas de plus et ma profonde misère serait félicité. Mais ce pas, je ne puis le faire ; je suis tombé et ne puis plus me relever ; parce que je suis brisé. Jusqu'ici j'ai cru que je pourrais voir venir un secours. Voici devant moi, de ma propre écriture, ce qui fut ma prière de chaque soir. Des livres où je l'avais lu j'ai transcrit cela pour l'approcher de moi, pour qu'en l'écrivant il me parût que cela jaillissait de moi-même. Et maintenant je veux le copier encore une fois, ici, devant ma table, à genoux, je veux l'écrire, car ainsi j'en ai pour plus longtemps qu'à le lire, chaque mot prenne de la durée et ait le temps de retentir.

" Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Ames de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde ; et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. "

" *Je suis pour eux un objet de risée...*

Ils ruinent mon sentier, et pour augmenter mon affliction ils n'ont besoin du secours de personne...

Maintenant mon âme se fond en moi...

La nuit me perce l'os et le mal qui m'attaque ne prend pas le temps de dormir.

Par la violence de ma douleur, mon manteau perd sa forme et se colle à mon corps m'enserrant comme une tunique...

Les jours de la calamité m'ont surpris...

Ma harpe n'est plus qu'un instrument de deuil ; ma flûte n'est plus qu'un sanglot."

RAINER MARIA RILKE (*trad. ANDRÉ GIDE*).

LÉVY

Le voyageur arriva dans la Capitale de l'Ouest par l'express du soir. Le soleil sombrait dans la buée comme un œil poché et sanglant qui se ferme. Il avait fait très chaud dans la journée. Le grand wagon sentait le charbon, la sueur, le tabac et le jus d'orange. Comme il y avait un fort contingent d'espagnols dans le train, l'odeur douce de la sueur humaine traînait sur le reste.

Cela sentait aussi le vin rouge — avant et après. Un éclaboussement en éventail coagulait la poussière sur une des longues glaces, en traînées non douteuses.

L'express pénétra, freins bloqués, sous le hall de la gare. Un frisson de glacière parcourut le wagon qui tanguait doucement en glissant.

Le voyageur descendit, les narines noires, en rêvant d'un appareil à douches bien nickelé et d'un café froid. Le hourvari d'une course de vingt-huit heures au long de laquelle il avait pris les plaines du midi en brochette, de Marseille à Bordeaux, se démenait au fond de ses oreilles.

Il faisait le midi depuis vingt ans. Il en avait eu assez. Il était allé trouver le patron et lui avait dit :

— " Je m'ennuie. Donnez-moi l'Ouest. "

L'autre avait fermé un œil :

— " On n'est pas idiot à ce point là.

— " Monsieur...

— " Cinq louis par mois et un du cent sur la vente en plus, mais vous garderez le Midi.

— " Monsieur...

— " Quand on a chauffé son lit on ne se relève pas. Vous garderez le midi. "

Voilà comment il avait plaqué le patron, vingt ans de voyage pour le même article et pour la même maison, un chiffre d'affaires, une situation dans la boîte et une clientèle qui l'appelait Valentin.

C'était une bêtise. Mais le tempérament ne se commande pas. Vingt ans de cuisine à l'huile, d'ail, d'accent, de filles brunes, de tutoiement, de vent, et de soleil, — quand il remontait une fois par an dans le Nord, qu'il retrouvait la pluie et les bestiaux dans les herbages, il appuyait le front sur la vitre du compartiment et il soupirait. Il était né à Alençon. On ne se refait pas.

On lui avait dit : " l'Ouest est bon pour les cycles. (Il voyageait depuis vingt ans pour la bonneterie). Belles routes, de l'argent et du monde qui ne sait pas travailler. Il y a une clientèle à se faire. "

Et puis on lui avait parlé des petites villes mortes et vieilles où il pleut beaucoup, où on cause peu, où chacun vit dans sa maison.

Tout de suite en sortant de la gare, l'endroit lui avait plu. C'était bien l'Ouest. Les gens se quittaient sans rien se dire et marchaient mal. Les hommes étaient grands avec de longues têtes ; les femmes étaient pâles ou grises, avec des bonnets blancs sur des cheveux gras ; ils chantaient en mangeant les voyelles à la fin des mots. Cela lui faisait battre le cœur. Il pensait à Alençon.

Un vieux tramway électrique des premiers temps de la dynamo attendait pour monter, parce que la ville était en l'air. On n'en aurait pas voulu à Bornéo. Cela sanglotait, reniflait, pannait à toutes les aiguilles et se remettait en marche avec des petits bonds de poney mal dressé. L'archet s'échappa deux fois en route. Les gens ne s'étonnaient pas. Ils regardaient leur tramway comme une sorte d'antiquité supplémentaire introduite dans leur ville ; sans doute, après s'être bien assurés que cette innovation ne tranchait par nul confort sur leurs habitudes, ils l'avaient tolérée avec indifférence. Tout le monde causait avec le wattmann, et les portes n'avaient plus de loquets.

Il avait à visiter trois clients dans la « Capitale » avant de commencer la tournée minutieuse des chef-lieux de canton : Chartier, Couillault, Lévy. Il se répétait les deux premiers noms sur la plate-forme du tramway, en tâchant de conserver son équilibre — à cause des petits bonds.

Ces noms tintaient gris et doux, voilés comme tout l'Ouest. Il se sentait de bonne humeur de n'avoir plus affaire avec des Cahuzac, des Cadillac, des Vitalis, des Marchetti.

Il y avait bien Lévy. Mais un Juif de plus ou de moins ne le gênait pas. Il en avait tant vu, des Manuel, des Rodrigues, des Gomès. Un Juif, *ça* ne s'aime pas, mais *ça* ne cesse de payer que si *ça* dépose son bilan. *Ça* fait un bon client. Le nez busqué aux ailes olivâtres ni les cheveux plats et bleus n'y font rien. Et comme ils se tiennent tous, il y a peu de faillites chez eux. Alors Lévy...

Après avoir bien sangloté en attaquant les courbes des rues défoncées, le gros tramway expira dans un râle en

rejetant sa cargaison sur une place. Une immensité et une poussière de désert, comme il y en a dans toutes les cités de l'Ouest, avec un grand hôtel de ville dans le fond et des maisons sordides autour.

Au travers d'un nuage âcre, le peuple traîne, en tournant. C'est le manège des fins de journée. Jusqu'à cinq heures, le désert rôtit nu sous le soleil. Le premier coup de cinq fait éclater en nasillements éperdus les clairons des casernes, et, là-bas, sur les autres collines, les trompettes de cavalerie. Un quart d'heure plus tard, la troupe déboule lentement par les rues, en colonnes inégales, les pouces dans le ceinturon.

Les régiments de l'Ouest sont mal vêtus. Les capitaines d'habillement doivent économiser sur le drap de troupe car les pantalons ne joignent pas le godillot. Les cols béent autour des cravates roulées en ficelle par la sueur. Mais les officiers de l'Ouest ont tout l'après-midi à eux pour boire l'apéritif à la terrasse des cafés.

A sept heures c'est un tournoiement grouillant. Le voyageur du dining-car qui lève le nez au démarrage et jette un coup d'œil sur les bas quartiers, ne se doute pas que cinq mille hommes, civils et militaires, manœuvrent ainsi, en plein cœur de la cité, tous les soirs que Dieu fait, sur deux hectares de poussière ou de boue, pour le plus grand bénéfice du commerce local.

Mais au coup de huit tout est redevenu désert et étendue. Un nuage de poudre chaude embue encore les becs Auer municipaux. Chacun est chez soi. C'est l'heure où, s'il n'a pas trouvé une table amie sous une petite suspension de cuivre jaune, l'angoisse de l'isolement s'abat sur l'Etranger. L'Ouest sait vous faire comprendre qu'il n'est

pas bon de quitter sa demeure pour se lancer dans les aventures — et il n'a pas son pareil pour vous retirer le goût de vivre.

Mais il ne sait pas que la poussière, la puanteur et la saleté ont cessé, depuis quelques années, de faire partie intégrante de la civilisation. Il ne sent pas son odeur et persiste à se réputer le plus grand peuple de la terre — dans une auge.

Le Voyageur et son petit sac couvert de toile grise flottèrent un instant à la surface de la foule, puis, orientés, disparurent.

Moins d'une demi-heure après, l'homme sortit seul de l'hôtel des Trois Rois, les narines propres, et se mit en quête d'un refuge contre l'Angoisse. Ce n'est pas impunément qu'on a passé vingt ans, à raison de dix mois sur douze, à traverser les lieux où les autres ont leurs foyers. Cela se reconnait à de terribles crises qui s'abattent sur les plus résolus dans le désespoir d'une vie manquée, et l'horreur incoercible de la solitude où le Métier les confine. Les capitaines au long cours et les employés des Wagons-lits prévoient, paraît-il, à certains signes, que le mal approche. Ils ont alors différentes manières de lutter. Quand par un temps de pluie battante, vous verrez le contrôleur de votre sleeping assis sur son tabouret, les mains entre les genoux, les yeux sur les tampons du wagon d'à côté, et que vous entendrez une petite chanson du genre de : " broum broum ph ph rrl, " comme le bruissement d'un gros hyménoptère enfermé dans une boîte à réglisse — vous saurez que cet homme assis là, est en train de penser à sa femme, à son carré de jardin,

à sa canne à pêche, à des nuits pleines, et désire le silence d'un coin de campagne qui ne défilerait pas.

C'est pourquoi Couillault, en blouse et les mains sales, vit tout à coup une grande barbe noire et deux yeux bruns très doux qui se penchaient sur lui tandis qu'il collait une rondelle Michelin sur la déchirure d'un clou à ferrer.

— " *Monsieur* Couillault, je pense ? "

Les deux yeux brillaient d'un éclat engageant.

— " Faitement, "

fit l'homme de l'Ouest en promenant sur la sueur de son nez ses doigts gluants de dissolution.

— " Valentin Loubatié de la maison Bertin et Cie, cycles et accessoires. "

La barbe noire se découvrit poliment.

— " Hon. "

L'homme de l'Ouest est méfiant.

— " Je me proposais de venir vous faire mes offres de service demain dans la matinée...

— " ...

— " Mais comme je vous ai vu sur le pas de votre porte...

— " ...

— " Je me suis dit : nous allons faire connaissance tout de suite...

— " ...

— " A quelle heure puis je être certain de vous trouver demain ? "

L'Homme de l'Ouest, dès qu'il est assuré que vous n'avez droit ni pouvoir d'aucune sorte sur lui, aime à faire sentir que vous n'êtes pas grand chose à ses yeux. *Monsieur*

Couillault revint à sa déchirure. Il intercala des temps.

— " Hon ! — ça dépend. — je sors des fois. — on ne peut pas dire. — "

Le Voyageur se redressa et remit son chapeau en parcourant d'un regard indéfinissable le dos bleu de l'homme, de la nuque aux fesses. Il regarda la grosse horloge de l'Hôtel de Ville qui se hâtait sur sept heures et la place qui se vidait insensiblement, comme si la foule avait fui par une infinité de conduits capillaires. Il pensa tout à coup avec précision que le Midi avait du bon.

Alors il pivota très doucement sur les talons et s'éloigna, avec une nuance de désespoir dans les épaules. Mais comme la brute restait un client, il prononça, le plus indistinctement qu'il put :

— " Bonsoir, *Monsieur*.

— "... Soir ! "

grogna l'Homme de l'Ouest un bon moment plus tard en s'absorbant dans le gros intestin reprisé du pneu qu'il faisait couler entre ses deux mains.

C'est un grand abus de croire que toute couleur aille à tout commerce. Autrefois chaque chose était dans l'ordre. L'usage réservait à chaque corps de métier une teinte bien connue ; la spécialité se lisait au badigeon des devantures, et tout n'en marchait que mieux. Les cafés étaient peints en noir, les débits en brun, les laiteries en blanc.

Aujourd'hui le bon marché des couleurs d'aniline a fait tomber le prix des teintes claires, d'une fadeur dégoûtante, qui rongent le bois, et prennent en vieillissant des airs pisseux. La règle est devenue la proie de la fantaisie, et tout n'est plus que désordre et confusion.

Le Voyageur s'arrêta devant un bleu pâle de sucrerie bon marché. Des timbres de nickel éblouissant reposaient sur un lit de peluche rouge entre des flacons d'huile et les anneaux enroulés d'une chaîne mate. La vitre de la porte lui révéla, dans l'arrière-boutique, un spectacle devant lequel son foie de Hollandais Volant tressaillit.

Autour d'une table ronde cinq personnes assises officiaient en inclinant la tête devant les flancs d'une grosse soupière fumante. Cinq colonnes de vapeur plus minces marquaient les ciboires régulièrement espacés où reposait la nourriture du soir. Le soleil se couchait, par-delà l'arrière-boutique, sur un petit jardin vert et or, bien ratissé. La vapeur du potage prenait le ruissellement du couchant et l'emportait, en s'élevant, vers l'ombre du plafond. La famille Chartier se mettait à table. Le Voyageur, ébloui par le soleil, se perdait, immobile, dans cette vision de calme paradisiaque.

— “ Alfred, regarde donc celui-là ! ”

dit une voix aigre.

Un homme mal rasé, en bras de chemise, la serviette au cou, se leva de table en faisant grincer les quatre pieds de sa chaise et s'en vint, la bouche pleine, d'un pas pesant. Sans un regard au Voyageur, il claqua la porte entrebâillée et poussa un loquet intérieur. Puis il s'en retourna en roulant sur ses mollets. Sa silhouette cachait et démasquait alternativement le soleil. Monsieur Chartier venait de faire acte de bon père de famille, ce qui est inscrit au premier chapitre des vertus bourgeoises.

Le Voyageur s'en fut.

Au bout de la rue, la place apparaissait à moitié vide.

Des groupes congestionnés, les pantalons bordés d'un large galon de poussière blanche, dépassaient le Voyageur. Un tapage éclatant de discussion les enveloppait. Mais les mots n'avaient pas de sens pour lui. Il regardait autour de soi et sentait le poids de ses paupières ; il sentait aussi sa solitude.

La deuxième rue à gauche, lui avait-on dit. Par une dernière répugnance, il inventa différents prétextes pour traîner.

Assurément il était bien dégagé des préjugés imbéciles. Les bêtises de la *Libre Parole* ne prenaient plus sur lui. On ne roule pas vingt ans sa bosse sans... et il en avait connu de fort bien, un Chimène, de Cerbère, entre autres, un grand vieillard osseux qui faisait tenir trois billes de billard dans sa main, et qui centralisait toutes les affaires de contrebande de la région ; un homme qui n'avait jamais fait tort d'une demi-piècette à âme qui vive, sinon à l'Etat espagnol ; mais celui-là, il prenait une joie âpre à le dépouiller ; une revanche de quinze siècles passait dans les éclats de sa voix décharnée, quand il déclarait, avec son accent catalan, coriace et velouté comme une pêche verte : " Douze milliongs que je lui ai repris, à cette couenne de majesté catholique, douze milliongs en douze angs, ung petit par ang ! "

Mais de là à s'en aller mendier, ou tout comme, une place à la table d'un youpin — on a beau être un esprit fort, il y a de vieux levains de suspicions qu'on n'empêche pas de remonter. Il respirait par avance des odeurs mal définies qui lui levaient l'âme. Sait-on quelle cuisine étrange de Galicie ou d'Alsace il allait trouver ?

Il y fut avant de s'être décidé à s'y rendre. Il vit au

loin les lettres jaunes de la boutique : “ A. Lévy, cycles.” Il se retourna. La nuit venait décidément.

Il entrevit la salle à manger de l’hôtel, un long corridor sous un plafond écrasé, en contre-bas de la rue, sa table étroite dont le milieu s’ornait d’un chauffe-plat de métal blanc livré à une invasion de fleurs artificielles, son vieux lustre piqué des mouches et maladroitement transformé à l’électricité, le souffle aigre et nauséeux du Maggi qui entrerait par la porte de l’office.

Il y aurait aussi le grand voyageur chauve qui mélange le vin rouge au potage, et se vide directement le fond de l’assiette dans la bouche et dans la barbe. Il y aurait le petit voyageur qui aspire les vermicelles à la tire en reniflant ; le gros voyageur apoplectique qui lève le coude en épongeant la sauce maître-d’hôtel avec une mie de pain et multiplie sans résultat des saluts maçonniques ; le décharné à la peau terreuse, qui vante les dernières récoltes d’Anjou en buvant un lait chaud ; le vieux qui a le rhume des foins et dont la jaquette s’illustre de roupies sèches ; le grison qui parle de faire sauter la société, mais double ses bénéfices annuels en extorquant aux Compagnies de chemins de fer des indemnités indues ; le beau blond au teint rose qui a du succès près des dames, sait son Chaix par cœur et écrase le socialisme entre le pouce et l’index en croquant des mendiants et en montrant ses bagues ; celui qui cause trop haut, celui qui cause dans ses joues, celui qui débarque, fourbu, aphone et l’estomac tourné, après une journée de palabres et de verres vidés sur les tables poisseuses ; et celui qui part par le train pour une nuit de cahots sur les banquettes des troisièmes et d’attentes interminables aux bifurcations perdues.

Et il se dit — ce qui n'était assurément d'aucune utilité — qu'à cette même heure, et sur tous les points du territoire, une ou deux tables d'hôte collectionnaient de même les différentes variétés illustrées de sa propre misère et du Métier.

Si, à dix sept ans, vous avez jamais eu la velléité d'entrer dans un mauvais lieu, et si vous avez jamais croisé d'un air inoffensif, pendant une demi-heure, sur un trottoir, devant une porte qu'on guette à la dérobée, vous connaîtrez pleinement les sentiments du Voyageur quand il aborda la pente de la rue. Un petit homme gros, sans cou, en veston d'alpaga gris, mettait les volets de sa boutique. Le Voyageur constata que ses gestes étaient nerveux. Des gens en passant le bousculaient. On pouvait croire sans trop de peine qu'ils y apportaient de l'affectation. Qu'ils y trouvaient même du plaisir.

Le Voyageur fut sur lui avant d'y avoir songé. La déclivité de la rue était forte. Quand il s'en rendit compte, il tenait déjà dans sa main son melon poussiéreux, et commençait d'une voix sucrée :

— "*Monsieur* Lévy, je suppose ?"

Le petit homme se retourna effrayé, un volet de bois serré dans les bras ; il ne vit qu'une barbe noire et deux yeux bruns pleins de douceur et de tristesse qui le regardaient.

— "Ha ! Monsieur ! — Qu'y a-t-il pour votre service ?

— "Valentin Loubatié, de la maison Bertin et Cie, cycles et accessoires.

— "Ha ! Ha ! vraiment ? Enchanté, croyez bien."

Il avait la tête ronde et des sourcils roux ; ses petits

cheveux clairs frisaient sur un front massif et étroit ; les lèvres charnues découvraient la honte des dents gâtées ; la peau était dure et tachée de son, les yeux globuleux, vairons ; les narines épaisses s'inséraient à mi-chemin des pommettes, comme des amarres sur lesquelles le nez gras aurait tiré. Les oreilles se décollaient largement du crâne ; l'humidité de la peau glissait partout des petites larmes de sueur en boules.

Il devait être très pauvre. Cela se voyait tout de suite au col ramolli sur sa cravate de bazar, à l'alpaga difforme du veston, et aux brodequins ronds. Le ventre tirait sur les boutonnières du gilet ; on apercevait la flanelle bleuâtre de la chemise par les fentes. Et il devait être très bon. Ses yeux vairons, dans leur cercle de paupières rouges presque dénuées de cils, avaient un air craintif. On ne pouvait s'empêcher d'en éprouver de l'irritation; on leur en voulait d'être si humbles ; et cela incitait à la brusquerie.

— " Je me proposais de venir vous faire mes offres de service demain dans la matinée. "

— " Oui, oui ! "

souffla le petit homme sans cou, en ruisselant d'émotion.

Le Voyageur se sentit sourire.

— " Comme je vous ai vu sur le pas de votre porte...

— " Oui, je fermais. "

A ce moment une bande de deux filles et de trois garçons, dont un étudiant au béret de velours, descendit la rue en chantant. Ils tenaient la largeur du trottoir et la moitié de la chaussée. L'étudiant arriva en plein travers de Lévy et de son volet. On entendit un bruit sec, puis de gros éclats de rire. Jeté contre la devanture de sa bou-

tique, le petit marchand s'était écrasé les bras à demi. Il recula, les yeux lourds, et posa hâtivement son dernier volet avec des gestes maladroits. Ses mains étaient tuméfiées et violettes. Il balbutia comme pour s'excuser de tenir de la place sur ce trottoir et dans ce monde.

— " Vous voyez, je ferme. "

Le Voyageur contemplait avec stupeur le petit marchand et la bande qui s'éloignait au bas de la pente en gueulant : " Mort aux Juifs ! "

— " Les brutes ! "

fit-il de tout son cœur.

— " Ils sont jeunes, "

dit précipitamment le petit marchand.

Le Voyageur se tourna vers lui.

— " A quelle heure puis-je être certain de vous trouver demain ? "

conclut-il non sans un certain dégoût.

La barre était ajustée, le cadenas clos. Lévy leva ses gros yeux vers lui et, très simplement :

— " Vous n'avez pas dîné, sans doute ?

— " Non — c'est à dire — je retournais précisement —

— " Vous ne voulez pas dîner à la maison ? "

reprit le petit marchand avec de la timidité et de la résignation nâvrée.

— " C'est que — on m'attend. " —

Le Voyageur tira ce mensonge de son gosier avec effraction. Ils restèrent un instant à se regarder, gênés.

Trouvant son niveau trop bas, Lévy était monté sur la marche du seuil ; il se dandinait en faisant craquer ses phalanges humides décorées d'épaisses touffes de poils rouges. Il se tourna vers l'ombre de la boutique, et appela d'une voix de gorge, épaisse.

— " Noémie ! Insiste donc pour que Monsieur, qui est voyageur pour la maison Bertin, reste dîner avec nous ! "

Une voix de femme, richement timbrée, répondit :

— " Monsieur, vous ne voulez pas partager notre dîner ? On peut. C'est sans façon ; et puisque Lévy vous le demande... "

Un crépitement de cuisine monta. Au loin des clameurs éclatèrent. Elles retentissaient dans le vide de la rue avec une sauvagerie forcenée. La face du petit marchand devint grise.

— " A moins que... "

Sans trop savoir comment, le Voyageur se trouva dans la salle à manger du Juif ; il entendit le bruit d'une grosse chaîne de sûreté qu'on fermait derrière lui. Un instant après, Lévy le rejoignait, triste, mais souriant et toujours craintif.

La table était ronde, comme chez *l'autre*. Toutefois les volets pleins étaient clos, et tout se taisait, sauf un chuchotement de voix qui venait de la cuisine à côté. Dans la suspension en faux bronze, de l'espèce louée au mois par les Compagnies, le gaz dormait en veilleuse avec des saccades. Lévy se souleva sur la plante des pieds vers le robinet, son ventre se hissa le long de la table, puis déborda dessus. La lumière verte du bec Auer se répandit tout à coup dans le globe de porcelaine rose et de là inonda la pièce avec un sifflement étouffé.

Le Voyageur s'aperçut alors qu'il n'y avait pas de nappe mais une toile cirée écaillée à carreaux rouges et blancs. Il fut très surpris de voir neuf couverts dressés autour d'une si petite table. Puis il sentit des yeux immo-

biles qui le regardaient quelque part fixement. Il hésita, chercha, se retourna ; deux enfants assis sans bouger au fond de la pièce le contemplaient ; les regards humides scintillaient dans l'ombre. Ce n'est pas une mince entreprise que de supporter sans perdre contenance l'attention obstinée d'un enfant. A plus forte raison de deux. Le Voyageur en but à ces curiosités pleines de gravité, se démena pour y échapper.

— " Vraiment, je suis confus, mon cher Monsieur Lévy, je n'aurais pas dû... "

Le petit homme gras fit un geste si mesuré et si noble de la main que le Voyageur s'arrêta court. Il n'avait pas prévu que ce Juif pût bouger sans se couvrir de ridicule. Mais le Juif était *chez lui*, hôte, prêtre et maître de maison, et non plus dans la rue où toutes les aventures menacent l'homme et la marchandise. Et quand on y réfléchit, cela suffit à faire une différence.

— " Les charmants enfants ! "

dit le Voyageur, dans la basse intention de se faire agréer par les quatre yeux noirs.

— " David, Julie, un garçon et une fille, "

répondit l'homme en les regardant. L'orgueil engraissait le ton de sa voix. Mais il s'abstint de les déranger ; ils ne sourcillèrent pas plus que s'il ne s'était pas agi d'eux.

Alors brusquement il se passa quelque chose d'inattendu et d'affreux. Un sourd piétinement de frelons en colère montait depuis quelques instants dans la rue. Sur un signal, il se déchaîna tout à coup en vociférations. Les volets résonnèrent lourdement. Des injures ignobles sifflèrent. Des coups de cannes fouettèrent les barreaux du soupirail.

Un tumulte de foule furieuse battit la petite boutique. Une masse lourde frappait à coups réguliers la porte dont le bois craquait.

— “ Salauds ! Salauds ! A mort les Youpins ! A mort les Youtres ! Salauds ! Les cochons ! les traîtres ! vendus ! Mort aux Juifs ! Mort aux Juifs ! On aura les tripes du Lévy et le cul de sa salope de putain ! Youpins ! Salauds ! Prussiens ! A l'eau les mômes ! graine de vendus ! graine de Youpins ! C'est leurs tripes qu'il nous faut... faut... faut... ! ” —

Puis, sans transition, la *Marseillaise antijuive* éclata. Le bruit était enflé et profond ; il disait la grandeur de la foule qui était là devant. La petite boutique résonnait comme l'intérieur d'une caisse à tambour sur laquelle un enragé aurait battu la charge. Des coups plus secs, des sifflements stridents et le choc grêle des cannes contre les ferrures des volets tranchaient sur le grondement massif de l'émeute. Mais sans arrêt, battant les deux secondes, la masse lourde tombait sur le bois de la porte qu'elle broyait peu à peu.

Le Voyageur avait mis la main à sa poche-revolver ; le sang lui battait dans les yeux ; il regarda d'un air hébété autour de lui en retenant son souffle.

La salle à manger s'était remplie de visage pâles ; à la porte de la cuisine une femme de petite taille au nez maigre et aux yeux ardents écoutait fixement. Derrière elle une figure épaisse et deux gros yeux ternes d'homme suaient l'angoisse sous la crépelure d'une tignasse laineuse. Un vieillard était tombé sur une chaise, la lumière du gaz se reflétait sur son front élevé ; ses mains maigres passaient en tremblant dans de grands cheveux blancs. Un

long albinos voûté clignait des yeux en se rongeant les ongles, et ses épaules remontaient avec des secousses nerveuses. Une voix de vieille arriva :

— “ Min gott ! min gott ! ”

puis continua en un jargon incompréhensible, sur un ton de colère pleurarde.

Le Voyageur vit cela, et se sentit au milieu d'un autre peuple, par d'autres temps, plongé dans des mœurs étrangères. Il éprouva ce vertige anormal et cette horreur sans racine qui sont nos sauvegardes au long des pires cauchemars ; il reconquit assez de lucidité pour se demander ce qu'il faisait parmi ces gens-là.

Puis un tintement cristallin et grelottant heurta son ouïe. Il eut la notion d'un objet pondérable qui traversait l'air à un doigt de son front, tombait sur la table, brisait net le dessous de plat et s'en allait mourir sur le plancher.

Ce fut le réveil. Il se redressa brusquement.

— “ Mais, nom de Dieu, ces animaux là vont nous tuer ! Qu'est ce qu'ils ont donc contre vous ? ”

Lévy se tenait appuyé sur le dormant de la porte qui menait à la petite boutique. Il supputait la force de résistance des volets sur qui le bélier retombait toutes les deux secondes : boum, boum. Ses lèvres avaient tourné au vert. Il murmura:

— “ C'est le suicide du colonel Henry, cette nuit, au Mont-Valérien. Vous ne savez donc pas ? ”

Le voyageur n'avait pas lu de journal. Il ne connaissait de l'Affaire que ce qu'on en racontait à table d'hôte ou dans les couloirs d'express. Il n'y attachait pas grande importance.

— “ Ce n'est pas une raison pour nous assassiner. Qu'est ce qu'ils ont cassé ? ”

D'une ébauche de geste, Lévy montra le petit carreau brisé d'une imposte que le volet de la porte d'entrée ne couvrait pas.

Mais un changement manifeste s'était fait dans le bruit de la foule. Un demi-silence où se percevaient des chuchotements particuliers et des rires, mais où la basse grondante du rassemblement subsistait pour signifier qu'ils restaient tous là.

— " Qu'est-ce qu'ils machinent maintenant ? Ce sont donc des sauvages chez vous !

— " Et ailleurs ? "

souffla le petit marchand avec une inexprimable amertume. Le voyageur comprit quelque chose. A vrai dire il commença à le comprendre de chaque côté de la colonne vertébrale où un froid lui courut. Et il se tourna vers le Juif comme s'il ne l'avait pas encore vu. Avec une sorte d'antipathie respectueuse.

Mais il n'eut pas le loisir de se livrer à des réflexions d'ordre historico-ethniques. Une épouvante passa subitement sur les visages qui remplissaient la pièce. Et cela le fit pivoter sur place aussi rapidement qu'il est donné à un être humain de le faire.

Le demi-silence de la foule s'était épaissi. En haut de la porte d'entrée, par l'imposte brisée, une face ignoble de voyou s'élevait avec précaution. Sans doute grimpé à califourchon sur une courte-échelle de deux camarades superposés, il se hissait en prenant son temps. On vit d'abord, dans la pénombre, sa casquette de cycliste, puis des cheveux en désordre, puis une paire de petits yeux méfiants, puis d'un coup toute la figure et les épaules. La bouche ricanait nerveusement.

Il cligna des yeux pour distinguer quelque chose à travers la nuit de la boutique. La porte de la salle à manger devait se découper là-dedans comme un rectangle lumineux.

Le voyou regarda, avec circonspection. Puis il éclata de rire.

— “ Ho ! les cochons sont au fond, dans leur turne ! Il n'y a qu'à y foutre le feu. On les aura comme on voudra ! ”

La voix retentissait dans la pièce même, étrangement proche. Le regard du drôle s'alluma sur un guidon de bicyclette qui mettait un reflet de nickel dans le magasin. Il reprit avec fureur :

— “ Faut y foutre le feu ! On aura les Youpins et les machines qu'ils ont volées ! ”

Les vociférations se levèrent derechef en rafale.

— “ Faut y foutre le feu ! Faut faire griller les tripes aux Youtres ! On reprendra les machines. ”

Le visage du voyou dansa devant l'imposte. Son échelle vivante devait bouger.

Il hurla :

— “ Gare donc, là-dessous, hé, tas de merdeux ! ”

Il perdit l'équilibre, se raccrocha machinalement aux restes de vitre qui tenaient après le cadre, se coupa, poussa un juron et disparut, à la façon d'un polichinelle de guignol.

Lévy se tourna vers sa femme.

— “ C'est le garçon de chez Chartier. Tu as vu ? ”

Et il sourit faiblement.

Les coups de cannes, les sifflets à roulettes, le bélier,

les pierres reprirent. Mais des lueurs d'une espèce nouvelle dansèrent dans le trou de l'imposte. Les gens de la petite salle se regardaient en blêmissant. Ce devait être les journaux qu'on enflammait.

— " Ah ça, est-ce que j'ai ma tête à moi ? mais c'est qu'ils vont le faire comme ils le disent ! "

s'écria le Voyageur. Il dévisagea successivement chacun de ces pauvres diables. Il reconnut la terreur, la haine, l'angoisse poussée jusqu'à l'agonie, — pas un signe de révolte.

Alors il fut secoué par un mépris sans borne, et posa sur la table d'un air provoquant son revolver, un petit Browning bronzé de dix-neuf quatre-vingt quinze dont il ne s'était jamais servi.

La vieille femme, dans la cuisine, éclatait en cris stridents. L'homme de haute taille, à la barbe noire correcte, aux yeux bruns et à la peau nette se sentit vraiment d'une race supérieure. Le mot d'aryen lui revint. Il ne savait pas ce que ça voulait dire. Mais il comprenait qu'il ne voulait pas mourir et que ces gens-là se laisseraient égorger comme des moutons.

— "Je suis un aryen, entendez-vous ? un aryen ! voici mon revolver. Faites-la taire. Le premier qui entre je l'abats. "

Des vieux souvenirs de romans militaires agitaient sa nature pacifique. Il avait pris le ton du commandement.

Une seconde figure éclairée par en bas de reflets cuivrés et dansants montait devant l'imposte. Une figure de séminariste singulièrement excité. Il était clair qu'il se préparait à jeter les journaux enflammés dans la boutique.

D'une voix brève — son ancienne voix de sergent de réserve — le Voyageur ordonna :

— “ Ouvrez les robinets. Remplissez les brocs. Moi je vais là. ”

Il prit son revolver et pénétra dans la boutique. La chose se passa vite et avec une grande simplicité.

On entendit une voix grave dans la nuit :

— “ Le premier qui entre, le premier qui lance quoi que ce soit par cette ouverture, je lui envoie une balle dans la tête. Je ne suis pas un Juif, mais je ne tiens pas à crever ici comme un chien. ”

Le séminariste dégringola avec célérité d'une position par trop exposée. Il y eut un remous dans la foule. Alors le Voyageur fut visité par une inspiration. Il s'approcha de la porte et en mania le loquet intérieurement. Puis à haute et intelligible voix :

— “ Les gendarmes, avec moi ! Prenez garde aux vélos. ”

Le bruit du loqueteau et la résonnance très timbrée de cette voix produisirent une impression prodigieuse. Quelques galops de semelles sonnèrent, en s'éloignant, sur la chaussée. Ce fut le signal de la débandade. Une voix prudente cria :

— “ Vive l'armée ! vivent les gendarmes ! ”

La foule reprit avec d'autant plus de cœur qu'elle était envahie par la venette. Un malin, qui était peut-être un policier, saisit la situation au bond et ajouta : “ A la Caserne ! Allons saluer les petits soldats ! ”

Ce fut la vanne levée qui vide un étang. La masse s'ébranla. On en perçut la longue houle contre les volets de la boutique, derrière quinze millimètres de bois. Le grondement des conversations pacifiques se mêlait à la vibration clapotante des pieds sur le sol. On ne pensait

plus à Lévy. Les gens étaient fort contents de s'en tirer honorablement, avant les derniers excès. Un ou deux cris de

— " Mort aux juifs ! "

sauvèrent, sans écho, l'honneur de la retraite. Le Voyageur s'usait le pouce à lever et à abattre le cran de sûreté de son petit Browning.

Le sentiment d'une écrasante supériorité engendre la bonhomie. Il rentra dans l'arrière-boutique avec un sourire débonnaire qui découvrait ses dents très blanches au-dessus de sa barbe brune.

— " Pas plus malin que ça, vous voyez. Et maintenant si on dînait ? "

La vieille femme, sur le seuil de la cuisine, contemplait le dégât et le Voyageur à coups d'œil rapides. Elle marmottait. Les autres, les regards caves, lui répondaient par intervalles, avec de brèves syllabes sifflantes. Et tous guettaient à la dérobée, sans admiration, mais avec stupeur, cet étranger qui parlait si haut et si clair. Tant de désinvolture mettait entre eux et lui un espace vide.

Valentin Loubatié se sentait un peu gris. Il ne remarquait pas. Il prit un couteau à manche de bois noir et battit un rappel sur le bord fendillé de la toile cirée. Lévy toujours appuyé sur le dormant de la porte qui menait à la boutique, faisait craquer d'un air gêné ses phalanges humides aux touffes de poils rouges, et regardait le plancher. Il percevait tout ; tous ces contrastes et toutes ces brutalités se résumaient en une souffrance odieuse.

Il y a des ponts qui relient deux continents, enjambant un détroit. Avez-vous jamais pensé à l'ingénieur qui le

dessina ? C'était peut-être un brave petit " Gâtes-Arts " à deux mille quatre par an, déplacements payés ; ou une bonne tête ronde, tondue à l'allemande, du Polytechnicum de Zurich. Mais il y a des choses qui ne se lisent pas dans le " Résal " et que n'explique pas suffisamment la formule des contreventements, fût-ce à la septième décimale. C'est la poussée diverse, contradictoire, qu'exercent sur un tablier, une poutre droite, une pile et une culée de pile, les semelles de cuir de l'Europe et les sandales souples de l'Asie.

Et lorsque là-haut le trottinement grêle des unes contrarie la lourde cadence des autres, sait-on ce qui se passe dans la pensée obtuse du métal ? Il n'y a plus de règle qui tienne. La matière se met à travailler au-delà des formules connues. Et l'ingénieur descend sur la berge du détroit en se prenant le front à deux mains et déclare qu'il ne comprend plus rien à ce qui se passe dans son pont. —

— " J'aurais désiré vous offrir un meilleur potage, "

dit enfin le petit marchand, sans regarder le Voyageur.

— " Bast, mon cher Lévy ! "

répondit l'autre en lui frappant sur l'épaule,

" si vous appreniez à vous servir des petits Browning et à faire un peu d'épate, tous ces gens qui étaient là seraient les premiers à vous saluer très bas. Vous jouent-ils souvent de ces tours-là ? "

— " Des fois, "

murmura évasivement le boutiquier. Il apprenait la honte.

Mais la vieille femme au caraco de pilou rougeâtre éclata en plaintes criardes :

— " Touchours comme ça, pas une semaine sans crabuche et champard, tout le monte qui fient fous insulter

et fous crache à la ficure. Et le coufernement qui est avec eux, et la bolice qui aite aux chens. "

Lévy l'interrompit, avec circonspection :

— " Allez donc en Roumanie et en Russie, Sarah, Monsieur vous le dira, c'est encore pire que par ici. Et puis il faudrait penser à dîner. "

La jeune femme au nez maigre, qui n'avait rien dit, rentra dans la cuisine, en refoulant la vieille. Le Voyageur s'assit, carrément. Et de nouveau il sentit des yeux immobiles qui le regardaient, quelque part, fixement. Il ne pensait plus aux enfants. Mais il savait où les retrouver. Il se retourna. Les quatre yeux noirs s'ouvraient toujours à la même place.

— " Hé, les mioches ! On n'a pas eu peur ?

Les mioches ne bougeaient pas. Les yeux ne se baissèrent pas. Le petit boutiquier soupira.

— " Ils sont habitués. Quand ils vont à l'école on leur jette des pierres, on leur déchire leurs livres et leurs habits. C'est un bien grand malheur pour nous que cette Affaire !

— " Attendez ! ne les envoyez plus à l'école, ça passera.

— " Il faut qu'ils étudient. Qu'est ce qu'ils feraient dans le monde s'ils n'avaient pas d'instruction, dites ? Avez-vous appris vos leçons, les petits ? "

Un des petits, sans parler, inclina la tête. Lévy se retourna vers le Voyageur.

— " Je ne vous ai pas présenté ces messieurs ? C'est à cause de tout ce tintamarre. — "

Il eut l'air d'hésiter un moment. Puis les taches de son de sa figure virèrent au violet, sa peau ruissela comme une éponge.

— “ Je ne vous ai pas remercié non plus. Vous nous avez tiré d’un ... vous avez été crâne, tout à fait. Pour un ... un chrétien, c’est bien ... c’est rare, vous savez ? ”

Le Voyageur tendit la main en avant avec fatuité. Vraiment ces pauvres gens faisaient peine à voir.

— “ Je me suis défendu en même temps que vous. C’est que je tiens à ma peau, moi ! ”

Il regarda ses trois autres interlocuteurs avec la suffisance d’un juge d’instruction. Précipitamment Lévy les lui nomma.

— Davidowitsch, l’ouvrier fourreur, (c’était le vieillard) — Salmon le directeur de Caïffa (l’albinos) et Mayer, le tailleur de la rue Gambetta.

“ C’est tout. Nous ne sommes même pas en nombre pour former une communauté. Nous sommes tous les quatre d’un côté, et la ville de l’autre. Si nous étions dix nous formerions une communauté (les trois silencieux se mirent à murmurer en chantonnant avec désespoir, et en agitant doucement la tête, comme s’ils accompagnaient un office, les lèvres serrées.) Il faut être dix pour former une communauté. Et nous sommes cinq. ”

Le Voyageur, poliment, leva les sourcils d’un air d’interrogation ; il les recomptait des yeux.

Lévy comprit ; il sourit avec la même tristesse noble qui avait déjà, une première fois, surpris l’étranger.

— “ Je sais. Cinq dans la ville, mais quatre ici. L’autre, c’est Weill. (De nouveau les trois silencieux émirent leur bourdonnement nasillard en secouant la tête d’un air de désolation.) Weill, le professeur au lycée. Il ne nous connaît pas. Il ne nous salue pas. On espérait, quand on a lu sa nomination — un professeur au lycée ! avec nous ! Ah !

monsieur, pire que les autres. Avec le petit qui aura ses treize ans dans dix-huit mois on aurait déjà été six ; avec le fils de Davidowitsch qui fait son service, on aurait été sept. Il n'en aurait plus manqué que trois pour faire la communauté. Mais ce sont toujours les plus distingués parmi les nôtres qui nous abandonnent les premiers. Il n'a rien tant peur que d'être pris pour un des nôtres. "

L'albinos dit, d'une voix pâteuse et sourde :

— " Quand on manifeste, il allume une cigarette et passe en souriant. "

Le vieillard leva brusquement la tête. La lumière courut le long de son crâne nu et vint se loger en frémissant dans la cavité des yeux. Le regard flamboyait.

— " Mais il se ment à lui-même. Cela se lit à son âme. Il sera puni, et maudit par Dieu. "

Le Voyageur fut réveillé de sa torpeur par l'éclat écorché de cette voix. Elle lui rappelait celle du Juif de Cerbère, mais avec un accent guttural et précipité qui l'emmenait loin d'Espagne.

Mayer ajouta en bredouillant :

— " Il a beau faire, *ils* le prennent toujours pour ce qu'il est, et *ils* ne lui parlent pas. "

L'épaisse joie de vivre que le voyageur avait rapportée dans l'arrière-boutique cédait peu à peu devant la persistance de ces plaintes. Il eut envie de secouer cette tristesse morne. On se mettait à table. Il déplia sa serviette d'un geste ample et poussa son assiette de manière à faire tinter son verre :

— " Eh bien, qu'il reste où il est et qu'il y crève. Qu'est-ce que ça peut bien vous ficher d'être six au lieu

de sept ? Vous ferez votre communauté un autre jour. Les braillards sont partis et ne pensent plus à vous. Bon sang de sort, vous n'allez pas prendre le deuil pour ces deux douzaines d'ivrognes ? ”

Il diminuait le nombre de ses vaincus ; il s'amusa intérieurement de ce sacrifice d'amour propre. Mais ces gens n'étaient que des enfants. Les hommes se trouvaient là-bas, de l'autre côté, quelque part dans le monde. Ici les sentiments normaux n'avaient plus cours. On pouvait se diminuer sans risque. *Personne* ne le saurait. Il ne put réprimer un sourire en jetant un regard autour de la table. Il ajouta, par condescendance :

— “ Les mauvais jours passeront, vous verrez. ”

Et c'est qu'il le croyait ! Il fit courir sa main dans sa barbe. La vieille Sarah apporta la soupière qui fumait. Une odeur d'oseille acidula l'air. Le Voyageur s'aperçut qu'il mourait de faim. Tout son être se sentit pénétré de paix et de contentement.

— “ Quand ils seront loin, vous trouverez la vie meilleure. La vie, c'est la lutte, la bataille. Moi je ne connais que ça. ”

Comme il disait ces mots, il tenait le nez baissé sur son assiette pleine. Une vague inquiétude lui fit lever la tête. Le vieillard, une manche de veston retirée, enlevait sa manchette droite. Il tira sa chemise. Le bras long, maigre et poilu sortit jusqu'au coude du linge douteux. La pâleur blafarde de la peau d'un homme est douée d'une force de répulsion qui va, chez certains, jusqu'à la nausée. Le Voyageur reposa sa cuiller fumante. Il vit Davidowitsch tirer de sa poche une vieille calotte de fourrure et s'en coiffer. Les autres passèrent d'un air las

leur serviette sur leur tête. Ils restaient assis, mais les deux femmes et les enfants se tenaient debout, à l'écart. Le vieux prit une sorte de lacet noir, et l'enroula en marmottant autour du pouce, du poignet et du bras. A certains moments les trois autres projetaient le buste en avant tout en proférant avec force deux ou trois syllabes qui s'éteignaient en un murmure indistinct. Il était clair qu'ils suivaient de mémoire et, semblait-il, avec ennui, le texte que le vieillard psalmodiait.

En relevant la tête d'un cran plus haut, le Voyageur croisa le regard de la vieille qui se posait sur lui avec haine. Il détourna le sien sur les petits. Le garçon le frappa par son nez épais, ses oreilles décollées et ses dents saillantes. Les yeux étaient beaux. Mais leur éclat humide, qui tout à l'heure l'attirait, le repoussa. La fille avait de longues boucles et des lèvres rouges. Il se rappela avec dégoût une caricature de Forain. Il dut se retenir pour ne pas ricaner.

Qu'est-ce qu'il faisait là ? Etaient-ce là les gens de sa race — de son clan ? Ses mœurs ?

Il ne connaissait pas les rites des Juifs. Non faute d'en avoir blagué dans les cafés ou avec eux. Mais il les croyait morts depuis longtemps. Et les Juifs l'avaient obligeamment enfoncé dans son erreur. Et voilà que ces étrangetés risibles prenaient corps autour de lui, dans cette arrière-boutique d'un magasin de cycles, sous les pierres et les insultes.

Mais ce n'est pas impunément qu'on s'est travaillé le cuir à coups d'éperons depuis vingt ans pour faire de soi un brave homme. On part de chez sa mère avec ses

pleines valises d'articles de foi. La première nuit de chemin de fer vous remplit la bouche de bouillie et vous retire le goût de la discussion. Le premier client qui vous fait payer sa commission d'un flot d'âneries vous enlève celui de la contradiction. Et les dix premiers mois de conversations politiques transforment — s'il mérite l'expérience — l'intraitable néophyte en ce quelque chose de spécial et de rare qu'aucune philosophie n'enseigne : le brave homme. Une fois que vous êtes devenu *ça*, vous en avez jusqu'à la fin de vos jours. Quand même toute votre carcasse de sauvage renâclerait devant l'Inconnu, l'habitude vous en restera.

C'est alors qu'il se résigna à ne plus essayer de comprendre, et s'arrêta de juger. Il endossa l'air de componction sans lequel il n'entrait jamais dans une chapelle. Mais avant qu'il sût comment cela s'était fait, les trois hommes avaient retiré leurs serviettes de dessus leurs cheveux, les femmes s'étaient assises, et le vieux déroulait avec majesté le cordon qui laissait une trace livide sur son avant-bras.

Quand il l'eut retiré, il commença à se parler à lui-même :

— " Des villes sans communautés, un peuple de brigands — si j'avais su que c'était tout ça la France, croyez-vous que je serais sorti de Cracovie ? "

Le Voyageur s'irritait tout de même à la longue de constater le peu d'intérêt qu'il suscitait. Toute sa fierté d'homme au revolver s'évaporait.

— " Ces gens-là me feront sortir de mon bon sens ! " se dit-il. " Ils n'ont pas l'air de se douter que je les ai tirés d'affaire. "

Et dans une bouffée lui monta le malaise d'avoir été parfaitement ridicule.

— "Vous êtes originaire de Pologne, Monsieur David...

— "Davidowitsch."

C'était Lévy qui venait au secours. Il attachait sur le Voyageur des yeux de désespoir. Encore suant de sa peur, il suait maintenant pour son hôte de ressentir avec tant d'odieuse précision l'ennui que l'autre éprouvait. Et il suait pour ses corréligionnaires de les voir si clairement méconnus.

— "Je ne suis pas originaire de Pologne, non. Pas de Pologne,"

répondit le vieillard en carressant sa couronne de cheveux blancs.

"Je suis originaire de Kiew, gouvernement de Kiew. La Pologne, je n'y suis venu qu'après, quand on m'a chassé de Kiew. Chassé, comme un gueux, comme un chien. Le pogrome ! Et toute ma marchandise confisquée et les deux fils pris à la conscription. Oui, Monsieur. Voilà la Russie.

— "La Sainte Russie"

grommela l'albinos en aspirant sa soupe avec un bruit de machine pneumatique.

— "Ce ne sont pas des mœurs ... courtoises,"

dit le Voyageur avec flegme. Le vieux haussa des épaules méprisantes.

— "Et puis mon métier n'est pas un métier du Sud. En Pologne au contraire — C'était à Lodz. Hein, Sarah ? Alors un jour, le chef de police avait une note chez moi, un gueux qui faisait le beau près les dames — il y eut le

pogrome, l'incendie. On s'en alla à Cracovie. Les deux fils on ne les a plus revus. Sans passeport. Pas un kreutzer."

— " Vous n'avez pas eu de chance " — dit le voyageur.

— " Pas un kreutzer, " continua Davidowitsch sans s'arrêter aux remarques du chrétien. " Mais j'étais du Bundt. Je trouvai du travail chez un des nôtres, un gros fourreur. Et il y eut le fils, le troisième qui partit pour l'armée autrichienne, comme ça se faisait. Alors il y eut la grève. Le patron me dénonça ; il était un des nôtres pourtant ; quand c'est l'intérêt, il n'y a plus de religion. Il me dénonça parce que j'étais du Bundt. On me mit à la prison. Et puis on est venu à Paris avec Sarah et le dernier, dans le quartier Saint Paul ; j'étais toujours du Bundt. Je voulais aller à Londres. Mais on disait : la France, c'est la République, il faut aller dans la France. Je suis allé. Je suis resté. Il y a douze ans. Et me voici ici, parce qu'on n'en trouve pas un meilleur dans le métier que Davidowitsch. Et le dernier fils est parti pour trois ans dans votre armée. La France c'est la République ? — aha ! pas de communautés, et un peuple de brigands comme il n'y en a pas dans Cracovie. Mort aux juifs ? et les pierres ? A Cracovie, douze mille nous sommes, avec la lévite et les *locken*. Et on fait ce qu'on veut. Je suis toujours du Bundt. Mais ici rien ! *nichs nutz !* ici le vide. Ça, la République ? Et ça ? "

Il se baissa, ramassa le bloc de grès qui avait brisé le dessous de plat et le posa d'un mouvement sec sur la toile cirée. Les verres sautèrent. Lévy épiait avec agitation le visage du voyageur.

Sarah avait desservi et rapportait deux carpes dans une

sauce verte parsemée de câpres. Le voyageur fut pris d'indulgence pour des gens qui le nourrissaient si fastueusement. Il espéra rompre les chiens.

— " Fichtre ! voilà un ordinaire qui dégote le menu de l'hôtel. A quoi sont-elles accommodées ces carpes ? "

La jeune femme au nez aigu et aux lourds cheveux frisés se tenait accoudée, la tête dans les mains, depuis le commencement du dîner. Elle sortit de sa méditation tragique, et sourit à cette remarque. Le Voyageur vit deux beaux yeux noirs dans une figure fatiguée.

— " Goûtez, " dit-elle simplement. " Ce sont nos recettes. "

Sans politesse, il se récria de plaisir. Le petit boutiquier lui lança de ses yeux vairons cerclés de rouge un regard débordant de gratitude. Puis montrant tour à tour le vieillard tombé dans une rêverie farouche et les enfants muets, il lui dit :

— " Comprenez-vous pourquoi il faut qu'ils sachent ? "

Le Voyageur perçut en lui une gêne très légère qui venait il ne savait d'où. Il répondit évasivement, en écartant les arêtes :

— " Bien sûr. Il faut être prêt à tout. "

— " A tout ! "

repartit inopinément avec violence le tailleur dont le Voyageur avait remarqué la figure épaisse et les yeux ternes.

Le Voyageur ne put s'empêcher de penser :

— " Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ? "

Sa vue lui était intolérable. L'albinos s'arrêta dans un mouvement.

— " Entendez-vous ? "

Tous se figèrent. Les ouïes se tendirent vers la nuit du dehors. Ce fut une chasse éperdue d'un instant au travers du silence pour percevoir quelque chose.

Un grondement rythmé leur répondit. Il approchait, sensiblement. D'un geste brusque du bout des doigts, la jeune femme saisit ses deux enfants et leur jeta violemment la tête sur sa poitrine. Lévy se dressait sur place comme un automate, par poussées silencieuses.

Le Voyageur n'eut d'abord qu'une idée un peu précise : " Assez ! "

Puis il prévit, à son corps défendant, que le coup du revolver ne pourrait plus se recommencer. Ses nerfs ne se sentaient d'ailleurs pas en état d'affronter une seconde fois l'épreuve. Il venait de manger la nourriture de ces gens-là. Quoiqu'ils en eussent tous, eux et lui, il était, pour ce soir, un d'eux.

Il se renversa sur le dossier de sa chaise et arracha avec colère sa serviette de son gilet en grondant : " Encore ! " Il leva les yeux sur le vieux Russe avec une lueur d'espoir épouvanté. Il contempla avec égarement son grand crâne poli où miroitait le reflet sautillant du gaz. Le fatalisme de ces gens le gagnait. Mais il n'en était, lui, qu'à sa seconde fois.

Le brroum se hâtait. La saccade des pieds se communiqua au plancher. La manifestation s'en venait au pas cadencé.

— " Mort aux Juifs ! Vive Esterhazy ! Vive l'armée ! " Le bruit se gonfla. Tout entra en vibration. La foule arrivait devant la boutique à Lévy. Après avoir atteint ce qui paraissait être son maximum, la clameur sauta tout à coup à une hauteur terrible. Et un cri acide d'enfant très

jeune qui s'égosillait dominait le tout. Mais avant qu'on y eût pensé cela s'écoula. La manifestation platonique s'en allait, en se contentant de gueuler, sans oser le pire.

Cela fut si vite fait qu'on eût dit une poitrine qui s'exhale, et déjà le tumulte redevenu bourdonnement sourd, s'enfonçait au pas accéléré dans le haut de la rue.

Les mâchoires du Voyageur claquaient. Il regardait, sans comprendre, ses mains qui tentaient de s'accrocher en tremblant au bord de la table. Une fatigue insoutenable lui amollissait les cuisses. La petite salle à manger, la fumée, les têtes, la lumière circulaire qui tombait de l'abat-jour de porcelaine rose tournoyaient dans ses yeux.

La vieille tendait son poing vers la porte en accompagnant la foule d'injures gutturales. Le poignet décharné sortait de la manche sale du caraco. Lévy se rassit avec un sourire navré comme si cette frayeur inutile avait eu un côté comique qu'il fallût excuser. Le Russe n'avait pas tressailli. Les deux hommes baissaient les oreilles comme des chiens battus. La jeune femme sanglotait nerveusement dans les cheveux de ses petits.

Valentin Loubatié entendit sortir de son gosier sec quelque chose qui avait été sa voix, qui y ressemblait encore, de loin. Quelque chose de grelottant et de cassé.

— « Oui, il faut — il faut partir d'ici — tout de suite — je comprends — vous ne pouvez pas rester ! » —

Il avait hâte de sortir de cette arrière-boutique. Et pourtant les autres, auxquels il voulait se mêler, lui faisaient peur — et horreur.

Le petit marchand le prit à témoin.

— « Vous avez entendu, n'est-ce pas ? Qu'y pouvons-

nous ? Ils ne s'en doutent pas, les nôtres, de Paris et des grandes villes, sans quoi... On commençait à vivre, pourtant !

— " Il faut partir d'ici. Vous ne pouvez pas rester. "

Lévy le regarda comme pour s'assurer s'il parlait sérieusement. Il désigna d'un geste, par dessus son épaule, la boutique noire.

— " Eh bien, et cela ? Je n'ai pas commencé à rembourser mon fonds. Je dois tout. "

Salmon et Mayer éclatèrent en reproches.

— " On te l'avait bien dit. Tu as été imprudent, Lévy !

— " Ce n'est pas un commerce pour nous autres.

— " Il n'y a pas dix des nôtres dans cette spécialité.

— " Il nous faut des affaires qu'on puisse réaliser dans les vingt-quatre heures.

— " Une marchandise qui ne craigne rien.

— " Un Juif ne se met pas dans les cycles. "

Lévy tourna de nouveau sa tête courte et rougeaude vers son hôte.

— " Pouvait-on s'y attendre, dites ? On croyait tellement que c'était pour toujours, cette fois ! "

Le vieux Russe sortit de son immobilité.

— " Rien n'est durable pour le peuple de Dieu. Quand il s'est enfui ici, il faut encore qu'il s'enfuie là, et toujours ailleurs, dans la vie qui est une course sans fin. "

Le Voyageur ne ressentait aucune honte de son angoisse. Il ne cherchait pas à la dissimuler. Il avait chaud sous les paupières.

— " Réalisez comme vous pourrez, mais partez ! On ne peut pas vivre dans ces conditions-là.

— “ Où aller ? ”
lui répondit le petit marchand avec une douceur surprise.

— “ Je ne sais pas, n’importe où. ”

Le Voyageur n’observait pas que la véhémence de son trouble dépassait celui des autres.

Salmon dit, de sa voix sourde d’albinos :

— “ Mon frère qui est aux Galeries, à Saint-Quentin, m’écrit que la situation est devenue intolérable pour eux. Il demande à quitter.

Il parlait avec la précision d’une circulaire administrative. Mayer leva sa face lippue. Ses gros yeux globuleux se remplirent d’eau :

— “ J’ai écrit pour Nantes. Samuel m’a répondu de rester. Là-bas on les décervelle. ”

— “ J’étais à Saint-Etienne avant de m’établir à mon compte ici ; c’était pire, ”
dit Lévy.

Sa femme prit la parole avec une vigueur farouche :

— “ Les gamins battaient les petits au jardin public. ”

Le Voyageur fut de nouveau saisi par l’extraordinaire richesse de sa voix. Alors le vieux Russe passa sa main dans la couronne soyeuse de ses cheveux blancs, et interpellant successivement les trois hommes :

— “ Toi, avant d’être à Saint-Etienne et de venir ici, tu travaillais à Belfort où ton père était obligé de cacher son nom. Et toi, le tailleur, tu m’as raconté que tu avais fait des places, à Bayonne et à Châlon, et que partout c’était de même. Et toi tu es entré chez ton patron d’abord à Paris, et tu as fait Caen, comme tu m’as dit, et d’autres pays encore où nous sommes montrés du doigt et

7

poursuivis. Et moi, je suis né à Kiew, et j'ai fait Lodz, et Cracovie, et Paris, et me voici. Notre vie est une course, les épreuves se lèvent après les épreuves. Mais les confrères du Bundt m'ont parlé de l'Amérique. Là aussi c'est la République. Dès qu'Abraham aura fini le service, s'il veut, on partira pour Buenos-Ayres. A Cracovie certes j'étais mieux. Les autres fils n'ont pas voulu venir. Qu'ils restent ! C'est partout de même. "

Il mania brutalement le grès qui était entré par le carreau de l'imposte. La vieille Sarah apportait un gros plat d'estomac de veau rempli de graisse, de pain, d'œufs hâchés et entouré de pruneaux. Un bref soupçon traversa la pensée du Voyageur. Lévy aperçut les sourcils qui se rejoignaient ; il comprit.

— " C'est vendredi soir, le jour où on reçoit ses amis. Les moins riches font alors ce qu'ils peuvent. "

Puis, comme tous ses pareils que piètinent les sandales asiatiques et les semelles de cuir de l'Europe, il ajoute, en rougissant, comme peut rougir un petit homme sans cou, au visage taché de son et père de deux enfants frisés :

— " Ce sont de vieilles habitudes, auxquelles nous tenons encore, sans savoir pourquoi. "

Mais le voyageur n'écoutait déjà plus. Il fourrageait dans sa barbe brune :

— " Oui, c'est cela, Monsieur Dawido... David... a raison. La vraie solution est de quitter la France, de partir en Argentine, pour laisser passer l'orage. Vous reviendrez quand vous pourrez. "

Lévy sourit de nouveau comme quand on cause avec un enfant et que les mots ne prennent de valeur qu'à force d'être répétés :

— " Eux peuvent partir. Ils ne sont pas à leur compte. Mais moi, avec tout ce fourbi ! "

Il employa à dessein le mot d'argot qui sonna faux. Tout à coup le Voyageur déborda d'émotion et de générosité. Il était à deux doigts d'une crise de larmes. Si le petit marchand avait présenté un aspect plus usuel il se fût abattu dans ses bras, les dents serrés, en sanglotant de toute son âme.

— " Je vous trouverai, moi, un acquéreur, à de bonnes conditions, je vous le jure. Ce n'est pas une affaire. Nous causons entre hommes. Allez-vous en, faites-moi signer tout ce que vous voulez, mais je veux vous voir au diable plutôt qu'ici. Partez par le premier bateau. Ne vous souciez plus de rien. "

Et pour la troisième fois de la soirée la chose se renouvela.

Et cette fois-là avec une soudaineté implacable. Nul bruit avertisseur. En un moment une bande frénétique se fut annoncée au haut de la rue par ses vociférations, eut dévalé la pente et circonvenu la petite maison. Et la Peur fut là.

Sans préparation la poussée humaine arriva sur les volets. Le Voyageur ferma les yeux. Le choc le souleva les tympans crevés, et le précipita au loin, sur de vagues rochers où ses membres brisés roulèrent.

Un bruit particulièrement aigre le ranima. Il regarda, hagard. Il était toujours là. Mais ce frémissement pointu qui lui vrillait les oreilles ? Il parvint à se mettre debout. Devant lui les six bobêches des appliques de la suspension dansaient éperdument au pied de leurs bougies roses.

Ce détail lui rendit la sensation des événements. Dans le désarroi de ses pensées il chercha des yeux une issue. Des bordées de sifflets à roulettes s'entrecroisaient ; elles montaient les unes par dessus les autres ; elles couvraient le sens des hurlements. On ne percevait plus de chocs précis. La seule pesée de la masse faisait plier la devanture, visiblement. Le fracas venait de partout. La boutique restait seule, comme un cube infime et douloureux au centre d'un univers en clameur.

Les pires attitudes parurent naturelles. Roulés à terre, deux des hommes, poussaient des cris ininterrompus. La femme avait ressaisi ses enfants. Debout, dans un geste de mélodrame, le vieillard ouvrait les bras en croix et tendait sa poitrine creuse vers les envahisseurs. Ses cheveux faisaient une couronne paisible au visage violacé par la colère.

C'était la panique. Le Voyageur prit son élan. Il vociférait :

— " Buenos-Ayres ! En Argentine ! "

Ce qui n'avait aucun bon sens.

Il perçut d'abord à un décimètre de ses yeux le nez anguleux et agressif de la Juive russe. Avant d'avoir retrouvé son équilibre il avait eu le visage grêlé d'une multitude de coups osseux. Il se protégea tant bien que mal, la repoussa pendant qu'elle le couvrait d'un torrent de malédictions suraiguës, et partit, les mains en avant.

Il se retrouva dans un semis de verre cassé au fond d'une petite cour pavée. Les pariétaires des murs bas dentelaient les bords d'un ciel étonnamment pur, sombre et constellé. Comme ferré d'étoiles neuves. Une Grande-

Ourse sans analogie avec aucune autre, s'inclinait devant lui, à portée de la main. Le scintillement anormal d'une des roues d'arrière reposait sur une découpure de lichen, minutieuse comme un jeu d'ombres. La fraîcheur circulait silencieusement dans la nuit.

Il prêta l'oreille. Ses artères battaient follement. Une nappe de sang en révolution s'étendait entre lui et le monde extérieur.

Il respira à pleines bouffées et comprima les mouvements de son cœur. En même temps le grotesque de sa situation l'envahissait. Il éprouva le besoin impérieux de pleurer, à force de fatigue et de honte. Enfin le tonnerre de ses tympans s'atténua. Rien. Il écouta mieux. Rien.

Il se retourna. Derrière lui, un mur gris bleu, sous le reflet de la nuit, et silencieux. A y regarder mieux, le bâtiment faisait un angle rentrant, et sur chaque face il y avait une fenêtre. L'une des deux était barrée de volets pleins. L'autre, béante, s'ouvrait sur du noir.

Il marcha vers elle. Le verre crissait sous ses semelles. Il en atteignit le battant. Des débris de vitres churent avec bruit.

Alors une faible lueur bleue, comme un point de nuit un peu plus colorés se promena lentement à hauteur de sa face, dans ce qui devait être l'intérieur de la pièce. Il aurait pu l'atteindre en allongeant le bras. Il le contempla stupidement.

Ce point bleu hésita, puis se fixa sur un objet que Loubatié ne distingua pas. Mais il entendait à présent très nettement un souffle un peu précipité. Il toussa. Rien ne répondit. Le point bleu se transforma progressivement en une petite flamme jaunâtre qui vacilla, et finalement

s'allongea d'un air décidé. L'ombre fondit. Une bougie, un gros bougeoir de cuivre, une main, un bras, une figure rougeaude et, en un clin d'œil, toute la cuisine de Lévy coulèrent dans le cercle de la lumière.

Lévy tourna le visage vers la cour en clignant des yeux, puis fit écran avec sa main pour mieux voir. Ses doigts devinrent transparents comme de la cire rose.

Alors il aperçut le Voyageur qui se tenait debout, hébété, et il lui fit signe, doucement, en retirant la main qui faisait écran.

Lui obéit, enjamba l'appui-fenêtre, vit le dos du petit marchand qui passait par une porte, le suivit, et fut étonné de se retrouver dans la salle à manger. On ne percevait pas d'autre bruit que des reniflements dans l'ombre.

Lévy posa le bougeoir sur la table. Les figures dépeignées et bouffies des pauvres diables apparurent dans l'éclat dansant de la flamme. Ils le regardaient tous d'un air triste. Le Voyageur eut la conviction qu'avant qu'il ne les vit, dès le moment où il était entré dans la pièce, ils le regardaient déjà, tous avec ces yeux tristes. Lévy s'était retourné et le dévisageait également.

Des billes de plomb et des pierres jonchaient la table. Le globe de porcelaine rose était éventré. Le verre de la lampe couvrait la table de miettes coupantes ; le manchon du bec Auer s'effilochait dans son tuteur de métal. Les dégâts n'avaient pas l'air d'être autrement graves.

Le Voyageur voulut parler et avança le menton. Il n'y parvint pas. Le petit marchand lui tendit quelque chose qu'il saisit machinalement. Il reconnut son chapeau melon. Puis Lévy reprit son bougeoir et s'enfonça dans

la boutique. Après un mouvement d'hésitation, il le suivit, distingua par éclairs les ustensiles de nickel qui brillaient à leur place, les vélos militairement alignés, et l'angle parallèle que faisait l'inclinaison de leur roue d'avant.

Lévy appliqua longuement l'oreille sur la vitre de la porte. Ensuite il la déverrouilla, et ouvrit la chaîne de sûreté dont il garda l'extrémité dans sa main droite, celle qui tenait le bougeoir. Il entrebâilla l'issue, en élevant la lumière pour éclairer le visage du Voyageur. Un long pan de pavés bleus se glissa par l'ouverture. Le silence de ce vide était tragique.

Le Voyageur se tenait près de l'huis, le cœur battant dans la gorge et les jambes très lasses. Il marmotta des propos sans signification, allongea la main, rencontra un appendice moite qui se laissa étreindre sans réagir.

C'est ainsi qu'il s'en alla de la boutique du Juif.

Quand il fut à son hôtel il constata que son faux-col était ramolli comme au sortir d'un bain ; il y observa une marbrure de taches noires ainsi que des petites particularités rougeâtres. Puis il dormit dix-huit heures d'affilée, et, réveillé, prit le premier train par qui l'on pût quitter la Capitale de l'Ouest.

. . . .

Dix ans font d'un jeune homme un homme jeune, d'une barbe brune une barbe poivre, d'un crâne un genou, d'une bonté une mollesse et d'un lot d'émotions riche comme un tapis de Perse, une collection de souvenirs plus indigente qu'un recueil d'anas. Mais au bout de dix ans la Peur reste la Peur.

C'est ce qui explique pourquoi, pendant dix ans, tous les circulaires de Valentin Loubatié contournèrent avec une prudence égale la Capitale de l'Ouest, — rappelant les flexuosités qu'affectent les itinéraires des explorateurs autour d'un sultanat mal famé.

Ce fut un corps à corps de dix ans avec le Chaix. Les correspondances les plus déroutantes sortirent de ses colonnes. Les transversales détournées furent mises à contribution avec un esprit de suite qui fit réfléchir le Contrôle sur leur avenir possible. On vit décharger les caisses noires du Voyageur dans les petites stations les moins préparées à cette manutention, tandis que l'Exploitation nerveuse calculait les minutes de retard dont le Service Central lui demanderait compte. Jusqu'au jour où il fallut bien y revenir.

D'ordre de la Maison. Bertin et Cie firent place à Bertin fils qui ignorèrent de propos délibéré les longs états de service, ne connurent plus rien hors la grandeur de la Raison Sociale et ajoutèrent quinze articles au catalogue.

La Capitale de l'Ouest n'était pas chose à négliger. Les bazars et les quincailleries s'y multipliaient ; — ces messieurs ne concevaient pas l'entêtement du voyageur à laisser la place à la Concurrence. De pressants, ils se firent impérieux. Il fallut bien y revenir.

Respiration égale du printemps dans les chênes étêtés, vagues moirées du soleil sur les moissons en herbe, bouffées de poussière vite essoufflées sur les grand'routes, rondes sifflantes des feuilles mortes du dernier automne, premières oies grises en panique sur les accotements, première ascen-

sion tremblée de l'air sur les croupes chaudes des guérets, première gaîté des bas-fonds affraîchis et reflet vertical des peupliers dans les eaux calmées, — chant monotone des deux haies, vertige des descentes vers les ponceaux ombreux, choc des insectes contre le parebrise biseauté, bruissement égal dans l'espace lumineux des quatres cylindres, odeur persistante de peinture fraîche et de cuir neuf, — drapeaux tricolores aux mairies, lampions aux bastringues, rassemblements animés de blouses violettes et bien vernies au seuil des sections de vote, — Repos Hebdomadaire, bonne humeur civique, opinions à vingt-cinq centimes le litre, poussée en avant de la République, et Valentin Loubatié, roulé dans un cache-poussière important, qui court au travers du tout à cinquante à l'heure, dans l'auto d'un client, vers la Capitale de l'Ouest.

Les premiers pavés font ruer la caisse dans ses ressorts. La longue et basse machine bleu-de-roi s'insinue à petits coups de volant entre les groupes de citoyens. Les gros pneus ferrés dérapent contre les rails du tramway. Les quatre cylindres échangent discrètement des claquements de langue égaux et mesurés.

Des petits brouillards de moucherons et de poussière. Le jour tombe. Un gros voile doré arrive de la Préfecture et se jette lentement sur l'Hôtel de ville, dont les vitres, entre leurs meneaux Renaissance, s'incendient de proche en proche en l'honneur du soleil couchant, comme une rampe de gaz au bout de la perche d'un allumeur.

Pro et contrà. Le sort des Municipalités s'amasse dans le flanc des urnes. Les Comités électoraux consomment, en chapeaux de paille, à la terrasse des cafés. Et les télé-

graphes s'éclaircissent la voix, à petits coups d'appels brefs, d'un bout des fils à l'autre.

Les voyageurs ne votent pas. Les voyageurs n'ont pas de Municipalité à eux. Ils ne servent à rien dans les Comités. Ils prennent poliment les intérêts de leurs clients, et s'appliquent à ne pas confondre le Morin de Ribérac qui est réactionnaire avec le Morin de Thouars qui est radical.

La Place d'Armes est un meeting confus. Dix mille convictions politiques y éclaircissent côte à côte leur conscience. Le balcon du Cercle agricole se garnit de vieillards bien mis qui pointent les voix et mettent la liste républicaine en minorité sur la foi des estafettes du collège vérifier les intervalles des Pères.

L'auto s'arrête en pleine foule avec un gémissement doux des freins. Le Voyageur, debout, comme un charlatan sur sa voiture de louage, se dévêt lentement et à gestes amples de son cache poussière.

Deux foules ne se ressemblent jamais. Mais la Bête a un certain reniflement auquel on ne se méprend pas deux fois. Seul de tous les bruits animaux, le grognement d'une porcherie peut se faire prendre pour celui d'une cage à fauves ; et il n'y a pas moins près du porc au tigre royal que du peuple content au peuple irrité.

— “ Je ne connais pas bien cette satanée ville, et on ne peut plus faire un tour de roue sans écraser un électeur. Mais vous ne voulez pas que je vous conduise à votre hôtel ? ”

demande le client derrière ses lunettes. Le Voyageur incline sa haute taille :

— “ Vous ne les croyez pas méchants ?

— “ Siouplaît ?

— “ Oui — enfin, vous ne pensez pas qu’il se prépare un mauvais coup pour ce soir ?

— “ ... ?

— “ Du grabuge, du — des manifestations ?

— “Soir d’élection, je ne prends rien sous mon bonnet.”

Et avec un sourire encourageant :

— “ Les populations de chez nous sont très douces, vous devriez les connaître — très douces, très pacifiques. Tout se bornera à quelques réverbères cassés, et à quelques coups de poing dans les gueules. ”

Un drôle de frémissement prend le voyageur de la nuque au coccyx.

— “ Etes-vous libre ce soir ? ”

Le client à l’auto lève le nez :

— “ De vagues cousins — vous savez ? ”

Valentin sait pertinemment l’espèce de cousins qu’un client de petite ville s’en vient voir au chef-lieu, un dimanche soir de fête. Il mesure son sort.

— “ Trop aimable, je m’en irai bien à l’hôtel sur mes pieds. Faites-y seulement porter ma valise. Mes caisses sont arrivées par chemin de fer. Au revoir. Merci.

— “ De rien. ”

Sur une pétarade de gaz, sans embrayer, le client fait le vide devant son capot, puis démarre tout à coup avec une modération inattendue.

Le Voyageur reste seul au bord du trottoir, nez à nez avec une figure qui le considère depuis un bon moment.

Il la reconnaît au premier coup d’œil. Il ne s’étonne

pas le moins du monde que le Souvenir l'attende là, où il le fallait. Il ne trouve pas un instant que cela se fasse trop comme cela se devait — en bonne logique. Puisqu'il revient dans la Capitale de l'Ouest, il n'est nullement surprenant que le monde qu'il porte dans sa tête députe au bord du trottoir, pour le recevoir, ce bonnet d'Astrakan rougeâtre et cette longue capote noire tachée et veuve de boutons.

— " Bonjour ! "

Lorsqu'on touche le fa d'un piano légèrement désaccordé, tous les fas de l'instrument s'émeuvent. La voix aigre et brusque de la figure coiffée de fourrure fait trembler le passé en Valentin Loubatié.

Il grimace un sourire.

— " *Monsieur* David — Davido...?

— " Davidowitsch, oui, Davidowitsch, aha ! un nom de sauvage, n'est-ce pas, Monsieur Loubatié ? Et comme ça, ça vous va à la bonne depuis les fois anciennes ? "

Privée de la résonnance que lui donnait — " les fois anciennes "— l'arrière-boutique du marchand de cycles, la voix du Juif russe prend un éclat sec qui surprend le Voyageur comme une détonation de revolver dans le brouillard. Il ne peut se retenir de jeter un regard circulaire sur les citoyens qui écoutent ; on ne saurait mieux s'arranger pour se faire écharper ; on n'a pas idée de déclamer son état-civil sur les toits quand on porte un nom à la nitro-glycérine. Mais les citoyens contemplent le Voyageur avec attendrissement.

Il touche la main que lui tend largement son interlocuteur.

— " Vous *nous* avez lâchés, hein ? Il y a bien dix ans

qu'on ne vous a revu. C'est comme ça qu'on plaque ses amis ? "

Les immigrés ont des mœurs communes qui sont leur marque en tous pays. Ils assimilent l'argot avant la langue. Et comme, pour se dépatouiller au milieu d'inflexions nouvelles à leur gosier, leur accent s'installe dans les sonorités les plus soutenues et les plus criardes, cet argot martelé revêt des airs de bravade. Une familiarité de rustre qui prendrait votre femme à la taille. C'est une sorte de tutoiement national, à l'expérience duquel peu de sang-froids résistent.

L'épiderme de Valentin Loubatié devient douloureux comme celui d'un malade qui monte sur la table d'opération. Il ne peut supposer que toute la foule n'ait pas renâclé avec lui.

Il baisse la voix et le nez. Du bout du pied il attaque le macadam défoncé de la place :

— " Que voulez-vous ? — les clients — toujours sur les quatre chemins. "

Et à part soi il gronde :

— " Voilà un bougre de maladroit qui va se faire démolir, et on dirait que c'est moi qui ai la venette. "

Il se redresse. Les jambes écartées, le corps maigre et droit, la tête aux pommettes dures assise très haut sur les épaules, l'autre écarquille sa face d'ivoire jaune dans une grimace de bonne humeur. Le Voyageur remarque un petit œil très noir qui le guette, en avant des cirrus soyeux que font les cheveux blancs. Et brusquement le grand vieillard part d'un éclat de rire osseux.

— " Prah ! Loubatié ! C'est plaisir à vous voir. Vous savez que les fils sont là ? "

La mémoire du Voyageur dresse péniblement l'arbre généalogique de la famille Davido ... witsch. Et prudemment il répond :

— " Tous ?

— " Venez-vous avec moi trouver Lévy ? "

Sans attendre de réponse, le fourreur saisit sa calotte d'Astrakan, et la promène horizontalement d'un geste large sur ses voisins qu'il domine de la tête.

— " Au revoir, amis ! "

Des grognements sympathiques répondent à son sourire circulaire. Il prend Loubatié par dessous le bras et, la tête toujours jetée en arrière, fend la presse à grands pas. La barbe brune de l'occidental se soumet à la compagnie de cette longue capote exotique et de ce bonnet d'un autre âge.

— " Hé non, pas tous ; deux : Abraham, Elie. Abraham faisait ses trois ans quand vous étiez là (il semblerait, à l'entendre, que le voyageur eût demeuré là six mois et que dans ce laps de temps, ils se fussent fréquentés douze heures par jour) ; Elie, lui, a servi dans l'armée du petit père Nicolas, vous savez ? (Il éclate de rire). Guidal est à New-York, et Israël en Egypte. "

— " Fourreurs ? "

répond poliment le voyageur.

— " Fourreurs, naturalistes et peaussiers tous quatre. Tous mes œufs dans le même panier. Et la vieille va comme sur des roues. Voici Lévy. "

Le voyageur reste bec bée. D'une bourrade dans les côtes et d'un clin d'œil le Juif russe accentue la malice d'un " hé ? " passablement goguenard.

A la terrasse de la Rotonde, des messieurs politiques pérorent autour des colonnes de soucoupes en feutre brun; — “ le Comité répoublicain, ” souffle Davidowitsch.

Ces messieurs, il y en a de toutes les eaux et de toutes les formes ; mais l'*homo politicus* de France est d'un type dont l'uniformité a déjà retenu l'attention de la zoologie. Dans le nombre, quelques bonnes têtes qui disent oui quand les Élus ont parlé.

Ils causent tous en même temps, et avancent la bouche par dessus les tables pour bien faire valoir leurs discours, à la manière de tous les messieurs politiques. Un petit nuage bleu d'absinthe leur sort des gencives et sucre l'air qui devient douceâtre et nauséabond comme un sirop tourné.

— “ Hé ? Lévy ! Prah ! ”

Le vieux fourreur ne se sent plus de joie. Il défonce à coups de coude les côtes de Valentin Loubatié. Lévy, rouge toujours, a son verre parmi ceux du majestueux Comité. Le petit homme gras est assis tout droit, une canne entre les jambes. Un panama de cent sous a coulé sur sa nuque ronde où un dernier reste d'équilibre le retient. La calvitie a fait tache d'huile dans les cheveux roux, les piqûres de son ont pâli, le faux-col est blanc. Mais c'est bien là le demi sourire silencieux dont le voyageur garde le souvenir immuable.

— “ Vice-président, lui, Lévy ! Ça fait rigoler quand on a été du Bundt, hé ? Les temps ont changé, dites, Loubatié ! Vice-président il est, prah ! ”

Devant la terrasse où se désaltèrent les annonciateurs de la démocratie, la foule s'agglomère plus dense. Traîné par Davidowitsch, Loubatié se fraye un chemin. Arrivé

plus près, il remarque que seul, au milieu de ces buveurs d'absinthe, Lévy boit de la bière.

La calotte d'Astrakan se démène parmi les chaises de fer serrées comme des strapontins de théâtre, et deux grands bras sémaphoriques s'abattent sur les épaules du vice-président.

— " Loubatié ! prah ! je te l'amène. Vois. "

Il crie si fort que la terrasse opère une conversion. La foule forme le cercle. Le Voyageur se trouve seul et se caresse la barbe avec bonne humeur en regardant le monde. On le prend pour un agent électoral.

— " Quelle nouvelle ? "

C'est un gros comitard, le gilet ouvert sur la chemise, la barbe taillée en touffe sous le menton, et les yeux à fleur de front, qui, renversé sur sa chaise et mâchant un reste de cigare, l'interpelle avec importance. Le Voyageur fait du plat des mains un geste amusé qui affirme son ignorance ; et le gros comitard détourne la tête avec dégoût vers l'intérieur de l'établissement.

Mais Lévy arrive en bombe et ramasse dans ses mains la main que Loubatié, sans le voir, laisse retomber. Et le Voyageur rencontre l'œil vairon, cerclé de rouge et plein de bonté que le petit marchand de cycles lève sur lui.

— " Ah ! Bonjour, *Monsieur* Lévy !

— " On ne vous voit plus. Pourquoi ? "

répond l'autre avec son sourire navré.

— " Oh ! croyez bien que si j'étais repassé par ici —

— " Alors venez vous asseoir. Rien ne vous presse ? C'est qu'il fait déjà chaud pour la saison. "

Quelques grincements de fer sur le ciment, et Valentin

Loubatié plonge jusqu'au cou en pleine conversation électorale. Ils sont les uns sur les autres. Les genoux gras du vice-président assis de champ lui brûlent les cuisses sous le drap noir et fatigué de son pantalon. Entre les interruptions Lévy lui glisse son histoire.

— " On attend les résultats. Municipalité sortante réactionnaire. Tout va chez vous ? — Merci, de même. Et nous voici cinq. Trois petits nouveaux depuis votre visite. Deux garçons, une fille. — Ancienne minorité républicaine de dix-huit voix. Mais vous comprenez, les temps ont changé. On espère bien décrocher l'Hôtel de Ville à ce tour-ci. (Un sourire, un silence) — Tenez, voici celui de nos candidats qui sera maire si notre liste passe en tête. On saura ça avant huit heures. Oh ! un malin, vous pouvez m'en croire et même un honnête homme. Si, si ! (Un sourire) — Bonjour ! Rien de nouveau ? Merci. Adieu. Adieu. "

Le voyageur reste pétrifié de cette faconde. On lui a changé son homme. Mais la voix rauque et sourde ne le trompe pas. Et le sourire timide qui dément l'autorité des paroles ne trompe pas non plus. Ses étonnements doivent se lire sur sa figure, car, à deux tables de là, Davidowitsch se réjouit sans retenue. Et une figure laineuse aux yeux ternes, qui consomme à ses côtés, frappe Loubatié comme une sensation déjà éprouvée.

— " Oui, imaginez, trois petits, ce n'est pas une chose mince. Les affaires vont, merci. Vous devriez me comprendre dans votre tournée. Je comptais sur votre visite. J'ai écrit à votre maison, il y a un an. Le saviez-vous ? — Je fais maintenant la motocyclette et la petite réparation d'automobile. Vous voyez, je suis assez satisfait. —

Plaît-il ? — Oui, oui, bien sûr que mon fonds est remboursé, et le matériel amorti, encore. Sans ça !.. — Vous permettez ? On me cause. — Ah ? Ha ? Hhah ! ? Eh bien, mon ami, il faut y courir sans traîner, et me secouer tous ces gens-là pour les faire sortir de chez eux. Est-ce qu'ils attendent qu'on leur apporte l'urne à domicile ? — Oui — Hé ! dites donc ! Pst ! Prenez une voiture, à nos frais — je m'autorise, n'est-il pas vrai, Messieurs ? — et allez me chercher les vieillards de l'asile qui n'ont pas voté. Allez, grouillez-vous. Bonsoir ! — Les réactionnaires le font bien. Pourquoi ne le ferions-nous pas ! — Vous dites ? — Bien sûr !

“ Vous m'excusez. Il faut que je m'occupe un peu de tout aujourd'hui, le président est malade — comme par hasard — Vous n'allez pas me féliciter, n'est-ce pas ? Je ne voulais pas l'être. Mais ils m'ont bombardé vice-président. Et au fond je ne le regrette pas. Parce que dans ce pays-ci vous ne trouveriez pas un homme qui ait de l'initiative, un peu d'allant. — Et si on veut la République, il n'y a pas trente-six moyens. Il faut se remuer. Ainsi, vous voyez ! Vous ne vous attendiez pas à me trouver dans les légumes ? Ne dites pas non !

“ Les amis ? Quels amis ? Ah, mes coreligionnaires ? — Eh bien, ils sont là tous. Davidowitsch, vous l'avez vu ? Et Mayer, là-bas, le reconnaissez-vous ? Salmon, des Planteurs de Caïffa est parti pour Bordeaux, mais c'est Yung qui l'a remplacé. Et les Galeries ont un nouveau directeur qui est des nôtres, Gugenheim. — Plaît-il ? — Weill ? Le professeur au lycée ? — Oh ! je ne le comptais pas, il y a belle lurette qu'il est parti. A la fin il faisait semblant de revenir à nous. Il avait reçu tant d'ava-

nies de l'autre côté ! Mais il a été nommé à Grenoble. On ne l'a pas regretté. Il y en a un autre depuis un an, un professeur de philosophie, un Bloch, de Toul, tout jeune, qui est assez gentil. Et Davidowitsch a fait venir ses deux fils. Excusez encore ! — Merci, Monsieur Vermorel. — Bonne impression à votre section ? — Allons, tant mieux ! A ce soir. — A ce soir, merci, adieu. — Oui, oui.

“ Celui-là, c'est un républicain du quartier S[t] Hilaire où la bataille sera chaude. Les vieilles sections du centre, le Plateau comme nous les appelons, seront dures à la détente. Alors il faut que les quartiers ouvriers marchent. Nous avons formé une liste panachée avec les socialistes. Seulement ces imbéciles du Plateau se préparent à nous faire le coup de rayer les noms d'ouvriers de la liste, alors que les faubourgs vont voter comme un seul homme à liste pleine. Cela, j'en suis sûr comme de deux et deux. Et qui sera attrapé dans deux ans, aux élections législatives, quand les socialistes les lâcheront ? J'ai beau le leur répéter, il n'y a rien moyen de leur faire comprendre. Tout cela, des vantards et rien d'autre. Quand ils ont reçu les palmes pour eux et une bourse nationale pour leur fils, ils croient la République sauvée. Ils imaginent qu'on peut donner et retenir à la fois. Et ils seront cause que vingt-cinq réactionnaires au moins rentreront à l'Hôtel de Ville. C'est déjà bien heureux que j'aie pu les décider à faire bloc avec les unifiés. Sans moi...

“ Aha ! vous y pensez encore ? Quelle mémoire ! Eh bien non, Monsieur Loubatié, nous n'avons pas encore pu faire de communauté. On n'aime guère en causer d'ordinaire. Mais je vous parle franchement de tout cela,

parce que vous avez fait pour nous... enfin, — il vaut mieux ne plus rappeler ces souvenirs. — Pourtant il y a des choses que *nous* n'oublions jamais, nous autres !

" Nous ne sommes que huit. Il faut être dix. — Mon garçon ? (Sourire délectable et longuement prolongé à l'intérieur). Mon garçon n'est plus avec nous. Il est à Normale, mon garçon. — Oui. C'est joli n'est ce pas ? Ah ! il a bien travaillé, allez. Il a passé l'examen des bourses de licence en juillet dernier, il a été reçu troisième, à dix-huit ans. Il arrivera. Seulement...

" Seulement il n'est plus un bon Juif, Monsieur Loubatié. Evidemment moi je ne pratique plus, mais je reste solidaire. Lui, je ne sais même plus. — C'est effrayant combien il y en a parmi nos jeunes gens qui nous quittent. Et, savez-vous ? Pour ranimer le sentiment de notre race, chez les jeunes, il..... il nous faudrait peut-être une nouvelle Affaire... "

Si la Stupeur n'avait pas été trouvée, le Voyageur l'eût inventée à ce moment là. Le petit marchand avait glissé cela d'une façon sournoise, et en mangeant les mots. Mais ils n'en gardaient pas moins leur lourdeur. Le Voyageur les reçut d'aplomb sur le crâne. Et il se rendit compte, sans savoir comment, qu'il allait enfin comprendre.

Un brouhaha les avait séparés. Deux sénateurs du département arrivaient avec une allure affairée ; une masse d'indigènes les escortait, comme des mouches qui s'attachent après des veaux à l'engrais. Le Comité s'étai mis debout. Et le fer grinçait plus que jamais sur le ciment, coupé du ronflement plus sourd que faisait la fonte des tables.

La nuit venait ; on relevait le store de la terrasse. Des mots émergeaient du tas : “ République — liste — majorités — espérons — succès — démocratie croissante. ”

Une cotonnade rouge et verte, bariolée, fut brandie au bout d’un bras court et épongea le crâne du sénateur son propriétaire.

Le Voyageur trouva Davidowitsch à ses côtés. Deux grands diables, également décharnés, se tenaient derrière lui.

— “ Mes fils : Elie, Abraham. Vous avez vu Lévy ? Hé ? ”

Mais Loubatié n’était plus disposé à perdre du temps. Il allait comprendre. Il prit machinalement la longue lévite tachée du fourreur par trois fils qui jalonnaient l’emplacement ancien d’un bouton.

— “Vous n’êtes donc pas parti, mon cher Monsieur ?

— “ Parti ?

— “ A Buenos-Ayres ? ”

Le Russe fit un geste vague de supériorité satisfaite.

— “ Je suis naturalisé français. Lui aussi, Elie. Et Abraham a fait son service. Elie va se marier à Paris, dans un mois !

— “ Alors vous restez, définitivement ? ”

Davidowitsch ne jugea pas utile de répondre à une question qui portait sur le définitif. C’était une catégorie pour laquelle son cerveau n’avait point de case.

Mais sa face de vieil aigle, brune comme de l’ivoire culotté, s’épanouit dans une gaîté narquoise et enfantine ; ses yeux vifs suivaient un groupe sur la place. Le Voyageur se retourna.

Encadré par les deux sénateurs républicains du dépar-

tement, qui se penchaient avec attention pour suivre ses déductions, Lévy se dirigeait vers l'Hôtel de Ville. Toute la foule refluait avec eux vers le faux Renaissance second Empire du monument public.

Abraham Davidowitsch regarda la pendule gouvernementale ; et dans une langue irréprochable, un peu lente, il dit :

— " Sept heures trois quarts, les scrutateurs achèvent le dépouillement. Les nouvelles des sections sont excellentes. "

Très allumé, le vieillard agrippa le Voyageur par la manche.

— " Je vais manger un morceau avant le résultat. Et je préviens Sarah que vous déjeûnez demain avec nous, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ? "

Loubatié serra évasivement la main du fourreur. Il avait hâte de se perdre dans le public pour réfléchir à son aise. A huit heures la municipalité réactionnaire était balayée de l'Hôtel de Ville par deux mille voix de majorité. Et comme le Voyageur, flatté dans ses instincts démocratiques, levait le nez, ébahi, vers les fenêtres éclairées du bâtiment communal, une voix un peu humble lui parvint distinctement à travers les braillements de la foule :

— " Quelle différence avec quatre-vingt-dix-huit, Monsieur Valentin ! Mais, voyez-vous, si nous étions partis, il nous aurait fallu faire ailleurs ce que nous avons fait ici. "

Indigné, Loubatié perdit toute mesure ; il ne daigna pas honorer l'Homme d'un regard :

— “ Vous n’allez pas prétendre que sans vous rien n’aurait été fait ? Ce serait un peu fort !

— “ On ne prétend rien de semblable.

— “ Qu’est-ce que vous avez fait alors — *vous ?*

— “ Souvenez-vous ! Nous nous sommes contentés de durer. Vous, vous êtes très forts et très nerveux, mais nous autres, nous savons subir, et nous durons. Je vous garde à dîner. ”

Le Voyageur vit danser devant ses yeux un petit Browning bronzé à dix-neuf quatre-vingt quinze et diverses autres images moins guerrières. C’est pourquoi il tourna lentement la tête vers le petit marchand de cycles, et lui répondit avec un ton de voix dont la gravité le saisit brusquement lui-même :

— “ Allons, Monsieur Lévy ! ”

Mais comme il se mettait en marche, l’autre le retint doucement avec la main, en souriant.

— “ Plus par là, Monsieur Valentin. J’ai repris le magasin de Couillault. ”

JEAN RICHARD.

NOTES

LE FILS DU SILENCE, par *Han Ryner* (Figuière).

Le silence de Vigny fut d'un romantique qui, regardant autour de lui, au-dessus de lui, ne trouva, parmi les hommes, que débilité, que faiblesse, et chez Dieu qu'indifférence. Le loup dans la bruyère, le Christ parmi les oliviers de Gethsémani sont les porte-paroles de ce rêveur, qui du haut de la tour de son aristocratique château, ne découvrit jamais qu'une immensité désolée, et pour qui, comme pour l'inoubliable René, la foule ne fut qu'un vaste désert d'hommes. A ce dédaigneux le silence s'imposait comme marque de son dédain. Il ne fallait point qu'il s'avançât bras tendus et bouche ouverte vers ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre et des mains pour ne pas toucher. Mais nous sommes venus, peu à peu, à une autre conception du silence : " La parole est du temps, le silence, de l'éternité, " dit Maeterlinck. C'est de cette sorte de silence que vraiment Han Ryner est le fils. Et parce que *la statue ressemble moins au modèle qu'au statuaire*, c'est dans le visage de Pythagore que je retrouverai les traits essentiels du visage de Han Ryner. Il a longuement médité sur le vain orgueil des certitudes humaines, et, comme le Flaubert de *La Tentation* et de *Bouvard et Pécuchet*, il en a noté, dans ses *Voyages de Psychodore*, les contradictions tantôt apparentes, tantôt irréductibles. *La Tentation* bat des ailes au-dessus de la poussière des croyances, et, fatiguée, épuisée, s'abat à l'ombre des bras de la croix. Quant à Bouvard et Pécuchet, c'est sans enthousiasme, sans lyrisme que, termites patients, ils pénètrent au cœur des manuels, au cœur du cœur humain. Han Ryner nous mène, et différemment, en d'autres pays.

Ce n'est plus, cependant, Psychodore, philosophe cynique, qui nous prendra la main pour nous conduire parmi les Rêves des hommes, — magnifiques ou monstrueux, — personnifiés en ces êtres étranges que sont les Enracinés, les Sans-Yeux, les Rétrogrades, les Pitaniates Identiques, les Dicéphales. Avec Pythagore, nous voyagerons en pleines réalités de jadis, de Samos à Corinthe, à Athènes, à Babylone, pour écouter les paroles qui tombent des lèvres des hommes. A Corinthe, ville des plaisirs grossiers, nous nous éloignerons avec lui dans la campagne, car *le grain de blé ne fait nul bruit au sein de la terre. Je porte en moi un germe qui, dans le silence, s'efforce pour monter et pour croître... Sois longtemps silencieux. Le jeune homme est un vase et sa parole le couvercle sonore dont il se ferme. Mais son silence est l'ouverture par où pénètre ce qui nourrira le germe de son âme... Ne va pas au pays des combats et dans le monde des vaines conquêtes extérieures, mais descends en toi-même jusqu'au royaume de la paix.* Et c'est ainsi que, silencieux et ne parlant que pour interroger, Pythagore, dans les mystères de Samothrace et d'Athènes, dans le poème orphique, dans les livres d'Egypte et de Chaldée, avec Zarathoustra qu'il rencontre et Ezékhiel qu'il voit à Babylone, reprendra chaque jour l'examen de ses acquisitions anciennes ou récentes. Il s'efforcera de distinguer entre les paroles pleines et les paroles vides. *Son silence lui paraissait semblable au van mystique. Beaucoup de paroles s'envolaient loin de lui, vides et légères. Mais celles qui étaient pleines et lourdes de nourriture restaient encloses au van de son silence.* Jusqu'au jour où, ayant reçu ce que les autres pouvaient lui donner, il sent qu'il doit surgir à une vie qui soit sa vie. *Le Fils du Silence est né, et le Fils du Silence est un Verbe.* Et c'est après avoir tracé de nombreuses lignes sur le sable du désert qu'il découvre son Dieu, le Dieu Géomètre qu'il fallait chercher *non avec des mots, mais peut-être avec des nombres et des lignes.* Mais ce nom encore n'est pas assez beau, assez définitif. Et, son Dieu, il l'appellera *UN.*

— Un, ô Monade ancienne et toujours neuve, seule Eternité, seule Immensité ; toi qui supprimes la dispersion et la mort ; toi

qui, dans un pan de ta robe, ramasses le Temps et l'Espace !...

Par des figures géométriques, il a trouvé la figure de Dieu. Si c'est à cela que tient la découverte de la vérité éternelle, pourquoi, pareillement, au moyen de nombres exacts et de lignes ingénieuses, l'établissement de la Justice ne se ferait-il point sur la Terre ? Et c'est la fondation de l'idéale et véritable cité. Plus de règles, parce que *la Règle est Dieu. Les règles sont les ennemies de la Règle et de Dieu.* Mais des désordres surviennent dans la cité ; Pythagore, que l'on en rend responsable, est tué. Tourné vers les meurtriers, il les appelle par ces paroles :

Venez me changer en moi-même. Venez délivrer des lourdeurs périssables ce qu'il y a en moi d'immortel.

Han Ryner a-t-il cherché comme Pythagore ? Je n'en douterais guère, ni qu'il n'ait trouvé, puisqu'il dit :

— *Certes, nous n'aurons pas taillé le carré de marbre et bâti la justice aux assises indestructibles. Mais nous aurons peut-être créé, par l'exemple d'un jour, l'idée éternelle du carré et de la justice. Il ne nous est pas donné d'enfanter nos descendants lointains ni même de les connaître. Pour que, autant qu'il dépend de nous, vive l'avenir, créons nos enfants et nos œuvres. Tout ce que nous faisons sera détruit. Jetons cependant le plus de beauté que nous pourrons sur la pente fatale, et que nos œuvres soient des fuites d'harmonie dans la lumière.*

HENRI BACHELIN.

***

CAILLOU ET TILI, par *Pierre Mille* (Calmann-Lévy).

M. Pierre Mille a employé à l'observation d'un petit garçon de cinq ans, qu'il appelle Caillou, les mêmes procédés qu'il avait apportés à celle du soldat Barnavaux, le dur-à-cuire colonial. Le mot " procédés " d'ailleurs ne me satisfait point. Car une enquête, surtout faite par un artiste, par un homme habitué à respecter, à admirer les formes nouvelles que prend à chaque instant pour lui la vie, révèlera toujours plus qu'on ne pense les manières de penser et de sentir de celui qui la mène,

j'ai même l'idée qu'elle éclaire parfois davantage sur l'observateur que sur l'observé. Ainsi, il y aurait à faire un curieux portrait de M. Pierre Mille d'après la façon dont il interroge Caillou. Lui-même prend soin de nous tenir compte de ses étonnements à chaque découverte. Et il se débarrasse devant nous de pas mal d'idées préconçues. Comme il est avant tout sincère, il lui est indifférent d'avoir à quitter une opinion à laquelle s'était attaché son matérialisme de "Français mâle et adulte qui se respecte" dès qu'enfin un fait bien constaté ne cadre plus avec cette opinion. Tant pis pour les synthèses.

De Tili, la sœur de Caillou, M. Pierre Mille parle à peine. Peut-être un jour lui plaira-t-il de se pencher sur l'âme d'une petite fille. Pour l'instant c'est le petit garçon qui l'intéresse. Après tout, si loin qu'il soit d'un homme fait, ce petit être est toujours un mâle, et ses colères, ses enthousiasmes, ses pensées, ses pudeurs même sont bien, en germe, celles d'un homme. Quant à ses rêves, hélas ! (et ici l'observation de M. Mille est admirable) ils ne seront jamais plus intenses, plus puissants, ils ne combleront jamais davantage son imagination. A moins qu'il ne devienne poète, l'homme perd chaque jour sous la poussée de l'expérience, cette faculté de créer, obstinément, grandiosement, de l'idéal.

Et pourtant, le pauvre Caillou, il n'est guère idéaliste. C'est un produit de Paris, une espèce de gamin déjà sceptique, et averti de bien des choses. Il n'a pas, comme les gosses du peuple, cet esprit acerbe et lamentable, à la Forain, et dont les mots font tant de peine, lorsqu'on les surprend, dans la rue. C'est un fils de petits bourgeois, ni riches, ni pauvres, mais qui économisent. Il y a l'électricité dans l'appartement, et le père se met en habit parfois le soir. Mais la mère est une modeste maman qui s'occupe de ravauder les hardes de ses enfants. Caillou fera partie du demi-prolétariat. Il a trop vite pris contact avec les réalités d'une grande ville pour que ses rêves aient la fraîcheur mystérieuse de ceux que forment les enfants à qui sont offerts de longs séjours dans des jardins, des forêts, ou sur des plages. Son imagination est pareille à une pauvre petite fleur poussée entre les pavés d'une rue. Elle

est souffreteuse et cependant ses délicatesses sont infinies, comme celles des grandes fleurs de la nature.

Je sais gré à M. Pierre Mille d'avoir si bien décrit cette petite fleur là. Mais comme il a bien compris aussi un exemplaire d'humanité absolument à l'opposite de celui-ci ! Il a fait, dans le chapitre intitulé " L'aube de l'âge ingrat " le portrait d'un vieux célibataire, de l'oncle de Caillou. C'est une chose de premier ordre. Il nous fait deviner les mystères d'une sensibilité d'homme qui est morte, rien qu'en nous décrivant la manière dont justement elle lui apparaît morte.

Et ces pages sont plus émouvantes encore que celles qui concernent Caillou, car l'enfant voit devant lui toute la vie et ses espoirs tandis que l'oncle de Caillou a vu " le spectre de la vieillesse ".

" Il est venu jusqu'à la porte. Il l'a entr'ouverte, on a vu sa
" laide figure. Tout de suite il est parti ; mais on sait qu'il est
" dans l'escalier, et qu'il y restera toujours ".

Et je plains Caillou, petit bourgeois futur, de ce qu'il deviendra plus tard, aves quelques variantes, ce vieux bonhomme attendrissant. Ce chapitre-là replace ce tableau d'enfance dans la perspective totale de la vie.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

*
* *

LE ROMAN D'UN MALADE, par M. *Louis de Robert.* (Fasquelle).

Parce qu'en tournant, l'une après l'autre, les pages de ce livre, nous faisons comme palpiter une flamme que tourmenta déjà le vent des tombeaux, parce que, de plusieurs d'entre elles, s'échappent maints cris douloureux, nous n'aurons ni l'audace de souffler sur cette flamme pour essayer d'enfin l'éteindre, ni la témérité de vouloir étouffer ces cris. Avec joie nous la regarderons se ranimer et continuer de brûler de plus en plus ardente ; avec tristesse nous écouterons leur retentissement au fond de nous-mêmes.

On ne pouvait se dispenser, à propos de ce livre, — parce

que c'était matière à développements faciles, — d'évoquer le souvenir de ceux qui promenèrent le romantisme de l'âme humaine par des sentiers où les feuilles, octobre venu, vont mourir, et de leur opposer les sentiments de M. Louis de Robert. Et pourtant c'est bien encore le livre d'un romantique que nous trouvons ici, ou de quelqu'un qui ne s'est point tout-à-fait débarrassé de l'apport du naturalisme. Il n'y a point là de restriction offensante, mais une constatation légitime. Nous savons par quels points, plus apparents que secrets, romantisme et naturalisme se touchent. Par l'appel, tout extérieur, qu'il faisait des plus hautes facultés de l'homme "fatal" en désaccord avec la vie, le romantisme condamnait la littérature à n'être plus l'expression que de mélancolies, de dégoûts, et de désespoirs individuels. Le naturalisme, en voulant tout remettre au point, en cherchant, mais avec quelle indifférence ! parmi les plus humbles ses héros qu'il situa dans les milieux les plus quotidiens, pensa nous obliger à conclure, pour nous-mêmes, de l'affaissement d'un seul à la désolation de tous.

Certes, nous sommes loin de prétendre qu'il n'y ait, en ce *Roman d'un malade*, que romantisme et naturalisme. Les pages les meilleures et les plus durables en sont précisément celles où l'auteur, — et nous pouvons dire : le héros, — se dépouillant tout à la fois du lyrisme vague et des méticuleuses précisions, écrit tout simplement, et crie "de profundis" en homme qui souffre, et non plus en homme de lettres.

C'est encore pour des notations d'intime délicatesse que nous aimons ce livre.

— *Est-ce qu'il ne vous est pas arrivé, le soir, dans la campagne, d'entendre un son de flûte triste qui sort de quelque vieux mur ? Vous appliquez-vous à savoir quel gosier émet cette note si charmante, si musicale ?*

— *Ma mère est auprès de moi... La bonté sur son front a la mélancolie de cette dernière lampe qu'on voit briller le soir à la plus haute fenêtre d'une maison, longtemps après que toutes les autres fenêtres se sont éteintes.*

Et, ce qui constitue à proprement parler le romantisme, le

naturalisme dans le *Roman d'un malade*, c'en est le morne découragement qui suit son cours, de la première à la dernière, comme une eau mauvaise où pourtant prennent vie, par leurs racines, de belles fleurs et des arbres frémissants. Des sursauts, mais sursauts désespérés, d'agonie. Nous nous garderons de dire que, ce livre, M. Louis de Robert, eût *dû* l'écrire autre. Non. Tel quel, il est beau. Mais, pour qu'il ait sur nous une répercussion *durable*, nous en méditerons surtout la dernière phrase, très-belle :

L'important n'est pas de conquérir la gloire et de laisser un nom dans la mémoire des hommes, l'important c'est de quitter la vie meilleur qu'on n'y était entré.

H. B.

*
* *

LA LAMPE ET LE MIROIR, par M. *René Chalupt* (Bibliothèque de la Phalange).

On aura plaisir à relire dans le volume de M. René Chalupt les poèmes qu'il a publiés ici même. On en trouvera d'autres, d'une grâce un peu féminine et apprêtée, mais où les traces des influences subies sont avouées avec honnêteté.

Je songe à mon aïeul qui était médecin;
Il avait sa maison sise à La-Pointe-à-Pitre...

ou encore

Les vestes de brocart et les robes à queues
S'attardent à dessein parmi les ombres bleues...

Je crains que, plus que Verlaine ou Jammes, la lecture de Samain n'ait agi sur M. René Chalupt. On ne conçoit guère que parmi tant de fluide séduction, il soit possible de découvrir, dans le *Jardin de l'Infante*, les qualités viriles et l'autorité qui attirent la confiance et persuadent de prendre attitude de disciple. Ce n'est pas là où il s'efforce vers un art volontaire et solide, comme dans *Au Flanc du Vase*, que Samain s'acquiert le plus de prestige ; c'est par des poèmes plus ténus et plus

parfumés, là où ce qui restait chez Verlaine de force et de sensualité se transforme en grâce et en câlinerie.

Ça et là, des recherches amusantes, comme ce sonnet, en vers de treize pieds, dédié à Mlle de La Vallière :

J'ai délaissé les pompes royales et leur rite
Pour suivre votre marche inégale et votre voix.
Ah ! Louise ! Louise inexorable ! Pourquoi
Ce voile cruel et cette fuite aux Carmélites ?...

J. S.

* * *

Sous ce titre : *Le Compagnon-aux-Images*, M. Marcel Millet publie son premier recueil de poèmes. Pour la plupart descriptifs, ils sont d'une inspiration abondante, sincère, parfois un peu trop instantanée. " *Le Compagnon-aux-Images*, écrit M. J. F. Louis Merlet dans sa préface, est évidemment le poète qu'ont surpris l'harmonie et la beauté des horizons, l'aventurier enthousiaste des villes et des carrefours, des humbles demeures et des maisons où s'inscrit du passé. — Il chante sa bonne chanson — populaire et simple, mais il connaît aussi la grave tristesse, les émotions poignantes au crépuscule, les misères de la longue route ". M. Marcel Millet a subi de fortes influences, particulièrement celles de Verlaine, de Samain, de Rimbaud. Elles font bien augurer de son développement futur...

* * *

LES MATINS D'ARGENT, poèmes par *Maurice Brillant.*

Ce sont les chants pleins d'ardeur, de spontanéité, et qu'on dirait improvisés, d'une âme sincèrement éprise de ses aspirations, les plus pures. Certes, l'instrument dont se sert M. Brillant n'est pas encore parfaitement accordé ; il ne rend pas toujours, sous les doigts du jeune poète, des accents aussi justes, aussi rares que son inspiration est authentique et délicate. Mais à mesure que nous avançons dans le livre, plus

d'assurance s'y manifeste, un choix plus judicieux des rythmes et des mots, et sinon plus d'originalité dans les sentiments et des pensées, ou de hardiesse dans l'expression, du moins une plénitude d'émotion morale et religieuse que nous admirerons sans réserve le jour où, mieux " pressée aux pieds nombreux de la poésie ", elle saura, comme dit Montaigne, " s'eslancer bien plus brusquement " et nous ébranler ainsi " d'une plus vifve secousse ".

*
* *

HEBBEL, SA VIE ET SES ŒUVRES, (1813-1845) par *A. Tibal.* (Hachette).

Cette étude, limitée aux années de formation, contient tout ce qu'il est utile de savoir sur la genèse du talent poétique de Hebbel.

Les travaux de Kule et de F. M. Werner étaient purement biographiques. Celui de Scheunert n'envisageait que l'esthétique de Hebbel. M. Tibal ne veut pas faire violence à la pensée de Hebbel " en systématisant ce qui chez lui est incohérent, en donnant un sens profond et définitif à ce qui souvent, n'est que métaphore ". Tout en reconnaissant que la poésie de Hebbel n'est point naïve, " qu'elle se complique de pensée et de spéculation ", il déclare à bon droit que la poésie est l'essentiel, et tente une restitution intégrale de l'individualité du poète jusqu'en 1845.

Avec une érudition imperturbable il reconstitue le milieu de Hebbel. Il semble que nous sachions désormais où trouver tout ce qui aide à comprendre les trente premières années du poète. Race, famille, tempérament, relations, voyages, lectures, influences diverses, tout est étudié avec une méthode prudente et patiente, sans souci des lecteurs frivoles. M. Tibal n'ignore rien du sujet ni de ses alentours.

Il ne nous en laisse non plus rien ignorer. Sans que la lecture des 700 pages de son ouvrage cesse jamais d'intéresser, l'auteur témoigne pour l'art de la composition d'une indifférence qui étonne d'autant plus qu'on la sent très consciente. Pourquoi

aligner négligemment tant de citations et d'analyses d'une longueur impitoyable, comme si elles devaient ajouter à la lecture des textes ? Et s'il n'est point inutile de connaître le pays des Dithmarses, ces terres grasses où le poète voyait fleurir les colzas sous un ciel doux et profond, dans le voisinage d'une mer violente et monotone, pourquoi consacrer à son étude dix-sept pages d'une impression serrée ? Taine eût-il approuvé qu'on remontât à l'an 800, qu'on citât Saxo Grammaticus et qu'on analysât en détail la constitution de 1447 pour caractériser Hebbel ?

On eût voulu une synthèse plus vigoureuse, un plus grand souci de ce style qui n'est pas seulement négatif, qui ne se contente pas de choisir et d'éliminer, mais qui, né d'une force intérieure, fait saillir les traits essentiels. Le poète du pantragisme méritait d'être traité avec moins de froideur.

F. BERTAUX.

*
* *

DEUX REPRISES AU THÉATRE FRANÇAIS (LE DEMI-MONDE et LE ROI S'AMUSE).

Il est entendu que le théâtre de Dumas fils a vieilli et que les plus illustres pièces en sont aujourd'hui à peine supportables à la scène. Ce ne sont pas tant les procédés esthétiques qui nous paraissent surannés que les sujets mêmes. Cinquante ans seulement nous séparent du *Demi-Monde* et les mœurs y semblent dater de deux siècles. On dirait que l'auteur s'est appliqué à ne pas pénétrer au-delà de cette morale mondaine qui règle les convenances sociales, mais qui ne concerne en rien la vie profonde. Savoir si un honnête homme peut, sans l'avertir, en laisser un autre épouser une femme qui a un passé, un tel problème, posé de façon générale, ne nous intéresse pas. C'est une question de personnes. La discussion de Dumas fils a vieilli jusque dans les mots et c'est la flétrissure irréparable. Tant que les mots restent intacts, on peut, par un effort d'imagination, revivre un problème suranné ; mais que faire lorsque "honneur", "mariage", "décence", "hon-

nêteté ", tous les sujets de l'échiquier dramatique ont changé d'usage et de signification ! Le seul fait que le divorce existe a changé la portée de tous ces termes.

On songe aux mélancoliques réflexions sur la gloire et l'oubli qu'échangent, dans les *Dialogues des Morts* de Fontenelle, Bérénice et Cosme de Médicis. Rien n'est assez durable, statues, monuments, empires, pour sauver un nom de l'anéantissement. " Ce n'est pas une mauvaise invention, dit Cosme, de donner son nom à des astres ; ils demeurent toujours. — Encore de la manière dont j'en entends parler, répond Bérénice, les astres eux-mêmes sont sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent et d'anciens qui s'en vont ; et vous verrez qu'à la longue il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le ciel. *Du moins ce qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire grammaticale ;* quelques changements de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Savants. Il y a quelque temps, je vis ici-bas des morts qui contestaient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. L'un était le grand Constantin et l'autre un empereur barbare. Ils disputaient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disait qu'il avait été empereur de Constantinople ; et le Barbare qu'il l'avait été de Stamboul... etc." — Cette dégradation " grammaticale " devrait être la dernière. Qu'espérer d'une œuvre dont la déchéance commence par là ?

Tout différent est le vieillissement du *Roi s'amuse.* Cette pièce, à vrai dire, n'a jamais été jeune. Elle n'a pas les robustes et admirables défauts des *Burgraves.* Elle était mal venue dès l'œuf. " On finit, dit M. Gustave Lanson dans la *Grande Revue*, par se réconcilier avec la pièce pour cette candeur colossale qui ne saurait loger dans une âme mauvaise. Mais pas jusqu'au point de se divertir. Dans *Hernani* et *Ruy Blas*, on n'est pas constamment dans le faux. Le lyrisme n'introduit pas seulement dans ces deux drames des beautés de style : avec lui jaillissent les sentiments vrais et largement humains. Il y a des moments où la poésie fait oublier l'artifice et la gaucherie des combinaisons scéniques, où l'on n'entend plus que des

âmes exaltées ou meurtries qui chantent leur joie ou leur douleur, leur enthousiasme ou leur colère. Le lyrisme a sa vérité psychologique aussi, très profonde et très puissante. Cette vérité manque dans le *Roi s'amuse*. Sauf à de rares moments, excepté, de ci de là, quelques vers ou quelques phrases, les thèmes de développement sont pris dans le faux et dans l'invraisemblable. C'est un malheur dont la pièce ne se relèvera pas."

J. S.

* * *

Une pièce historique de M. *Maurice de Faramond* (Matinées d'avant-garde de l'Odéon).

M. Maurice de Faramond dont l'effort est toujours si neuf, si libéré d'habitudes scéniques conventionnelles, vient d'élargir encore le champ de ses essais, limités jusqu'ici à l'homme social moderne, en appliquant à un sujet d'histoire sa méthode lyrique de généralisation. A l'encontre de nos dramaturges de boulevard qui s'acharnent à perfectionner selon l'esthétique du succès, un thème donné une fois pour toutes, il renouvelle à chaque coup son ambition, il n'en a pas de plus grande que d'être " l'initiateur ". N'eût-il pas tout-à-fait réussi aujourd'hui dans l'entreprise périlleuse de recréer un genre tombé en discrédit par la faute du romantisme, qu'il faudrait pourtant l'applaudir comme celui qui ouvre la voie, en souhaitant qu'il y persévère. Nulle anecdote subsidiaire, nul enchevêtrement de circonstances inventées, nulle intrigue. Le déroulement des faits de l'histoire rapportés à un personnage central. Comme dans la *Noblesse de la Terre* vers " la Terre ", comme vers " la Courtisane " dans *la Dame qui n'est plus aux Camélias*, ici, vers *Diane de Poitiers*, tous les caractères s'orientent ; ils n'existent qu'en fonction de la haine ou de l'amour qu'ils ont pour elle : le roi François, mourant, qui la désire ; le nouveau roi Henri qui la possède, et le dauphin François qui veut lui échapper ; ceux qui la redoutent, ceux qui la servent, ceux qui l'admirent. Il y a là l'ébauche de maints caractères, dessinés sobrement, marqués de quel-

ques traits profonds ; il y a là, doué de vie, aigu, subtil suivi pas à pas dans sa tragique formation, le caractère de Catherine, et cela suffirait à faire honneur au dramaturge. Mais, au milieu de ses " créatures ", quelle femme est au juste Diane ? M. de Faramond nous répond : *la Beauté*, symbole de la Renaissance. Et soit ! nous ne pouvons lui en vouloir d'une conception qui, en somme, résume l'époque, d'autant qu'il nous a épargné ce débordement d'esthétisme dont Diane chez tel autre eût été le prétexte — je songe encore à M. d'Annunzio. Mais comment, trois actes durant, faire tenir la scène à un personnage dont tout le caractère est d'être belle ? Mais le rôle de *la Beauté*, quelle femme, et la plus belle des femmes, oserait s'employer et réussirait à le soutenir? Une telle fiction, acceptable dans un poème va s'écrouler sur le théâtre : nous pouvons l'imaginer, non la voir. Je sais bien que l'auteur a prêté à Diane non pas seulement une forme, mais un certain nombre de traits moraux. En vain. On les sent secondaires, ajoutés, adventices ; ils ne composent pas un être, d'autant que leur diversité contraste avec l'unité plastique du symbole. Il eût fallu que Diane demeurât, ou bien " invisible et présente ", ou muette et nue comme un marbre. Ces remarques ne doivent pas diminuer l'estime que mérite de retenir le nouveau drame de M. Maurice de Faramond ; il est par instants admirable ; l'ample fresque historique que compose le premier acte ; les dialogues pressés et riches de sens du second ; quelques caractères ; la langue enfin d'une recherche si fluide, d'un parti-pris poétique si juste, en voilà plus ici que nous n'en avons rencontré dans une pièce historique depuis longtemps.

H. G.

*
* *

LE CHAGRIN DANS LE PALAIS DE HAN, par *M. Louis Laloy* d'après *Ma-Tcheu-Yen.* Décors et costumes de *M. René Piot* (Théâtre des Arts).

Nous avons laissé nous conduire par la main, le guide insi-

dieux et charmant qu'est M. Louis Laloy. Qu'il eût été malséant de s'armer de critique documentaire, de réclamer des preuves, et de prononcer, à propos de ce spectacle harmonieux, des mots grimaçants : infidélité, anachronisme, coupables libertés...

Tout d'abord, si nous savons que l'adaptateur s'est écarté du texte primitif, c'est grâce à quelques lignes où M. Laloy lui-même nous en avise franchement : " Ma-Tcheu-Yen est poète : il suit sa fantaisie et ne s'inquiète pas de l'exactitude. C'est ainsi qu'il nomme en ce drame une divinité du bouddhisme, alors totalement inconnue en Chine. On n'a pas cru devoir se montrer plus scrupuleux que lui pour les détails de cette sorte. On s'est efforcé, au contraire, de demeurer fidèle au génie de l'art chinois. " Qu'exigerons-nous de plus ? Et qu'oseront dire les sinologues, puisque c'est Ma-Tcheu-Yen qui a commencé ?

J'ai vu l'an passé des officiers chinois, uniformisés à l'européenne, et je sais bien qu'ils étaient authentiques ; rien n'empêchera qu'on leur préfère l'empereur en robe de soie, et la belle Tchao-Kiun aux gestes inclinés.

L'action est d'une simplicité très pure. Les caractères ne sont pas tracés d'une pointe aiguë, mais seulement caressés au pinceau. Grands et petits Chinois, conversant poliment sous des arbres tout en fleurs ! Méchants génies au masque épouvantable : vous voici animés enfin, vous à qui nous reprochions votre immobilité, sur les paravents de notre enfance...

M. René Piot est l'auteur des décors. C'est d'abord le pavillon isolé dans le parc de Han : au premier plan, une muraille vert sombre, interrompue ; un fond, sur le seuil du pavillon, la princesse coiffée par ses suivantes ; une grande lumière d'un vert limpide baigne le groupe, et en arrière s'ouvre la porte carrée sur l'intérieur obscur. — Le 3e acte mérite les applaudissements qui l'accueillirent au lever du rideau : on découvre toute une lumineuse étendue où s'épanouit un grand poirier fleuri; l'empereur, vêtu d'or, assiste aux danses, et Tchao-Kiun est debout près de lui.

Au deuxième acte, qui se déroule tout entier dans la nuit profonde, chez les Tartares guerriers, on ne suit les personnages que par le va-et-vient de leurs lampions. Avec la décoration du quatrième acte, le gigantesque rocher rose surplombant le fleuve, on reconnaît la hardiesse de réalisation de M. Piot, qui accomplit toujours ce qu'il s'est une fois proposé.

PIERRE DE LANUX.

*
* *

UN INTERPRÈTE D'ILSEN : *Emil Poulsen.*

Le grand acteur danois Emil Poulsen est mort le 8 Juin dernier âgé de soixante-neuf ans, dans sa villa d'été, au nord d'Elseneur. Il honora, durant trente années, la scène du Théâtre Royal de Copenhague. Interprète d'une langue plus répandue que la danoise, il eût joui d'une gloire universelle. Son génie, au dire de ses admirateurs, était fait surtout d'intelligence et de clarté, de mesure et de distinction, d'une puissance toujours réglée, d'une autorite souveraine. Plus épris de vérité que de lyrisme, " Jamais — écrit M. Edouard Brandes dans *Politiken* — il n'était en défaut dans la réplique de prose. Comme le virtuose né dont la finesse d'oreille exclut la moindre incertitude d'accent, ainsi Emil Poulsen possédait à la perfection toutes les formes et toutes les nuances de la conversation... Il était absolument exempt d'afféterie, éloigné de tout ce qu'on nomme en français *cabotinage*, et en danois *teaterskaperi* (grimace théâtrale). " Dans sa jeunesse Emil Poulsen avait étudié à l'Université. Son esprit extrêmement cultivé lui permettait de juger avec finesse les caractères des personnages que ses dons lui faisaient incarner à merveille, et de laisser transparaître dans son jeu quelque chose de ce jugement.

Il avait débuté en 1867, dans *Erasmus Montanus* de Holberg, avec son frère Olaf qui est encore actuellement un des acteurs de composition les plus remarquables du Théâtre Royal. Il joua Léandre de *l'Ecole des Femmes* en attendant qu'il prît le rôle d'Arnolphe dans la même comédie. De Tartufe à Faust,

de Roméo à Shylock, il aborda les créations les plus diverses et les plus opposées. Mais, dit encore M. Edouard Brandes, le talent d'Emil Poulsen devait achever de s'épurer, de s'enoblir, au contact du génie ibsénien. Il fut successivement Gunnar Herse (*Les Guerriers à Helgoland*) l'Evêque Nicolas (*les Prétendants à la Couronne*), le consul Bernick (*les Soutiens de la Société*) Dr. Fjeldbo (*L'Union des Jeunes*), Helmer (*Maison de Poupée*), Stockman (*Un Ennemi du Peuple*), Dr. Wangel (*La Dame de la mer*), Solness. Le rôle de John-Gabriel Borkman marque la dernière étape d'une carrière dont celui de Hialmar Ekdal (dans *le Canard Sauvage*) avait été l'apogée.

Dès 1898, un affaiblissement de la moelle épinière dont il avait commencé de souffrir en 1882 et qui paralysait sa démarche, contraignit Emil Poulsen, en pleine maîtrise, d'abondonner la scène. Avec un courage plus qu'humain, une sérénité vraiment philosophique, il mena depuis lors une vie studieuse, à la fois retirée et active, dans sa petite maison de Nytoldbodgade. Quand par hasard il s'aventurait au dehors, il arrivait qu'on le vît, sur le bord d'un trottoir, hésiter à traverser la rue, mal assuré qu'il était sur ses deux bâtons. Quelque passant, jeune homme ou jeune fille, reconnaissant les traits illustres du vieil acteur, s'approchait alors respectueusement pour lui offrir l'appui de son bras.

Pendant ses douze années d'infirmité, Emil Poulsen n'a pas cessé de se passionner pour le théâtre, en écrivant avec une compétence impeccable des articles et des brochures, en faisant des lectures et des conférences. Tout perclus qu'il fût, il retrouvait assez de vie pour indiquer, expliquer, mimer l'essentiel de leurs rôles devant ses deux fils, quand ils venaient le consulter. Adam et Johannes Poulsen ont assumé dignement la succession de leur père. Ce sont déjà deux comédiens d'un talent souple et puissant. Leurs succès n'ont pas peu contribué à soulager de ses épreuves le noble artiste qui vient de mourir.

Sur la poitrine d'Emil Poulsen, après qu'il se fut éteint, les siens placèrent pour qu'il l'accompagnât dans la tombe, le livre qu'il avait préféré durant sa vie : *Les Conversations de Gœthe avec Eckermann.*

*
* *

L'HEURE ESPAGNOLE par M. *Maurice Ravel* (Opéra-Comique).

Sans doute nous donnera-t-on un jour *le Mariage*, l'acte de comédie lyrique que Moussorgski, à la meilleure période de sa vie, écrivit sur le texte de Gogol. Il sera curieux alors de le comparer à l'*Heure Espagnole* de M. Maurice Ravel. Ainsi rapprochait-on naguère telle scène familière de *Boris Godounof* de telle autre de *Pelléas*. C'est ici qu'on comprend la fécondité d'échange entre deux peuples aussi distants apparemment que sont les Français et les Russes, et comment en l'enrichissant, l'apport étranger, exotique, exalte précisément les qualités les plus françaises de notre fonds national. Française jusqu'au jeu, au paradoxe est la musique de M. Ravel. Son don propre, inné, — et il le cultive — est de transmuer en musique les sujets les moins musicaux. Quoi de plus court, de moins mélodiquement déployé, de plus nu, de plus dénué de résonnance et d'harmoniques que les *Histoires Naturelles* de Jules Renard. Elles sont là, se suffisant, comme glacées dans l'atmosphère, ne voulant dire que ce que précisément elles disent, n'allant pas au-delà des mots. Quand M. Ravel les saisit, que peut-il faire de plus que d'y noter la juste intonation des syllabes ? C'est peu encore. Vous ne le connaissez pas. Le sujet l'a séduit, il l'évoque à son tour ; de fines ondes concentriques se propagent autour de chaque notation, comme autour d'une pierre qu'on a jeté dans l'eau ; ces phrases hachées, sans contact, un mince filet les relie ; voilà un poème musical et qui à son tour se suffirait presque, si le soutien littéraire venait soudain à lui manquer. La musique de M. Ravel, de si musicale essence, même quand elle tend vers le bruit, se place néanmoins à la frontière de la musique littéraire et de la musique tout court ; elle se tient en équilibre comme sur le tranchant d'un sabre, mais avec quelle adresse et quelle insouciance du danger ! Sur la bouffonnerie de M. Franc-Nohain, plus drôle dans les gestes que dans les mots, c'est miracle de voir quelles arabesques gratuites et

pourtant aisees, calquées sur la parole et pourtant mélodiques, savent bondir et reprendre terre; comment un art si concerté, si soucieux de la qualité des moyens, joue le plus parfait naturel. Sa grâce et sa gaîté, à mon sens, sont surtout vocales ; malgré tout l'esprit dépensé dans la trame harmonique et les combinaisons de timbre, je prétends que l'orchestre tient trop de place ici, qu'il sonne trop, que c'était là l'occasion de réagir contre l'emploi des masses qui depuis Wagner nous écrase ; je rêve d'une comédie lyrique de M. Maurice Ravel où s'égaieraient avec le quatuor un basson, deux flûtes, un triangle et si vous voulez un tambour. Il est tout désigné pour alléger en fait notre musique, ainsi qu'il l'allège en esprit. La vraie musique, grave ou bouffe, ne comporte pas nécessairement un bataillon d'instrumentistes éperdus.

H. G.

*
* *

EXPOSITIONS MAURICE DENIS ET PIERRE BONNARD.

Deux peintres auxquels tout de suite il convient d'adresser cet éloge : ils ne traitent pas le public en ennemi. Tant de jeunes artistes aujourd'hui ne pensent au spectateur qu'avec haine et risée, le considèrent comme un être ridicule qu'il faut arrêter dès l'abord par une peinture menaçante et qui semble dire : “ Vous voyez bien qu'il ne vaut pas la peine d'essayer ! Vous ne comprendrez jamais.”

Maurice Denis vient d'exposer les charmantes images qu'il destine à l'ornement des *Petites Fleurs de Saint-François.* Réussite incomparable ! Je n'admire pas ici une originalité profonde. Denis n'est pas de ceux qui déplacent l'art qu'ils ont choisi, qui le portent dans une région nouvelle. Mais il excelle à le répandre dans toute l'étendue du domaine où il l'a trouvé; il est un vulgarisateur délicieux et d'une ingéniosité sans égale ; il devine toutes les applications possibles de la peinture telle qu'il l'a reçue de Gauguin et de Cézanne; il refait sienne leur découverte et tout de suite, de son pinceau aisé, il lui com-

munique une fertilité, une souplesse, une industrie surprenantes. C'est ainsi qu'il départit à l'illustration, devenue métier banal, un peu de cet art qu'il détient. Non pas qu'il entreprenne à grand bruit de la rénover. Mais en passant, sans insister, il lui enlève sa banalité, il la fait fleurir délicatement. Et seuls les gens avertis s'apercevront de la transformation. Sans le prévenir, il substitue aux laideurs que le vulgaire avait pris l'habitude d'admirer, des images qu'il a le droit d'admirer. Il trahit doucement le spectateur ; il ne le brusque pas ; il le trompe avec bienfaisance ; il peint, sans inquiéter son plaisir, des figures qui le justifient ; il arrive à faire le bon si peu distinct du mauvais qu'on peut continuer au premier l'attachement que l'on avait pour le second. — Sans doute à cet exercice Denis parfois se diminue un peu, incline son talent. Du moins travaille-t-il à atténuer le malentendu qui sépare les artistes du public.

Quant à Bonnard, il peint pour les gens riches et intelligents; à la fois il donne des prétextes à leur goût et il satisfait discrètement leur besoin de luxe ; il cherche le rare dans le confortable. Il compose un tableau comme on meuble une chambre. Il confronte des tons à la façon dont on rapproche des étoffes ; il sait les choisir avec nouveauté ; il s'entend à l'art des voisinages : on risque une légère dissonnance, puis on l'efface aussitôt dans l'ensemble où elle n'agit plus qu'imperceptiblement, juste assez pour tenir éveillée la sensualité. Et sous ces jeux savants et douillets les angles du salon, je veux dire l'armature du tableau, les contours des objets disparaissent : on se sent à l'aise dans une atmosphère subtile. Si l'on pouvait entrer dans une de ces toiles, on ne trouverait point où se heurter.

J. R.

*
* *

LES PAYSAGES DE FRANCIS JOURDAIN. (Galerie Druet.)

Pour avoir pris leçon de l'art des Japonais, Francis Jourdain n'a jamais perdu le contact avec les choses. La conception,

surtout décorative, qu'il s'est faite de la peinture, jeu de teintes et d'arabesques, n'a jamais desséché la fraîche source de son émotion. Il aime les objets en tant qu'éléments d'art, mais aussi, plus profondément, pour eux-mêmes, et le problème se posait devant lui de concilier ces tendances. Certes il avait déjà obtenu une sorte d'équilibre entre l'art et la vie, entre la tache de couleur et l'objet même, mais peut-être fortuitement. Il semble que la présente exposition chez Druet, d'un très grand nombre de ses plus récents ouvrages, marque un pas décisif dans sa difficile démarche et qu'elle renferme la solution. Cette grâce anecdotique analogue à celle de Jammes qui animait les toutes premières images où il représentait ingénument les boutiques, les rues, les champs des plus modestes campagnes, ne la croyez pas perdue. La période des natures mortes d'apparat où le souci décoratif domine, aux dépens de l'intimité, n'aura été que passagère : exercices de composition à priori. Voici les derniers paysages, mise en œuvre consciente, volontaire, savante des plus rares émotions. La fidélité de l'artiste à reproduire la nature ne l'empêche plus de la recomposer. C'est tout un printemps à lui qu'il suscite, avec les pierres moussues les globes de feuillage, les fleurs semées, dont son cœur sans cesse est ravi et que son œil choisit, ordonne. *La terrasse, les pêchers en fleurs, le perron*, ont un noble balancement ; à côté du discret recueillement des œuvres justes, j'y vois une nouvelle ampleur. Peintures grises et pourtant claires, sans tapage, pleines d'un art délicat et modeste, elles gagneront à être fréquentées. Elles habiteront bien les chambres où notre vie se passe, la vie qu'elles épurent sans la trahir.

H. G.

LECTURES

Au moment où l'Académie vient enfin de reconnaître l'existence des *Cahiers de la Quinzaine,* extrayons des *Pages choisies* de Charles Péguy, parues chez Grasset, ce fragment sur l'altération de notre culture :

C'est un phénomène très fréquent dans l'histoire de l'humanité. Pendant des siècles de grandes humanités se battent pour et contre une grande cause. Et puis tout passe. Et puis, un jour, pendant que l'humanité a le dos tourné, une petite bande de malandrins arrive, détrousseurs de cadavres, chacals et moins que chacals, et on s'aperçoit le lendemain que ladite cause a été étranglée dans la nuit.

C'est ce qui vient de nous arriver dans le monde moderne avec le grec. Par une simple altération, par une simple prétendue réforme des programmes de l'enseignement secondaire français, par le triomphe passager de quelques maniaques modernistes et scientistes français, généralement radicaux, quelques-uns socialistes professionnels, toute une culture, tout un monde, une des quatre cultures qui aient fait le monde moderne, — il est vrai que ce n'est pas ce qu'elles ont fait de mieux, — disparaît tout tranquillement et tout posément sous nos yeux de la face du monde et de la vie de l'humanité. Sous nos yeux, par nos soins disparaît la mémoire de la plus belle humanité. Par une simple sophistication de programmes. Et en deuxième ligne, au deuxième degré, sous nos yeux, par nos soins périt tout l'effort des humanistes et des hommes

de la Renaissance. Tout cet admirable seizième siècle aura fermenté et restitué en vain.

C'est une perte qui sera sans doute irréparable. Car nous savons par l'histoire de l'humanité qu'en matière de culture on sait bien quand on perd, et ce que l'on perd, mais on ne sait pas quand on retrouve, ni ce que l'on retrouve. Le triomphe des démagogies est passager. Mais les ruines sont éternelles. On ne retrouve jamais tout. En pareille matière il est beaucoup plus facile de perdre que de retrouver.

On nous dit en vain que le grec s'est réfugié dans l'enseignement supérieur, qu'il demeure entier dans quelques chaires et dans quelques bibliothèques. C'est ici la plus grande stupidité que l'on ait dite dans les temps modernes, où pourtant on ne s'est pas privé de dire des stupidités. C'est comme si l'on disait que les anciens Egyptiens vivent et revivent dans les momies des sarcophages des salles basses du Louvre. Comme j'espère le démontrer dans la thèse que je prépare depuis plusieurs années *de la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes*, il y a un abîme pour une culture, pour une histoire, pour une vie passée dans l'histoire de l'humanité, pour une humanité enfin, entre figurer à son rang linéaire dans la mémoire et dans l'enseignement de quelques savants et dans quelques catalogues de bibliothèques, et s'incorporer au contraire, par des études secondaires, par des *humanités*, dans tout le corps pensant et vivant, dans tout le corps sentant de tout un peuple, de tout le peuple, dans tout le corps des artistes, des philosophes, des écrivains, des savants, des hommes d'action, de tous les hommes cultivés, des critiques mêmes et des

historiens, de tous les hommes de goût, de tous les hommes de sens, de tous les hommes de droiture et de fécondité, de tous ces hommes en un mot qui formaient un peuple cultivé dans le peuple, dans un peuple plus large. Ce sont deux existences qui ne sont pas du même ordre. L'existence dans le corps des producteurs de tout un peuple est une existence de vie. L'existence dans les rayons, sur les rayons de quelques bibliothèques est une existence de mort. Surtout étant donné ce que sont les blibliothèques modernes. Un poète qui gisait manuscrit, ignoré, incompris, non lu non lisible en quelque monastère perdu n'était lui-même ni un poète perdu ni un poète mort. Quelque moine pieux, méritant notre éternelle reconnaissance, pouvait le soigner, le conserver, le recopier, nous le transmettre enfin. Il n'était donc pas mort. Il vivait donc pour la vie à venir de l'humanité. Un poète, connu, compris, classé, catalogué, qui gît imprimé aux rayons de cette stérile Bibliothèque de l'Ecole Normale et qui ne serait point quelque autre part, qui ne serait point couvé dans quelque cœur, est un poète mort.

TRADUCTIONS

M. Paul Claudel transcrit pour nous ce passage de la traduction de Tacite par Nicolas d'Ablancourt, en le faisant suivre d'un commentaire que l'on pourra lire plus loin :

L'Histoire de Tacite
ou la Suite
des Annales
de la Traduction de Nicolas Perrot

Sieur d'Ablancourt

A Paris chez Charles Osmont dans la Grand'Salle du Palais, du costé de la Cour des Aides, à l'Ecu de France.

M DC LXXXI

Liv. I. Ch. 2.

J'entreprens un ouvrage plein de grands évenements. de guerres, de divisions, de cruautez, mesme dans la paix, On y voit quatre Empereurs mourir de mort violente, trois guerres civiles, mêlées de plusieurs étrangeres ; la fortune favorable en Orient et contraire en Occident, l'Illyrie en désordre, les Gaules chancellantes, l'Angleterre conquise et perduë, le Rhin soûlevé, le Danube ensanglanté de nos pertes et de nos victoires ; les Parthes sur le point de prendre les armes pour la querelle d'un faux Néron, les anciennes calamitez de l'Italie renouvellées ; quelques unes de ses villes englouties, d'autres couvertes de cendre ; Rome desolée par des incendies, ses temples brûlez, et le Capitole mesme, par la main de ses Citoyens: Les mystères des Dieux profanez, les mœurs corrompuës, la mer pleine d'exils, les isles de sang, la ville de meurtres : Tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, devenu funeste, les biens, les honneurs, la naissance, mais principalement la vertu : Les récompenses des criminels plus insupportables que leurs propres crimes : Les uns remporter pour dépouilles les dignitez du Sacerdoce et du Consulat, les autres l'intendance des Provinces et la faveur du Cabinet. Enfin tout bouleversé et confondu, les esclaves trahir leurs maîtres, les affranchis leurs patrons, les amis leurs propres amis. On ne laisse pas de voir briller de grandes clartez parmi ces tenebres. Les meres accom-

pagnent leurs enfants en exil, les femmes leurs maris ; il y a des parents genereux, des gendres constants, des esclaves fideles, et qui redoublent leur fidelité dans les tourments ; des morts glorieuses et comparables à celles que vante l'Antiquité. Ajoustez à tous ces malheurs des prodiges au ciel et en terre ; des presages tristes, heureux, douteux, manifestes. Car jamais les Dieux ne temoignèrent par de plus grands fleaux, ni par des signes plus évidents, qu'ils n'avaient pas tant à cœur notre seureté que leur vengeance. Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire comme un plan de l'Empire, et de descrire l'estat de Rome, des Provinces et des armées, afin qu'on puisse voir ce qu'il y avait alors de foible et de fort dans tout l'Estat, puisqu'il n'importe pas seulement de sçavoir les évenements, qui sont souvent l'ouvrage de la Fortune, mais les causes qui les ont produits.

Voici le fragment de Tacite :

" Opus adgredior opimum casibus, atrox prœliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace sævum. Quatuor principes ferro interempti. Tria bella civilia, plura externa, ac plerumque permixta. Prosperæ in Oriente ; adversæ in Occidente res. Turbatum Illyricum : Galliæ nutantes : perdomita Britannia, et statim missa : coortæ in nos Sarmatarum ac Suevorum gentes : nobilitatus cladibus mutuis Dacus : mota etiam prope Parthorum arma, falsi Neronis ludibrio. Jam vero Italia novis cladibus, vel post longam saeculorum seriem repetitis, adflicta. Haustæ aut obrutæ urbes, fecundissima Campaniæ ora : et urbs incendiis vastata, consumptis antiquissimis delubris, ipso Capitolio civium manibus incenso : pollutæ cærimoniæ : magna adulteria : plenum exsiliis mare : infecti cœdibus scopuli : atrocius in urbe sævitum. Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine ; et ob virtutes, certissimum exitium. Nec minus præmia, delatorium invisa, quam scelera ; cum alii sacerdotia

et consulatus, ut spolia, adepti, procurationes alii, et interiorem potentiam, agerent, verterent cuncta odio et terrore. Corrupti in dominos servi, in patrones liberti ; et quibus deerat inimicus, per amicos oppressi.

Non tamen adeo virtutum sterile sæculorum, ut non et bona exempla prodiderit. Comitatæ profugos liberos matres : secutæ maritos in exsilia conjuges ; propinqui audentes : constantes generi : contumax, etiam adversus tormenta, servorum fides : supremæ clarorum virorum necessitates ; ipsa necessitas fortiter tolerata ; et laudatis antiquorum mortibus pares exitus. Præter multiplices rerum humanarum casus, cælo terraque prodigia, et fulminum monitus, et futurorum præsagia, læta, tristia, ambigua, manifesta, Nec enim umquam atrocioribus populi romani cladibus, magisve justis indiciis adprobatum est, non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.

Ceterum, antequam destinata componam, repetendum videtur, qualis status urbis, quæ mens exercituum, quid ægrum fuerit, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum, quid ægrum fuerit : ut non modo casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causæque noscantur..."

... Rien de plus difficile et de moins apprécié qu'une bonne traduction. C'est à cette école que se sont formés tous nos grands écrivains du passé.

Cette page de d'Ablancourt vaut d'abord par elle-même, et à mon oreille du moins tout y sonne une des plus pleines et parfaites musiques dont notre langue ait jamais été animée. Elle réalise l'idée que je me fais d'une bonne traduction, qui, pour être exacte, doit ne pas être servile, et, au contraire, tenir un compte infiniment subtil des *valeurs* ; en un mot, être une véritable transsubstantiation. Prenez par exemple le mot anglais *fly* et le mot français *voler* : chacun exprime un

temps absolument différent du vol, l'un l'essor vers un but, l'autre l'aile qui plane. Il est des cas où traduire l'un par l'autre me semblerait un véritable contre-sens. Appliquons cela à deux exemples pris dans cette page de d'Ablancourt, et que j'ai entendu critiquer : il me semble que notre compatriote s'est tiré de sa tâche avec un goût extrêmement fin. Il est certain qu'il ne pouvait lutter de vertu et de concision avec le latin de Tacite, il lui fallait transposer suivant le génie propre du français, et il l'a fait si parfaitement que sa version me semble parfois supérieure au texte : *Atrox prœliis, discors seditionibus,* mérite la censure de Pascal : *trop, de deux mots forts ;* il fallait atténuer le support *(plein de)*, lui donner en somme le rôle d'une espèce de conjonction, et faire éclater la lumière sur les mots essentiels, l'un âpre et sonore, *guerre*, l'autre long comme une opération politique : *divisions*, *cruautés* est beaucoup plus fort que *sævum* et rétablit ainsi l'équilibre. L'autre exemple : *nobilitatus cladibus mutuis Dacus* est encore plus fort : *nobilitatus* est un assez vilain mot ; on aurait pu employer *décoré :* d'Ablancourt a préféré avec raison le mot majestueux pareil à un fleuve qui roule ses eaux en grondant : *ensanglanté* ; qui rend en même temps quelque chose du timbre funèbre de *cladibus* ; *mutuis* était peut-être légèrement impropre et convenait plutôt à une guerre civile ; d'Ablancourt a amplifié, comme il convenait au magnifique *Danube* remplaçant le sec *Dacus*, et il termine par l'éclat d'oriflamme de *Victoire*. A la place d'une idée de pure rhétorique, voici le trophée lui-même.

PAUL CLAUDEL.

REVUES

Sur la question du latin et les disputes qui se font autour de la Sorbonne, Yves Scantrel (Suarès) écrit dans la *Grande Revue :*

"...Le latin porte la raison de France : il fait raisonner juste, parce qu'il fait vivre les termes du raisonnement.

Qu'il fasse parler purement, c'est le plus évident de ses crimes : car pourquoi parler purement ? pourquoi écrire avec génie ou avec grâce ? Est-ce que le génie, le style, la beauté du discours s'enseignent en deux ans comme la table de Pythagore ? Ce qu'on ne peut partager à tous, il faut le détruire.

Pas un grand écrivain de France, pas un homme d'ordre, qui n'ait eu plus ou moins la culture latine. Il en est de ces éléments, comme du lait sucé à même la nourrice : ils s'incorporent à l'enfant ; ils le fortifient ; on ne le discerne plus. Les langues barbares feront des barbares en français. Le latin seul fait des Français en France...

Le français sans le latin est une langue de hasard, comme les autres, abandonnée à la charité publique. Dans le latin, le français est noble ; il vit selon son rang, qui est le plus élevé ; il a ses titres de famille et d'héritier, sa maison, son foyer millénaire, son père et sa mère authentiques : enfin, il est né...

Le bienfait du latin est qu'il passe dans les habitudes spirituelles du Français qui ne le sait plus. Tout est dans la manière, et comment on se sert du peu qu'on a. C'est justement en quoi consiste la police d'une nation, sa civilité à tous les moments de la vie. Latin, discipline à former l'honnête homme qu'est le Français parlant bien sa langue...

Le latin, encore un coup, détient tous les titres de noblesse du français. La culture sans latin est une culture de parvenus. Ils s'établissent dans les pensées et dans la langue, comme des émigrants sur les steppes des pays sans histoire.

*

Le latin fait des Français véritables, parce qu'il fait des aristocrates.

Aristocrate, aujourd'hui, veut dire l'homme qui a le sens des valeurs, au milieu d'une plèbe qui l'a perdu. Aristocrate, l'homme qui sait la langue qu'il parle, ou qui tâche à la savoir. Aristocrate, le peintre qui peint et qui dessine. Aristocrate, l'artiste qui a le respect de son art, et qui ne le ravale pas à se laisser confondre avec le premier coquin venu, barbouillant, modelant, écrivaillant pour tuer le temps et jouir de sa paresse...

L'homme qui a le sens des valeurs est un prince en exil, au milieu de l'anarchie. Et je l'entends du sage ouvrier comme de Flaubert lui-même : aristocrate au premier chef, l'homme qui croit à ce qu'il fait et qui a honte de gâcher la besogne."

* * *

Deux esprits aussi différents que Suarès et Anatole France se rencontrent sur le terrain des humanités. L'auteur du *Lys Rouge* dit dans un interview du *Temps :*

" Laissez-moi aller au-devant d'une objection d'un autre ordre qu'on présente couramment. On cite tel écrivain qui n'ayant jamais appris le grec, ni le latin, compose cependant une belle œuvre dans notre langue. Et de conclure que le sort de la langue française n'est pas si étroitement lié que nous le prétendons au sort du grec et du latin. Je vais prendre un exemple. Mme de Maintenon, qui n'a pas appris le latin, écrit aussi bien que Mme de Sévigné à qui la langue de Pline est familière. Et bien ! le fait ne va pas contre ce que j'ai dit. Mme de Maintenon vit dans une société où presque tous ont appris le latin ; Mme de Maintenon profite nécessairement de cette fréquentation constante.

" Je ne dis pas qu'il faut que tout le monde apprenne le latin ; je dis seulement qu'il est nécessaire qu'on ne diminue pas le nombre de ceux qui apprennent le latin, et qu'il faut écarter toute mesure devant avoir pour résultat d'affaiblir l'enseignement des humanités."

*
* *

Il faut revenir sur l'enquête que l'*Effort* consacre à l'*Irrédentisme français*. D'intéressantes réponses sont parvenues de Grèce, d'Abyssinie, montrant avec précision où en est, dans ces pays, le rôle de la langue française. Mais il faut lire surtout les lettres de M. Meier-Graefe pour l'Allemagne, et de C. L. Freeman pour Oxford.

" L'Allemagne moderne, dit M. Meier-Graefe, accepte tout, grâce à une excellente organisation qui est faite pour cela ; elle est extrêmement cosmopolite, dans le sens du cosmopolitisme d'un grand bazar. Mais elle accepte sans absorber. Si vous me demandiez s'il y a, en dehors des choses qu'on peut faire venir par le chemin de fer, une relation intime avec l'esprit français, s'il y a aujourd'hui chez nous une suite à ce beau mouvement commencé par Frédéric-le-Grand, suivi par nos grands poètes et nos grands artistes, par nos savants, par tous les gens d'esprit et la société entière pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, je devrais répondre non. Ce mouvement n'existe pas, malgré tous les symptômes qui paraissent le garantir. Il y a les dehors d'un mouvement, mais c'est un geste qui ne correspond plus à un sentiment. Il n'y a plus chez nous cette liberté d'esprit qui était le meilleur don de l'influence française, cette générosité universelle qui était grande dans un milieu bien modeste, ce sens révolutionnaire qui, tout en prenant des formes paisibles, savait montrer la puissance de l'esprit."

L'étude de C. L. Freeman ne saurait se résumer. Elle apporte les renseignements les plus précieux sur les livres français qui figurent dans les bibliothèques d'Oxford, sur les fréquences des prêts, sur les libraires, les traductions, les représentations dramatiques. Ce n'est qu'avec des chiffres minutieux, relevés dans tous les pays, que nous pouvons espérer établir un bilan qui ne soit point de fantaisie et de bavardage.

*
* *

Dans le *Mercure de France* (1er juin) M. Henry-D. Davray traduit une étude d'Archibald Henderson sur *Bernard Shaw intime.* Défendant Bernard Shaw contre l'ordinaire accusation de bouffonnerie et de sécheresse de cœur, Archibald Henderson rapporte ce propos de William Archer : " Je soupçonne Bernard Shaw d'être, instinctivement, un insigne sentimental chez qui l'horreur de la sentimentalité ressemble à l'horreur que professe le dipsomane pour la moindre goutte d'alcool qu'il sait devoir rendre sa soif inextingible " ; et le mot d'un écrivain : " Je crois très sincèrement que M. Shaw doit passer sa vie à trembler que le public ne découvre son secret, à savoir : qu'il possède un grand cœur "... Quoiqu'il en soit, on ne peut lire sans émotion certaines phrases de Bernard Shaw transcrites par M. Henderson, celle-ci par exemple : " Ecoutez, la sincérité d'un sentiment est la chose la plus difficile du monde à reconnaître " ; et cette autre : " *Je veux être totalement usé quand je mourrai*, car plus je travaille, plus je vis. La vie, je l'aime pour elle-même. C'est comme une torche merveilleuse que je détiens en ce moment ; je veux la faire flamber aussi clair que possible avant de la transmettre aux générations futures. "

Dans le même N°, un remarquable poème d'Albert Fleury, *Au Carrefour de la Douleur*, et la fin du roman de Louis Dumur, l'*Ecole du Dimanche.*

*
* *

Une grande étude sur *l'art de Henry James* ouvre le dernier numéro de la *Revue germanique.* Voici comment y est située l'œuvre d'imagination du philosophe anglais :

" Resterait à situer James parmi les maîtres du roman anglais. Si notre analyse est fidèle, sa position, parmi eux apparaît unique. James dédaigne le pathétique et le comique de surface qu'exploite le génie plus humain d'un Thackeray et d'un Dickens. Il n'oriente pas, comme Eliot, le roman vers

les conclusions sociales et religieuses. Encore plus que Meredith, il fait manœuvrer ses personnages du point de vue de l'intelligence, mais en s'interdisant tout lyrisme, toute épigramme, en subtilisant moins sur les manières que sur les pensées. Son style est déconcertant avec ses incessants détours ses sous-entendus, ses abstractions et ses métaphores. James s'est jugé lui-même quand il a écrit que " la multiplication des touches dans ses romans — le *pointillage*, dirions-nous, familier à l'auteur—produisait parfois plus de vie que le sujet n'en requiert ".

La manière de James est, en définition, fort éloignée de la nôtre. Les plus fins analystes, parmi nos romanciers, gardent l'instinct dramatique, le goût des péripéties et de l'action. *Cette recherche des faits de conscience aux dépens des gestes, cette casuistique morale qui à l'intrigue substitue la recherche des motifs et des mobiles, cette disette d'imagination sensuelle, tant de passion latente tournée en pure curiosité*, tout cela nous rend James étranger.

* * *

La *Revue du Temps présent* avait ouvert une enquête sur " l'orientation de la peinture moderne ". De la réponse de M. Maurice Denis, détachons les lignes suivantes, où nous trouvons l'accent d'une certitude si ferme :

"...Je veux, nous voulons de l'ordre. Nous le cherchons dans l'exemple du passé, *mais sans rien sacrifier de notre sensibilité d'aujourd'hui. Nous croyons que la tradition continue...*

C'est de l'Impressionnisme et du Symbolisme, c'est de toutes les théories de décadence et des expériences les plus osées de l'art décoratif récent, que je vois naître les possibilités de style qu'une jeunesse ignorante et encore romantique s'efforce de réaliser. Par Cézanne et par Gauguin, cette jeunesse s'oriente, parmi le tumulte et le gâchis, vers un art rationnel et vers la vérité classique. Ai-je pris pour la réalité mon rêve et mon désir ? Mais plutôt j'exprime ici la volonté de ma vie."

*
* *

M. Camille Mauclair écrit dans l'*Art Moderne* (4 juin) :

" Il semble que le désenchantement misanthropique de M. Degas se soit décomposé en M. Forain, et que l'humeur chagrine de ce merveilleux analyste se soit extravasée jusqu'à devenir cette toxine qui circule dans l'art corrosif de son disciple. M. Degas ne hait pas. Il observe. Il étudie avec la patiente et ardente sagacité d'un Japonais les tares imposées à la créature par la civilisation, et cela enchante son goût du dessin, son amour du caractère qui n'admet ni beauté ni laideur dans l'étude du vrai. Personne n'a peint plus véridiquement, mais nous ne savons pas ce que M. Degas pense des êtres qu'il exprime. Au contraire c'est, chez M. Forain, l'opinion qui crée le dessin, et ainsi chacun de ses dessins est un testament de sa haine ; et comme en chacun d'eux il semble avoir voulu l'exprimer toute, il n'en est pas un seul qui n'ait pas une signification extraordinaire. "

*
* *

M. Paul Claudel donne dans l'*Indépendance* des *Propositions sur la justice :*

" *Le Monde*, dit-il en citant Chesterton, *est plein de vérités chrétiennes devenues folles*. On a tiré au sort les vêtements du Christ et on se les est partagés au hasard. Devenir fou, c'est perdre la tête. Une vérité qui n'est plus dans son ordre à la tête, ou Principe, est une vérité devenue folle. Telle cette justice profane et découronnée qui du livre de Proudhon s'est échappée sur nos places publiques. "

Et il conclut :

" Tel est le sens de la Justice chrétienne qui est de répondre *juste* à ce que Dieu et le prochain attendent de nous. Et c'est pourquoi il est plus difficile d'être un homme *juste* qu'un surhomme. "

*
* *

Les Tablettes consacrent à Francis Jammes un numéro

auquel ont collaboré Mme Colette Willy, MM. André Lafon, Fagus, Tancrède de Visan, etc. Nous détachons pour nos lecteurs le début d'une prose charmante d'Edmond Pilon :

“ Tandis que je déploie cette vieille carte toute jaunie de l'Inde et de la Chine dressée, il y a plus de cent ans, par Guillaume de l'Isle et où se voient Ceylan, les Etats du Grand Mogol, les îles Moluques ou de l'Epicerie, mes regards se posent sur les portraits de Pierre Poivre, du capitaine Cook et sur le tien, Francis Jammes.

Dans les yeux de Pierre Poivre, animés de la bonhomie d'un sourire, m'apparaissent les palmiers et les muscadiers, je vois les bambous et, sous les feuillages, une négresse qui passe, drapée de blanc et coiffée d'un madras orange ;

Dans les yeux de Cook, ce sont les archipels du Pacifique et c'est Taïti en fleurs que je devine ;

Mais, dans les tiens, ô Francis Jammes, mon ami comme Cook et mon ami comme Poivre, je vois les Antilles... ”

On trouve dans le même numéro un fragment inédit du chant quatrième des *Géorgiques Chrétiennes*.

* * *

On se rappelle les *Petits Poèmes* de M. Tristan Derème, mélange d'humour et de tendresse imprévu et charmant. La *Phalange* en publie une nouvelle série. Citons *Œil de Rat :*

Un visage, une phrase, un merle, ce fruit d'if
Jaune, j'ai tout aimé d'un amour maladif,
Car en tout je trouvais la marque du mystère
Universel ; et sous les branches, solitaire
Dans l'herbe et la chaleur que de fois j'ai compté
Les anneaux éclatants des guêpes de l'été.
L'ombre émouvante est dans les choses minuscules
Et je me tais pour écouter aux crépuscules
Les grillons dont la voix déferle comme un flot
Et renaît et se brise, et dans l'œil d'un mulot
Ainsi que dans la mer où se perdent les voiles,
Se reflètent l'azur, la lune et les étoiles.

*
* *

Dans le *Temps* du 6 juin M. Pierre Lalo commence une utile étude sur la situation actuelle de l'Opéra. Maintenant que la nouvelle direction est arrivée à la moitié de sa durée, c'est le moment de juger son effort. On suit avec confiance M. Pierre Lalo dans ses campagnes et ses enquêtes ; il est bien rare qu'elles ne soient pas conduites avec la plus grande justesse et l'amour le plus éclairé pour la musique française. On souffre à constater la vie chaque jour plus morne, plus pauvre dont se contente notre Académie Nationale de musique. On serait soulagé, après la déception que nous ont apportée les nouveaux directeurs, de savoir à qui s'en prendre, jusqu'à quel point ils sont responsables. La disposition même du bâtiment est un mal sans remède ; mais en sa routine administrative, l'immense personnel employé à l'Opéra est coupable aussi. Dans quelle mesure ? C'est ce qu'il nous importe de savoir.

*
* *

Nous extrayons de la *S. I. M.* ces lignes d'un article de M. Legrand-Chabrier, dont on sait la pieuse sollicitude pour la mémoire de l'auteur de Gwendoline :

“ On a dit qu'à parler d'Emmanuel Chabrier il est impossible de s'attrister longtemps, tant il a de vie, de force, d'allégresse. Peut-être. Tout de même après une telle évocation qu'on pourrait faire suivre d'autres deuils, il faut une courageuse confiance dans l'art et une forte conscience de l'être tendant à persévérer dans son être. C'est l'exaltante leçon que nous offrent en Chabrier l'artiste et l'homme. A l'appui, lisons sa correspondance...

D'abord ces lettres confirment l'intensité de la vie cérébrale chez Chabrier. Il ne faudrait pas croire que toute correspondance d'artiste présente ce caractère, pas même celles des artistes littéraires. Au contraire nous saisissons ici sur le vif cet épanouissement d'un être selon le mode intellectuel. Il y a de

l'art spontané à chaque paragraphe — et voilà, à mon avis, la meilleure justification de la publication des lettres, beaucoup plus que les petits renseignements qu'elles peuvent fournir, plus même que certaines opinions et certaines malices qu'on y lira d'ailleurs avec un plaisir bien humain.

La même revue publie quelques lettres d'Emmanuel Chabrier, qui font songer par endroits à la rude familiarité de Flaubert :

" ... Hier soir, petite maman, soirée au théâtre. On jouait une bougrerie d'opérette, dans le style de Boieldieu, suivie d'un mince ballet avec d'assez jolies femmes à la clef. A 10 heures, M. Litolff, son beau-frère Wilhem et moi, sommes allés souper près du théâtre. Ah ! il fait bien les choses, le nommé Litolff ! Huîtres, entrecôtes à la Béarnaise, coq de bruyère, plat sucré et vins à l'avenant, avec un fin verre de Kummel pour pousser la digestion. Mme Litolff était restée à la maison. A minuit, adieu.

Vendredi — de 10 à 1 heure, pendant que ces messieurs causaient d'affaires, je roulais dans Brunswick qui est la ville la plus allemande, la plus moyen-âge, la plus curieuse que j'aie jamais visitée. C'est une merveille; tout le temps, j'aurais voulu t'avoir près de moi. Tu te serais ébahie à chaque pas. En été, ce doit être ravissant, mais il y a partout un bon pied de neige et ce manteau blanc répand un peu de tristesse et embrume l'air : *on ne voit pas assez.* C'est plus pittoresque encore que Nuremberg, paraît-il. Mais il est possible que les habitants de Nuremberg ne soient pas de cet avis. Enfin, c'est délicieux, je t'expliquerai tout cela de vive voix..."

Il écrit à son fils :

" Il n'est pas mauvais, de temps à autre, d'aller faire aux bêtes une petite visite ; ça repose de l'homme. Toutefois il faut toujours raisonner ce que l'on voit et ne passer devant aucun objet, aucun animal, aucun produit sans se demander à quoi ça sert, comment ça vit et ne pas s'attacher uniquement à la forme. A ton âge, une promenade de ce genre doit toujours contenir un enseignement, ne pas être un pur spectacle pour les yeux : ton petit cerveau doit être de la partie. Il y a tant

de gens, et de ceux qui se croient malins, qui vont à l'Exposition de peinture, visiter les églises, se promener au bois, assister à un cours, s'installer au théâtre, et qui reviennent de tout cela la tête vide, n'ayant rien observé, ne s'étant rien assimilé de ce qu'ils ont vu ; c'est du troupeau qui passe, ça tue le temps, en attendant le dîner, qui est la grosse affaire. Pénètre-toi bien de ce que je te dis là, tu ne seras jamais assez *curieux* dans le sens où je l'entends, naturellement, et c'est maintenant que les belles curiosités doivent s'éveiller dans ton esprit. Lâchons les singes et causons d'autre chose."...

CORRESPONDANCE ET ÉCHOS

Nuwara Eliya (prononcer Niourelia)
Ceylan

Au Directeur de la *Nouvelle Revue Française*
Paris

Monsieur,

Le courrier n'apporte qu'aujourd'hui à vos lecteurs exotiques votre numéro du 1er Janvier :

1° Les Polynésiens n'ont qu'une quinzaine de lettres dans leur alphabet ; aussi est-il inexcusable de se tromper dans leur orthographe si simple : on écrit *maori* et non *mahori.*

2° Plus grave. Vous dites : " Lafcadio Hearn est presque le seul à nous renseigner sur le Japon." — Sur aucun pays exotique on n'a écrit un nombre de livres aussi considérable que sur le Japon. Vous dites encore : "Nous considérons volontiers ses livres comme des documents." — Dans cette immense littérature (bonne et mauvaise) peu de livres sont aussi personnels, aussi subjectifs, aussi peu documentaires que ceux de Lafcadio Hearn.

Veuillez agréer, etc.

M. S.

*
* *

Signalons à ce propos un nouveau livre de Lafcadio Hearn, *Chita*, qui vient de paraître au *Mercure de France*, traduit par M. Marc Logé. Indiquons également la publication en volume des *Géorgiques chrétiennes, Chants I et II*, de Francis Jammes, et de la Première Série du *Théâtre* de Paul Claudel. Ce volume contient la première et la seconde version de *Tête d'Or* (Mercure de France).

*
* *

De nombreuses erreurs typographiques défigurent les *Eloges* de Saintléger Léger parus dans notre dernier numéro. Lire entre autres, dans le premier poème :

Le songeur aux joues sales

au lieu de :

La rougeur aux joues pâles.

La *Nouvelle Revue Française* publiant en plaquette un texte révisé de ces poèmes, en enverra un exemplaire à chacun de ses abonnés qui lui en fera la demande.

*
* *

On souscrit chez Marcel Rivière et Cie, éditeurs, 31 rue Jacob, à la petite édition de *la Mère et l'Enfant*, de Charles-Louis Philippe, que publie la *Nouvelle Revue Française* au prix de deux francs cinquante.

Cette édition est la réimpression intégrale de celle que Charles-Louis Philippe avait donnée en 1900 à la Plume, édition introuvable aujourd'hui. Philippe la considérait comme faisant un tout complet. Il peut être intéressant de chercher quel scrupule d'art l'avait amené à supprimer les chapitres de ce livre que nous redonnons dans notre édition complète, conforme au premier manuscrit de Philippe.

M. Marcel Ray se propose d'examiner la question dans le prochain numéro de la Revue.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd., Bruges (Belgique).

SOMMAIRE du No 29.

SOMMAIRE du No 30.